

Mémorial de Sainte-Hélène

par le comte de Las Cases



herodote.net

herodote.net vous propose ses ouvrages numériques sous deux versions différentes, lisibles à tout instant sur tous vos appareils (ordinateur, tablette, liseuse et smartphone). Ces versions vous offrent une navigation interactive, des liens vers des contenus externes (nécessite une connexion internet) et un système d'annotation et de signets.

Le format **pdf**, format standard Adobe©, est similaire à un livre imprimé. Sa mise en page étant fixe, nous vous recommandons sa lecture sur ordinateur et/ou tablette. Téléchargez au préalable le logiciel Adobe Reader (gratuit) pour plus de confort.

Le format **epub**, format ouvert, s'adapte à la taille de l'écran, même petit. Il vous permet de modifier – selon les options de votre appareil –, la police d'écriture, la taille de caractères, la couleur du fond ou encore de régler les marges ou l'interlignage.



Les **Amis d'herodote.net** peuvent découvrir en grand format les illustrations marquées d'une loupe sur simple clic après s'être identifiés (connection requise).

[Pour plus d'informations](#)

Mémorial de Sainte-Hélène

Par le comte de Las Cases

Tome VI

Sommaire

Mercredi 1^{er} mai 1816. Troisième jour de réclusion. – Beau résumé de l'histoire de l'Empereur.

Jeudi 2 mai 1816. Quatrième jour de réclusion absolue. – Le *Moniteur* favorable à l'Empereur, etc.

Vendredi 3 mai 1816. Cinquième jour de réclusion.

Samedi 4 mai 1816. Sixième jour de réclusion.

Dimanche 5 mai 1816. Sur la Chine et la Russie. – Rapprochements des deux grandes révolutions de France et d'Angleterre.

Lundi 6 mai 1816. Docteur O'Meara ; explication. – Consulat. – Opinion de l'émigration sur le Consul. – Idées de l'Empereur sur les biens des émigrés. – Syndicat projeté. – Circonstances heureuses qui concourent à la carrière de l'Empereur. – Opinion des Italiens. – Couronnement par le Pape. – Les mécontents séduits lors de Tilsit. – Bourbons d'Espagne. – Arrivée du fameux palais de bois.

Mardi 7 mai 1816. *Iliade* ; Homère.

Mercredi 8 mai 1816.

Jeudi 9 mai 1816. Paroles caractéristiques de l'Empereur.

Vendredi 10 mai 1816. Hoche. – Divers généraux.

Samedi 11 mai 1816. Invitation ridicule de sir Hudson Lowe.

Dimanche 12 mai 1816. Napoléon à l'Institut. – Au Conseil d'État. – Code civil. – Mot pour lord Saint-Vincent. – Sur l'intérieur de l'Afrique. – Ministère de la Marine. – Decrès.

Lundi 13 mai 1816. État dangereux de mon fils. – Paroles remarquables. – *Dictionnaire des Girouettes*. – *Bertholet*.

Mardi 14 mai 1816. Réception des passagers de la flotte du Bengale.

- Mercredi 15 mai 1816. Égalité des peines. – L'Empereur me commande l'historique minutieusement détaillé de mon *Atlas*.
- Jeudi 16 mai 1816. Visite du gouverneur. – Conversation chaude avec l'Empereur.
- Vendredi 17 mai 1816.
- Samedi 18 mai 1816. Mme la maréchale Lefèvre.
- Dimanche 19 mai 1816. Le gouverneur de Java. – Le docteur Warden. – Conversation familière de l'Empereur sur sa famille.
- Lundi 20 mai 1816. L'Empereur endormi. – Morale.
- Mardi 21 mai 1816. Le gouverneur arrêtant lui-même un domestique. – Lecture de la Bible. – Livre saint.
- Mercredi 22 mai 1816. Caprices de l'autorité. – La princesse Stéphanie de Bade, etc.
- Jeudi 23 mai 1816. Maximes de l'Empereur. – Scène de Portalis au Conseil d'État, etc. – Accidents de l'Empereur à Saint-Cloud, à Auxonne, à Marly.
- Vendredi 24 mai 1816. Politique.
- Samedi 25 mai 1816. *Brutus de Voltaire*.
- Dimanche 26 mai 1816. Établissement français sur le fleuve Saint-Laurent. – L'Empereur eût pu gagner l'Amérique. – Carnot au moment de l'abdication.
- Lundi 27 mai 1816. État de l'industrie en France. – Sur les physionomies.
- Mardi 28 mai 1816. L'Empereur devant le camp anglais.
- Mercredi 29 mai 1816. La Corse et le pays natal. – Paroles de Paoli. – Magnanimité de Madame Mère. – Lucien destiné à la Corse. – Cour du Consul. – Mme de Chevreuse. – Lettre de Madame Mère.
- Jeudi 30 mai 1816. Moreau. – Georges. – Pichegru. – Opinion du camp de Boulogne, de Paris.
- Vendredi 31 mai 1816. Politique – Angleterre. – Lettres retenues par le gouverneur. – Paroles caractéristiques.

Mercredi 1^{er} mai 1816.

Troisième jour de réclusion. – Beau résumé de l'histoire de l'Empereur.

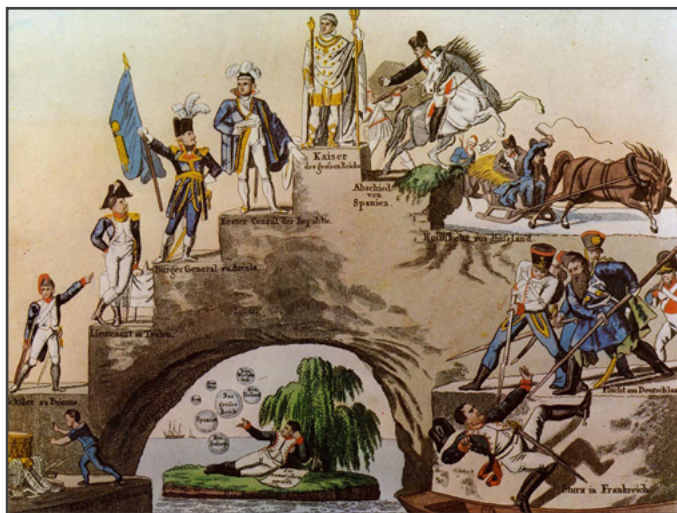
L'Empereur n'est pas plus sorti de sa chambre que la veille. Je me suis trouvé malade de la course de Briars ; j'ai eu un peu de fièvre et une forte courbature. Sur les sept heures du soir l'Empereur m'a fait venir dans sa chambre : il lisait Rollin¹, que, selon sa coutume, il disait beaucoup trop bonhomme. Il ne semblait pas avoir souffert, et me disait même qu'il était très bien ; mais je n'en étais que plus inquiet de sa réclusion et de son calme. Il a voulu dîner plus tard que de coutume, et m'a retenu ; il a demandé un verre de vin de Constance quelque temps avant son dîner ; c'est ce qu'il fait d'ordinaire quand il se sent le besoin d'être réveillé.

Après le dîner il a parcouru quelques-unes des adresses, des proclamations ou actes du recueil de Goldsmith, d'ailleurs si incomplet : quelques-unes l'ont remué ; alors posant le livre et se mettant à marcher, il a dit : « Après tout, ils auront beau retrancher, supprimer, mutiler, il leur sera bien difficile de me faire disparaître tout à fait. Un historien français sera pourtant bien obligé d'aborder l'empire ; et, s'il a du cœur, il faudra bien qu'il me restitue quelque chose, qu'il me fasse ma part, et sa tâche sera aisée, car les faits parlent, ils brillent comme le soleil.

« J'ai refermé le gouffre anarchique et débrouillé le chaos. J'ai desouillé la révolution, ennobli les peuples et raffermi les Rois. J'ai excité toutes les émulations, récompensé tous les mérites, et reculé les limites de la gloire ! Tout cela est bien quelque chose ! Et puis sur quoi pourrait-on m'attaquer, qu'un historien ne puisse me défendre ?

1. Charles Rollin (1661-1741), théologien et historien français. (JMS)

Serait-ce mes intentions ? mais il est en fond pour m'absoudre. Mon despotisme ? mais il démontrera que la dictature était de toute nécessité. Dira-t-on que j'ai gêné la liberté ? mais il prouvera que la licence, l'anarchie, les grands désordres, étaient encore au seuil de la porte. M'accusera-t-on d'avoir trop aimé la guerre ? mais il montrera que j'ai toujours été attaqué ; d'avoir voulu la monarchie universelle ? mais il fera voir qu'elle ne fut que l'œuvre fortuite des circonstances, que ce furent nos ennemis eux-mêmes qui m'y conduisirent pas à pas ; enfin, sera-ce mon ambition ? ah ! sans doute il m'en trouvera, et beaucoup ; mais de la plus grande et de la plus haute qui fut peut-être jamais ! celle d'établir, de consacrer enfin l'empire de la raison, et le plein exercice, l'entière jouissance de toutes les facultés humaines ! Et ici l'historien peut-être se trouvera réduit à devoir regretter qu'une telle ambition n'ait pas été accomplie, satisfaite !... » Et après quelques secondes de silence et de réflexion : Mon cher, a dit l'Empereur, en bien peu de mots, voilà pourtant toute mon histoire. »



Les Âges de Napoléon,
gravure allemande retraçant l'ascension et la chute de Napoléon.

Jeudi 2 mai 1816.

Quatrième jour de réclusion absolue. – Le *Moniteur* favorable à l'Empereur, etc.

L'Empereur a encore gardé la chambre comme les jours précédents. Il m'a fait appeler le soir après mon dîner, sur les neuf heures.

Il avait passé la journée sans voir personne ; je suis demeuré avec lui jusqu'à onze heures ; il était gai et semblait bien portant. Je l'assurai, que les journées nous étaient bien longues quand on ne le voyait pas ; qu'il était difficile qu'il ne sentît pas bientôt les effets funestes de sa stricte réclusion, et du manque de respirer l'air du dehors. Pour moi j'en étais fort inquiet et très affligé. En effet, une demi-heure au moins avant que de me renvoyer, il s'est mis dans son lit ; les jambes lui refusaient, disait-il, le service ; il se sentait fatigué d'avoir tant marché avec moi, bien qu'il n'eut fait que quelques tours dans sa chambre.

Il avait beaucoup parlé de la Légion d'Honneur, du recueil de Goldsmith² et du *Moniteur*³. Il disait à l'occasion de celui-ci, qu'assurément c'était une chose bien remarquable et dont bien peu d'autres pourraient se vanter, que d'avoir traversé la révolution si jeune et avec tant de fracas, sans avoir à redouter le *Moniteur*. « Il n'est point une phrase, disait-il, que j'aie à en faire effacer. Au contraire, il demeurera infailliblement ma justification toutes les fois que je pourrai en avoir besoin. »

2. Cf. le tome 5 de cette édition, 22-25 avril 1816, et note. (JMS)

3. *Gazette nationale*, ou le *Moniteur universel*, journal fondé en 1789, qui fut longtemps l'organe officiel du gouvernement. (JMS)

Sur la Légion d'honneur il a dit, entre autres choses, que la diversité des ordres de chevalerie et leur spécialité de récompense consacraient les castes, tandis que l'unique décoration de la Légion d'honneur, avec l'universalité de son application, était au contraire le type de l'égalité. L'une entretenait l'éloignement parmi les classes, tandis que l'autre devait amener la cohésion des citoyens ; et son influence, ses résultats dans la grande famille pouvaient devenir incalculables : c'était le centre commun, le moteur universel de toutes les ambitions diverses, le véhicule de tous les lustres, la récompense et l'aiguillon de tous les efforts généreux, etc., etc.

..... Notre éducation et nos mœurs passées nous faisaient bien plus vaniteux que forts penseurs ; aussi bien des officiers se trouvaient-ils choqués de voir leur même décoration descendre jusqu'au tambour, et embrasser également le prêtre, le juge, l'écrivain et l'artiste ; mais ce travers se fût passé ; nous marchions vite, et bientôt les militaires se seraient trouvés honorés de se voir en confraternité avec les premiers savants et les plus distingués de toutes les professions, tandis que ceux-ci se seraient sentis honorés, ennoblis de se trouver en ligne avec ce qu'il y avait de plus vaillant, et l'ensemble eût composé vraiment la réunion de tout ce qu'il y avait de plus honorable dans l'État.

..... Et il termina par ces paroles remarquables : « Le jour où l'on s'éloignera de l'organisation première, on aura détruit une grande pensée, et *ma Légion d'honneur* cessera d'exister. »

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Vendredi 3 mai 1816.

Cinquième jour de réclusion.

L'Empereur n'est pas sorti davantage ; c'était son cinquième jour de réclusion, il continuait à ne voir personne. Nous ignorions au-dehors ce qui se passait dans son intérieur. Il me faisait appeler pour ainsi dire à la dérobée. J'y suis entré sur les six heures du soir.

Je lui ai renouvelé notre inquiétude et notre peine de le voir ainsi renfermé. Il m'a dit qu'il supportait fort bien la chose. Mais les journées étaient longues, les nuits encore davantage. Il n'avait rien fait de tout le jour ; il s'était trouvé de mauvaise humeur, disait-il ; encore en ce moment il était silencieux, sombre, appesanti. Il s'est mis au bain ; je l'y ai suivi, et ne l'ai quitté que pour le laisser essayer. Il a fini la soirée par des objets ou des récits bien importants...

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Samedi 4 mai 1816.

Sixième jour de réclusion.

L'Empereur n'est pas sorti encore. Il avait dit pourtant qu'il monterait à cheval sur les quatre heures ; mais la pluie est venue déranger son intention. Il a reçu le grand-maréchal.

Sur les huit heures, il m'a fait appeler pour dîner avec lui. Il a dit que le gouverneur était venu chez le grand-maréchal, qu'il y était demeuré plus d'une heure. Il y avait tenu une conversation souvent pénible, même parfois offensante. Il avait parcouru divers objets avec beaucoup d'humeur et très peu d'égards, d'une manière très vague

et sans résultats, nous reprochant surtout, à ce qu'il paraissait, de nous plaindre beaucoup et sans raison, disait-il ; il soutenait que nous étions très bien, et devrions être contents ; que nous semblions nous abuser étrangement sur nos personnes et nos situations, etc., etc. Que du reste (du moins cela a été compris ainsi), il voulait être assuré chaque jour, par témoignage évident, de l'existence et de la présence de l'Empereur.

Il est certain que ce point était la véritable cause de son humeur et de son agitation. Plusieurs jours venaient de s'écouler sans qu'il eût pu recevoir de rapport de son officier ou de ses espions, l'Empereur n'étant point sorti, et personne n'étant censé avoir été admis chez lui.

Mais comment s'y prendrait-il ? C'est ce qui nous a fort occupés à notre tour. L'Empereur ne se soumettrait jamais, fût-ce au péril de sa vie, à une visite régulière, qui pourrait au fait se renouveler capricieusement à toute heure du jour et de la nuit. Le gouverneur emploiera-t-il la force et la violence pour disputer à l'Empereur un dernier asile de quelques pieds en carré, et quelques heures de repos ? Ses instructions doivent avoir prévu le cas ; aucun outrage, aucun manque d'égards, aucune barbarie ne me surprendraient dans les ordres donnés.

Quant aux expressions du gouverneur sur ce que nous nous abusions sur nos personnes et notre situation, nous savons fort bien qu'au lieu d'être au Tuileries, nous sommes à Sainte-Hélène ; qu'au lieu d'être maîtres, nous sommes captifs : en quoi dès lors pourrions-nous donc nous abuser ?

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Dimanche 5 mai 1816.

Sur la Chine et la Russie. – Rapprochements des deux grandes révolutions de France et d'Angleterre.

Sur les dix heures du matin, l'Empereur allait monter à cheval ; c'était sa première sortie. Le résident de la compagnie des Indes à la Chine se trouvait là, sollicitant depuis longtemps l'honneur de lui être présenté. Il l'a fait appeler, l'a questionné pendant quelques minutes avec beaucoup de bienveillance. Nous avons fait route ensuite pour aller voir Mme Bertrand. L'Empereur y est resté plus d'une heure.

Il est faible et changé ; sa conversation traînante. Nous avons regagné Loogwood. L'Empereur a voulu déjeuner à l'air.

Il a fait appeler notre hôte de Briars, le bon monsieur Balcombe, et le résident à la Chine qui se trouvait encore là. Tout le temps du déjeuner s'est passé en questions sur la Chine, sur sa population, ses lois, ses usages, son commerce, etc., etc.

Le résident racontait qu'il y avait peu d'années, il était arrivé un incident entre les Russes et les Chinois, qui eût pu avoir des suites, si les affaires d'Europe n'eussent entièrement absorbé la Russie.

Le voyageur russe Krusenstern⁴, dans son voyage autour du monde, relâcha à Canton avec ses deux bâtiments. On le reçut provisoirement, et on lui permit, tout en attendant les ordres de la Cour, de vendre des fourrures dont étaient chargés ses vaisseaux, et de les remplacer par du thé. Ces ordres se firent attendre plus d'un mois ; M. de Krusenstern était déjà parti depuis deux jours, quand ils arrivèrent.

4. Johann Adams von Krusenstern (1770-1846), navigateur russe, qui fit une circumnavigation en 1803-1806. (*JMS*)

Ils portaient que les deux vaisseaux eussent à sortir à l'instant ; que tout commerce avec les Russes, dans cette partie, demeurerait interdit ; qu'on avait assez accordé à leur Empereur, par terre, dans le Nord de l'empire ; qu'il était inouï qu'il eût tenté de l'accroître encore dans le Midi par mer ; qu'on montrerait un vif mécontentement à ceux qui leur auraient appris cette route. L'ordre portait encore que si les bâtiments étaient partis avant l'arrivée du rescrit de Pékin, la factorerie anglaise serait chargée de le faire parvenir, par la voie de l'Europe, à l'Empereur des Russes.



Krusenstern dans la baie d'Avacha (Kamchatka), par Weitsch.

Napoléon s'était trouvé très fatigué de sa courte sortie ; il y avait sept jours qu'il n'avait pas quitté la chambre ; c'était la première fois qu'il reparaisait au milieu de nous. Nous avons trouvé ses traits visiblement altérés.

Sur les cinq heures, il m'a fait appeler ; le grand-maréchal était auprès de lui. J'ai trouvé l'Empereur déshabillé ; il avait essayé vainement de reposer ; il se croyait un peu de fièvre ; c'était de la courbature. Il avait fait allumer du feu, et n'avait pas voulu de lumière dans sa chambre. Nous avons causé ainsi dans l'obscurité, à conversation perdue, jusqu'à huit heures, qu'il nous a renvoyés pour dîner.

Il avait été question, dans le jour, du rapprochement des deux grandes révolutions d'Angleterre et de France. « Elles ont beaucoup de similitude et de différence, observait l'Empereur : elles sont inépuisables pour la méditation. » Et il a dit des choses fort remarquables et fort curieuses. Je vais réunir ici ce qui a été dit en cet instant, ou bien encore dans d'autres moments.

« Dans les deux pays la tempête se forme sous les deux règnes indolents et faibles de Jacques I^{er} et de Louis XV ; elle éclate sous les deux infortunés Charles I^{er} et Louis XVI.

« Tous deux tombent victimes ; tous deux périssent sur l'échafaud, et leurs deux familles sont procrites et bannies.

« Les deux monarchies deviennent deux républiques, et durant cette période, les deux nations se plongent dans tous les excès qui peuvent dégrader l'esprit et le cœur. Elles se déshonorent par des scènes de fureur, de sang et de folie ; elles brisent tous les liens, et renversent tous les principes.

« Alors dans les deux pays deux hommes, d'une main vigoureuse, arrêtent le torrent et règnent avec lustre. Après eux les deux familles héréditaires sont rappelées ; mais toutes deux prennent une mauvaise direction. Elles font des fautes ; une nouvelle tempête éclate

inopinément dans les deux endroits, et rejette en dehors du territoire les deux dynasties rétablies, sans qu'elles aient pu venir à bout de faire opposer la moindre résistance aux deux adversaires qui les renversent.

« Dans ce parallèle singulier, *Napoléon* se trouve avoir été en France tout à la fois le *Cromwell*⁵ et le *Guillaume III* de l'Angleterre. Mais comme tout rapprochement avec Cromwell a quelque chose d'odieux, je me hâte d'ajouter que si ces deux hommes célèbres coïncident dans une seule circonstance, il est difficile de différer davantage sur toutes les autres.



Oliver Cromwell, par Cooper.

« Cromwell paraît sur la scène dans un âge mûr. Il n'arrive au premier rang qu'à force de duplicité, d'adresse et d'hypocrisie.

« Napoléon s'élançait à peine au sortir de l'enfance, et ses premiers pas brillent d'une gloire pure.

« C'est en opposition et en haine de tous les partis, en imprimant une souillure éternelle à la révolution anglaise, que Cromwell arrive au pouvoir suprême.

« C'est au contraire en effaçant les taches de la révolution française, et par le concours de tous les partis qui s'efforcent tour à tour de l'avoir pour chef, que Napoléon monte sur le trône.

5. Oliver Cromwell (1599-1658) militaire et homme politique anglais. Après l'exécution du roi Charles I^{er} (1649), proclame la république ou commonwealth, dont il devint Lord Protecteur. (*JMS*)

« Toute la gloire militaire de Cromwell fut acquise sur le sang anglais ; tous ses triomphes durent être autant de deuils nationaux. Ceux de Napoléon ne frappèrent jamais que l'étranger, et remplirent d'ivresse la nation française.

« Enfin la mort de Cromwell fut la joie de toute l'Angleterre ; elle devint une délivrance publique. On ne saurait en dire précisément autant de Napoléon.

« En Angleterre, la révolution fut le soulèvement de toute la nation contre le Roi. Il avait violé les lois, usurpé le pouvoir absolu : elle voulut rentrer dans ses droits.

« En France, la révolution fut le soulèvement d'une partie de la nation contre une autre partie ; celui du Tiers-État contre la noblesse ; la réaction des Gaulois contre les Francs. Le Roi fut moins attaqué comme souverain que comme chef de la féodalité : on ne lui reprocha point d'avoir violé les lois ; mais on prétendit s'affranchir et se reconstituer à neuf.

« En Angleterre, si Charles I^{er} avait cédé de bonne foi, s'il avait eu le caractère modéré, incertain de Louis XVI, il eût survécu.

« En France au contraire, si Louis XVI avait résisté franchement, s'il avait eu le courage, l'activité, l'ardeur de Charles I^{er}, il eût triomphé.

« Durant tout le conflit, Charles I^{er}, isolé dans son île, n'eut autour de lui que des partisans, des amis ; jamais aucune branche constitutionnelle.

« Louis XVI avait une armée régulière ; les secours de l'étranger, deux parties constitutionnelles de la nation, la noblesse et le clergé. Il se présentait en outre à Louis XVI un second parti décisif que n'eut pas Charles I^{er}, celui de renoncer à être le chef de la *féodalité*, pour le devenir de la *nation* : malheureusement il ne sut prendre ni l'un ni l'autre.

« Charles I^{er} périt donc pour avoir résisté, et Louis XVI pour n'avoir pas résisté. L'un était intimement convaincu des droits de sa prérogative : il est douteux, assure-t-on, que l'autre en fut bien persuadé, non plus que de sa nécessité.



« En Angleterre, la mort de Charles I^{er} fut l'ouvrage de l'ambition astucieuse, atroce, d'un seul homme.

« En France, ce fut l'ouvrage de la multitude aveuglée, celui d'une assemblée populaire et désordonnée.

« En Angleterre, les représentants du peuple, par une teinte de pudeur, s'abstinrent d'être juges et parties dans le meurtre qu'ils commandaient ; ils nommèrent un tribunal pour juger le Roi.



Le procès de Charles I^{er} d'Angleterre, en janvier 1649

« En France, ils ont osé être tout à la fois accusateurs et juges.

« C'est qu'en Angleterre l'affaire était conduite par une main invisible ; elle avait plus de réflexion et de calme. En France, elle le fut par la multitude, dont la fougue est sans bornes.

« En Angleterre, la mort du Roi donna naissance à la république. En France, au contraire, ce fut la naissance de la république qui causa la mort du Roi.

« En Angleterre, l'explosion politique s'opéra par les efforts du fanatisme religieux le plus ardent. En France, elle se fit aux acclamations d'une cynique impiété : chacun selon son siècle et ses mœurs.

« En Angleterre, c'étaient les excès de la sombre école de Calvin. En France, c'étaient ceux des doctrines trop relâchées de l'école moderne.

« En Angleterre, la révolution se trouva mêlée avec une guerre civile. En France, elle le fut avec des guerres étrangères ; et c'est à ces efforts, à cette contradiction des étrangers, que les Français attribuent, avec raison, la faute de leurs excès. Les Anglais n'ont aucune excuse de ce genre.

« C'est l'armée, en Angleterre, qui fut coupable de toutes les fureurs, de toutes les extravagances ; elle fut le fléau des citoyens.

« En France, au contraire, c'est à l'armée qu'on dut tout. Ce furent ses triomphes au-dehors qui affaiblirent ou firent oublier les horreurs du dedans ; c'est elle qui donna à la patrie l'indépendance, la gloire, les trophées.

« En Angleterre, la restauration fut l'ouvrage des Anglais mêmes ; elle fut reçue avec la plus vive exaltation : la nation échappait à l'esclavage

et crut retrouver la liberté... En France, ce ne fut pas précisément de même.

« Enfin, en Angleterre un gendre renverse son beau-père du trône : il est appuyé de toute l'Europe, et l'ouvrage demeure impérissable et révééré.

« En France, au contraire, l'élu d'un peuple qu'il a déjà gouverné quinze ans avec l'assentiment du dedans et du dehors, ressaisit une couronne qu'il prétend lui appartenir. L'Europe entière se lève en masse ; elle le met hors la loi. Onze cent mille hommes marchent contre sa seule personne ; il succombe ; on le jette dans les fers et l'on prétend flétrir sa mémoire !!! »

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Lundi 6 mai 1816.

Docteur O'Meara ; explication. – Consulat. – Opinion de l'émigration sur le Consul. – Idées de l'Empereur sur les biens des émigrés. – Syndicat projeté. – Circonstances heureuses qui concourent à la carrière de l'Empereur. – Opinion des Italiens. – Couronnement par le Pape. – Les mécontents séduits lors de Tilsit.
– Bourbons d'Espagne. – Arrivée du fameux palais de bois.

L'Empereur m'a fait appeler sur les neuf heures. Il était tracassé des dispositions du nouveau gouverneur, surtout de l'idée qu'on osât violer le dernier sanctuaire de son intérieur ; il préférait la mort à ce dernier outrage, et était résolu à en courir les risques. Une catastrophe lui semblait inévitable ; il supposait qu'elle était ordonnée, que l'on ne cherchait que les prétextes ; il était décidé à ne pas les éviter.

« Je m'attends à tout, me disait-il dans un certain moment d'abandon ; ils me tueront ici, c'est certain... »

Il a fait venir le docteur O'Meara pour connaître son opinion personnelle, et m'a chargé de lui traduire qu'il ne se plaignait nullement de lui jusqu'à présent, bien au contraire, qu'il le regardait comme un honnête homme, et la preuve en était qu'il allait s'en rapporter à ses réponses. Il s'agissait de s'entendre : se considérait-il comme son médecin, à lui personnellement, ou comme le médecin d'une prison, et imposé par son gouvernement ; était-il son confesseur ou son surveillant ; faisait-il des rapports sur lui, ou en faisait-il au besoin. Dans l'un des deux cas, l'Empereur continuait de recevoir volontiers ses services, était reconnaissant de ceux qu'il avait déjà reçus ; dans l'autre, il le remerciait, et le priait de les discontinuer.

Le docteur a répondu bien positivement et avec affection. Il a dit que son ministère étant tout de profession, et entièrement étranger à la politique, il se considérait comme le médecin de sa personne, et demeurait étranger à toute autre considération ; qu'il ne faisait aucun rapport ; qu'on ne lui en avait pas encore demandé ; qu'il n'imaginait de cas qui put le porter à en faire, que celui de maladie grave où il aurait besoin d'appeler les secours d'autres gens de l'art, etc., etc.

Sur les trois heures, l'Empereur est sorti dans le jardin, se préparant à monter à cheval. Il venait de dicter longuement à Gourgaud, et avait à peu près complété son époque de 1815 ; il était content de son travail.

J'ai osé lui recommander ensuite celle du consulat ; cette époque si brillante, où une nation en dissolution se trouva magiquement recomposée, en peu d'instants, dans ses lois, sa religion, sa morale,

dans les vrais principes, les préjugés honnêtes et brillants ; le tout aux applaudissements et à l'admiration universelle de l'Europe étonnée.

J'étais en Angleterre à cette époque ; la masse de l'émigration, lui disais-je, avait été vivement frappée de tous ces actes : le rappel des prêtres, celui des émigrés, avaient été reçus comme un bienfait ; la grande foule s'était empressée d'en profiter.

L'Empereur me demandait alors si ce mot d'amnistie ne nous avait pas choqués. « Non, disais-je, nous savions toutes les difficultés que le Premier Consul avait éprouvées à notre égard ; nous savions que tout le bon de cette mesure n'était dû qu'à lui, que lui seul était pour nous, que tout ce qu'il y avait de mauvais venait de ceux qu'il avait été obligé de combattre en notre faveur. Plus tard, ajoutai-je, et rentrés en France, nous trouvions, il est vrai, que le Consul eût pu nous traiter mieux à l'égard de nos biens, et sans beaucoup de peine, par sa seule attitude silencieuse et passive ; c'en eût été assez pour amener partout des arrangements à l'amiable entre les dépouillés et les acheteurs.

« Sans doute je l'eusse pu, disait l'Empereur ; mais pouvais-je me fier assez à vous autres pour cela ?... Répondez.

« Sire, disais-je, à présent que je suis plus habitué aux affaires, que je vois plus en grand, je comprends facilement que la politique le voulait ainsi. Les dernières circonstances ont montré combien c'était sage ; il ne fallait point désintéresser ainsi la nation. L'affaire des biens nationaux est un des premiers arcs-boutants de l'esprit et du parti national.

« Vous y êtes, observait l'Empereur ; toutefois j'eusse pu accorder toutes choses ; j'en ai eu un moment la pensée, et j'ai fait une faute

de ne pas l'accomplir. C'était de composer une masse, un *syndicat* de tous les biens restants des émigrés, et de le leur distribuer à leur retour, dans une échelle proportionnelle. Au lieu de cela, quand je me suis mis à rendre individuellement, je n'ai pas tardé à m'apercevoir que je les rendais trop riches, et ne faisais que des insolents. Tel à qui, grâce à ses mille sollicitations et à ses mille courbettes, on rendait cinquante mille écus, cent mille écus de rente, ne nous tirait plus le chapeau le lendemain ; et loin d'avoir la moindre reconnaissance, ce n'était plus qu'un impertinent qui prétendait même avoir payé sous main la faveur qu'il avait obtenue. Tout le faubourg Saint-Germain allait prendre cette direction. Il se trouva que j'allais recréer sa fortune, et qu'il n'en fût pas moins demeuré ennemi et anti-national. Alors j'arrêtai, en opposition à l'acte d'amnistie, la restitution des bois non vendus, toutes les fois qu'ils dépasseraient une certaine valeur. C'était une injustice, d'après la lettre de la loi, sans doute ; mais la politique le voulait impérieusement : la faute en avait été à la rédaction et à l'imprévoyance. Cette réaction de ma part détruisit tout le bon effet du rappel des émigrés, et m'aliéna toutes les grandes familles. J'eusse pourvu à cette inconvénient, ou j'en eusse neutralisé les effets par mon syndicat. Pour une grande famille mécontente, j'eusse attaché cent nobles de la province, et satisfait au fond à la stricte justice, qui voulait que l'émigration entière, qui avait couru une même chance, embarqué sa fortune en commun sur le même vaisseau, éprouvé le même naufrage, encouru une même peine, obtînt un même résultat. C'est une faute de ma part, ajoutait l'Empereur, d'autant plus grande que j'en ai eu l'idée ; mais j'étais seul, entouré d'oppositions et d'épines ; tous étaient contre vous autres ; vous vous le peindriez difficilement ; et cependant les grandes affaires me talonnaient, le temps courait, j'étais obligé de voir ailleurs.

« Encore aussi tard que mon retour de l'île d'Elbe, a continué l'Empereur, j'ai été sur le point d'exécuter quelque chose de la sorte. Si l'on m'en eût donné le temps, j'allais m'occuper des pauvres émigrés de province que la Cour avait délaissés. Et ce qu'il y a d'assez singulier, c'est que l'idée en avait été réveillée en moi précisément par un ancien ex-ministre de Louis XVI, que les princes avaient laissé fort mal récompensé, et qui me présentait les moyens de réparer, avec beaucoup d'avantages, bien des choses de ce genre. »

Je répondais à l'Empereur : « Les gens raisonnables, parmi l'émigration, savaient bien que le peu d'idées généreuses et libérales à leur égard, ne venaient que de vous ; ils ne se dissimulaient pas que tout votre entourage les eût détruits. Ils savaient que toute idée de la noblesse lui était odieuse ; ils vous tenaient grand compte de ne pas penser ainsi. Leur amour-propre, le croirez-vous, trouvait même parfois quelques consolations à se dire que vous étiez de leur classe, etc., etc. »

Alors l'Empereur m'a demandé ce que nous disions donc, dans l'émigration, de sa naissance et de sa personne, etc., etc. Je répondais qu'il nous avait apparu pour la première fois à la tête de l'armée d'Italie : aucun de nous ne savait ce qui précédait ; il nous était tout à fait inconnu. Nous ne pouvions jamais prononcer son nom de *Buonaparte*. Cela l'a beaucoup fait rire, etc., etc.

La conversation alors l'a conduit à dire qu'il s'était souvent arrêté, et avait réfléchi maintes fois sur le concours singulier des circonstances secondaires qui avaient amené sa prodigieuse carrière.

« 1° Si mon père, disait-il, qui est mort avant quarante ans, eût vécu il eût été nommé député de la noblesse de Corse à l'Assemblée

constituante. Il tenait fort à la noblesse et à l'aristocratie ; d'un autre côté, il était très chaud dans les idées généreuses et libérales : il eût donc été ou tout à fait du côté droit, ou au moins dans la minorité de la noblesse. Dans tous les cas, quelles qu'eussent été mes opinions personnelles, j'aurais suivi sa trace, et voilà ma carrière entièrement dérangée et perdue.

« 2° Si je m'étais trouvé plus âgé au moment de la révolution, j'eusse été peut-être moi-même nommé député. Ardent et chaud, j'eusse marqué infailliblement, quelque opinion que j'eusse suivie ; mais dans tous les cas, je me serais fermé la route militaire, et alors encore voilà ma carrière perdue.

« 3° Si même ma famille eût été plus connue, si nous eussions été plus riches, plus en évidence, ma qualité de noble, même en suivant la route de la révolution, m'eût frappé de nullité ou de proscription. Jamais je n'eusse obtenu la confiance ; jamais je n'eusse commandé une armée ; ou si je l'eusse commandée, je n'eusse jamais osé tout ce que j'ai fait. Supposant même tous mes succès, je n'aurais pu suivre le penchant de mes idées libérales à l'égard des prêtres et des nobles ; et je ne fusse jamais parvenu à la tête du gouvernement.

« 4° Il n'est pas jusqu'au grand nombre de mes frères et de mes sœurs qui ne m'ait été grandement utile, en multipliant mes rapports et mes moyens d'influence.

« 5° La circonstance de mon mariage avec Mme de Beauharnais m'a mis en point de contact avec tout un parti qui m'était nécessaire pour concourir à mon système de fusion, un des principes les plus grands de mon administration, et qui la caractérisera spécialement. Sans ma femme, je n'aurais jamais pu avoir avec ce parti aucun rapport naturel.

« 6° Il n'y a pas jusqu'à mon origine étrangère, contre laquelle on a essayé de crier en France, qui ne m'ait été bien précieuse. Elle m'a fait regarder comme un compatriote par tous les Italiens ; elle a grandement facilité mes succès en Italie. Ces succès, une fois obtenus, ont fait rechercher partout les circonstances de notre famille, tombée depuis longtemps dans l'obscurité. Elle s'est trouvée, au su de tous les Italiens, avoir joué longtemps un grand rôle au milieu d'eux. Elle est devenue, à leurs yeux et à leurs sentiments, une famille italienne ; si bien que quand il a été question du mariage de ma sœur Pauline avec le prince Borghèse, il n'y a eu qu'une voix à Rome et en Toscane, dans cette famille et tous ses alliés : *c'est bien*, ont-ils tous dit, *c'est entre nous, c'est une de nos familles.*



Pauline Bonaparte, princesse Borghese.

Plus tard, lorsqu'il a été question du couronnement par le Pape à Paris ; cet acte, de la plus haute importance, ainsi que l'ont prouvé les événements, essaya de grandes difficultés : le parti autrichien, dans le conclave, y était violemment opposé ; le parti italien l'emporta, en ajoutant aux considérations politiques cette petite considération de l'amour-propre national : *Après tout, c'est une famille italienne que nous imposons aux barbares pour les gouverner ; nous serons vengés des Gaulois.* »

De là l'Empereur est passé naturellement au Pape, qui n'était pas sans quelque penchant pour lui, disait-il. Le Pape ne lui imputait pas d'avoir ordonné sa translation en France. Il s'était indigné de lire dans certains ouvrages que l'Empereur s'était porté à des excès sur sa personne. Il avait reçu à Fontainebleau tous les traitements qu'il avait désirés : aussi, revenu à Rome, il était bien loin de lui conserver du fiel. Quand il avait appris le retour de l'île d'Elbe en France, il avait dit à Lucien, d'un air qui marquait sa confiance et sa partialité, *è sbarcato, è arrivato* (il est débarqué, il est arrivé). Il lui avait ajouté plus tard : « Vous allez à Paris, c'est bien ; faites ma paix avec lui. Je suis à Rome : il n'aura jamais aucun désagrément de moi. »



Le pape Pie VII, par David.

« Aussi, est-il bien sûr, disait l'Empereur, que Rome sera un asile naturel et très favorable pour ma famille : on y croira qu'elle est chez elle. Enfin, terminait-il en riant, il n'est pas même jusqu'au nom de *Napoléon*, peu connu, poétique, redondant, qui ne soit venu ajouter quelques petites choses à la grande circonstance. »

Je répétais alors à l'Empereur que la masse de l'émigration était loin d'être injuste à son égard. L'opposition sensée de la vieille aristocratie avait de la haine contre lui, il est vrai ; mais uniquement parce qu'elle le rencontrait un obstacle. Elle était loin de ne pas apprécier justement ses actions et ses talents ; elle les admirait malgré elle. Les mystiques mêmes ne trouvaient en lui qu'un défaut : « *Ah ! que*

n'est-il légitime ! » leur est-il arrivé de dire plus d'une fois. Austerlitz nous ébranla, mais ne nous vainquit pas ; Tilsit subjuga tout. « Votre Majesté, disais-je, a dû juger elle-même, et jouir, à son retour, de l'universalité des hommages, des acclamations et des vœux. »

« C'est donc à dire, reprenait l'Empereur en riant, que si, à cette époque, j'eusse pu, ou j'eusse voulu m'en tenir au repos et au plaisir ; si j'eusse adopté le rôle des fainéants ; si tout eût repris son ancien cours, vous m'eussiez adoré ? Mais, mon cher, si j'en eusse eu le goût et la volonté, ce qui n'était pas dans ma nature assurément, les circonstances encore ne m'en eussent pas laissé le maître. »

De là l'Empereur est passé aux difficultés sans nombre qui l'ont entouré et maîtrisé sans cesse ; et, arrivé à la guerre d'Espagne, il a dit : « Cette malheureuse guerre m'a perdu ; elle a divisé mes forces, multiplié mes efforts, attaqué ma moralité ; et pourtant on ne pouvait laisser la péninsule aux machinations des Anglais ; aux intrigues, à l'espoir, au prétexte des Bourbons. Du reste, ceux d'Espagne méritaient bien peu qu'on les craignît : nationalement, ils nous étaient et nous leur étions tout à fait étrangers : au château de Marrach, à Bayonne, j'ai vu Charles IV et la Reine ne pas savoir la différence de Mme de Montmorency aux dames nouvelles ; les derniers noms leur était même plus familiers, à cause des gazettes et des actes publics. L'Impératrice Joséphine, qui avait le tact le plus exquis sur tout cela, n'en revenait point. Quoi qu'il en soit, cette famille était à mes pieds pour que j'adoptasse une fille quelconque, et que j'en fisse une princesse des Asturies. Ils me demandèrent nommément Mlle de *Tascher*⁶, depuis duchesse d'Arenberg ; des raisons personnelles à moi s'y opposèrent. Un instant, je m'étais fixé sur Mlle de la *Rochefoucault*,

6. Stéphanie Tascher de la Pagerie (1788-1832), cousine germaine de l'impératrice Joséphine. Napoléon lui fit épouser le duc d'Arenberg en 1808. (*JMS*)

depuis princesse Aldobrandini ; mais il me fallait quelqu'un qui me fût vraiment attaché, une femme qui fût uniquement française, qui eût la tête, les talents à la hauteur d'une telle destinée, et je craignais de ne pas trouver tout cela. »

Puis, revenant à la guerre d'Espagne, l'Empereur a repris : « Cette combinaison m'a perdu. Toutes les circonstances de mes désastres viennent se rattacher à ce nœud fatal ; elle a détruit ma moralité en Europe, compliqué mes embarras, ouvert une école aux soldats anglais. C'est moi qui ai formé l'armée anglaise dans la Péninsule.

« Les événements ont prouvé que j'avais fait une grande faute dans le choix de mes moyens ; car la faute est dans les moyens bien plus que dans les principes. Il est hors de doute que, dans la crise où se trouvait la France, dans la lutte des idées nouvelles, dans la grande cause du siècle contre le reste de l'Europe, nous ne pouvions laisser l'Espagne en arrière, à la disposition de nos ennemis : il fallait l'enchaîner, de gré ou de force, dans notre système. Le destin de la France le demandait ainsi, et le code du salut des nations n'est pas toujours celui des particuliers. D'ailleurs, à la nécessité de la politique, se joignait ici, pour moi, la force du droit. L'Espagne, quand elle m'avait cru en péril, l'Espagne, quand elle me sut aux prises à Iéna, m'avait à peu près déclaré la guerre. L'injure ne devait pas passer impunie ; je pouvais la lui déclarer à mon tour ; et certes le succès ne pouvait point être douteux. C'est cette facilité même qui m'égara. La nation méprisait son gouvernement ; elle appelait à grands cris une régénération. De la hauteur à laquelle le sort m'avait élevé, je me crus appelé, je crus digne de moi d'accomplir en paix un si grand événement. Je voulus épargner le sang ; que pas une goutte ne souillât l'émancipation castillane. Je délivrai donc les Espagnols de leurs hideuses institutions ; je leur donnai une constitution libérale ; je crus nécessaire, trop

légèrement peut-être, de changer leur dynastie. Je plaçai un de mes frères à leur tête ; mais il fut le seul étranger au milieu d'eux. Je respectai l'intégrité de leur territoire, leur indépendance, leurs mœurs, le reste de leurs lois. Le nouveau monarque gagna la capitale, n'ayant d'autres ministres, d'autres conseillers, d'autres courtisans que ceux de la dernière Cour. Mes troupes allaient se retirer ; j'accomplissais le plus grand bienfait qui ait jamais été répandu sur un peuple, me disais-je, et je me le dis encore. Les Espagnols eux-mêmes, m'a-t-on assuré, le pensaient au fond, et ne se sont plaints que des formes. J'attendais leurs bénédictions ; il en fut autrement : ils dédaignèrent l'intérêt, pour ne s'occuper que de l'injure ; ils s'indignèrent à l'idée de l'offense, se révoltèrent à la vue de la force, tous coururent aux armes. Les Espagnols en masse se conduisirent comme un homme d'honneur. Je n'ai rien à dire à cela, sinon qu'ils ont triomphé, qu'ils en ont été cruellement punis ! qu'ils en sont peut-être à regretter !... Ils méritaient mieux !...

Aujourd'hui l'Empereur a dîné avec nous ; il y avait longtemps que nous en étions privés. Après le dîner il nous a lu *Claudine*, nouvelle de Florian, et des morceaux de *Paul et Virginie*, qu'il aime beaucoup par des ressouvenirs de ses premiers ans, disait-il.

Le transport *l'Adamante* est arrivé : ce vaisseau avait manqué l'île ; il faisait partie d'un convoi dont les autres bâtiments étaient arrivés depuis près d'un mois. Sur ces bâtiments était le fameux palais de bois qui avait rempli toutes les gazettes d'Angleterre et probablement celles de toute l'Europe. Là, étaient aussi les meubles magnifiques, les envois splendides que ces mêmes gazettes ont tant annoncés. Le palais de bois s'est trouvé n'être qu'un certain nombre de madriers bruts dont on ne sait que faire ici, et qui demanderaient plusieurs années pour être employés convenablement ; le reste s'est trouvé à

l'avenant. L'ostentation, la pompe, le luxe, ont été pour l'Europe ; la vérité et les misères, pour Sainte-Hélène.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Mardi 7 mai 1816.

Iliade ; Homère.

Le gouverneur est venu vers les quatre heures, a fait le tour de l'établissement, et n'a demandé aucun de nous. Sa mauvaise humeur s'accroît visiblement, ses manières deviennent farouches et brutales.

Sur les cinq heures, l'Empereur m'a fait demander ; le grand-maréchal y était depuis longtemps. Après son départ nous avons causé littérature ; nous avons passé en revue tous les poèmes épiques anciens et modernes. Il s'est arrêté sur *Illiade*, en a pris un volume et en a lu tout haut plusieurs chants. Cet ouvrage lui plaisait infiniment. « Il était, disait-il, ainsi que la *Genèse* et la *Bible*, le signe et le gage du temps. Homère⁷, dans sa production, était poète, orateur, historien, législateur, géographe, théologien : c'était l'encyclopédiste de son époque. »

L'Empereur estimait Homère inimitable. Le père Hardouin avait osé attaquer cette antiquité sacrée, et l'attribuer à un moine du dixième siècle. C'était une imbécillité, disait Napoléon. Du reste, ajoutait-il, jamais il n'avait été aussi frappé de ses beautés qu'en cet instant ; et les sensations qu'il lui faisait éprouver, lui confirmaient tout à fait la justesse de l'approbation universelle. Ce qui le frappait surtout, observait-il, c'était la grossièreté des manières, avec la

7. Homère, poète grec de la fin du VIII^e siècle avant J.-C. (*JMS*)

perfection des idées. On voyait les héros tuer leur viande, la préparer de leurs propres mains, et prononcer pourtant des discours d'une rare éloquence et d'une grande civilisation.



L'Apothéose d'Homère, par Ingres.

L'Empereur m'a retenu à dîner, « quoique ; m'a-t-il dit, vous feriez peut-être mieux d'aller à la table de service ; vous mourrez de faim avec moi.

« Sire, ai-je répondu, il est sûr que vous êtes bien mal ; mais j'aimerais toujours ce mal au-dessus de toutes choses. »

Il avait souffert de la tête dans la journée ; nous nous en plaignions tous aussi. Je regrettais fort qu'il ne fût pas sorti ; le temps avait été très beau.

Après son dîner il a fait entrer tout le monde dans sa chambre et nous a gardés jusqu'à dix heures.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Mercredi 8 mai 1816.

L'Empereur est sorti vers cinq heures, et a fait un tour en calèche. Au retour, l'Empereur a reçu plusieurs Anglais ; il leur a fait une foule de questions, suivant sa coutume. Leur vaisseau était le *Cornwall*, se rendant à la Chine et devant repasser au mois de janvier prochain, dans son retour pour l'Europe.

Le dîner fini, l'un de nous disait à l'Empereur qu'il avait souffert vivement dans la journée en mettant au net sa dictée sur la bataille de Waterloo, voyant que les résultats n'avaient tenu qu'à un cheveu. L'Empereur, pour toute réponse, avec un accent qui venait de loin, à dit à mon fils : « *My son* (mon fils), c'était son expression d'habitude, allez nous chercher *Iphigénie en Aulide*⁸, cela nous fera plus de bien. » Et il nous a lu cette belle pièce, qu'on aime toujours davantage.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

8. *Iphigénie*, tragédie de Jean Racine, produite en 1674. (JMS)

Jeudi 9 mai 1816.

Paroles caractéristiques de l'Empereur.

Je suis allé dîner à Briars avec mon fils et le général Gourgaud ; nous y sommes demeurés à un petit bal. J'y rencontrai l'amiral, et jamais je ne le trouvai mieux. C'était la première fois que je le voyais depuis l'aventure de *Noverraz* ; je savais combien il devait l'avoir sur le cœur : il allait retourner en Europe, et je connaissais les sentiments de l'Empereur ; je fus tenté vingt fois d'aborder franchement le sujet, et de le rapprocher ainsi de Napoléon. La vérité, la justice, notre intérêt, le demandaient ; je fus arrêté par de trop petites considérations, sans doute : que de fois je m'en suis blâmé depuis !... mais je n'avais pas reçu cette mission délicate, et je n'osais la prendre tout à fait sur moi. L'amiral pouvait lui donner de la publicité et une tournure qui eussent fort déplu à l'Empereur, et m'auraient exposé à des désagréments très possibles. À ce sujet, je vais citer le trait suivant ; il caractérise trop Napoléon pour être omis.

Il me peignait un jour tous les vices de la faiblesse et de la crédulité dans le souverain, les intrigues qu'elles alimentaient dans le palais, l'instabilité dont elles étaient les sources ; il prouvait très bien qu'il ne pouvait échapper à l'adresse des courtisans ni à celle de la calomnie : « Et je vais vous en donner une preuve, disait-il ; vous voilà, vous, qui avez tout quitté pour me suivre ; vous, dont le dévouement est noble et touchant ; eh bien ! que pensez-vous avoir fait ?... Qui croyez-vous être ?... Rien qu'un ancien noble, qu'un émigré, agent des Bourbons, et d'intelligence avec les Anglais ; qui avez concouru à me livrer à eux, et ne m'avez suivi ici que pour m'observer et me vendre. Votre plus grand éloignement contre le gouverneur, sa plus grande animosité contre vous, ne sont que des apparences convenues pour mieux cacher votre jeu. » Et comme je riais de la tournure spirituelle qu'il

créait, et de la volubilité avec laquelle il l'exprimait : « Vous riez, a-t-il repris ; mais je vous assure qu'ici je n'improvise pas, je ne suis que l'écho de ce qu'on a essayé de faire parvenir jusqu'ici... Et comment voulez-vous, continua-t-il, qu'une tête sans sagacité, faible et crédule, ne soit pas ébranlée par de tels rapprochements et de telles combinaisons. Allez, mon cher, si je n'étais supérieur à la plupart des légitimes, j'aurais pu déjà me priver de vos soins ici, et votre cœur droit serait peut-être réduit aujourd'hui à dévorer au loin les cruels tourments que cause l'ingratitude. » Et il finit disant : « Pauvre et triste humanité ! L'homme n'est pas plus à l'abri sur la pointe d'un rocher que sous les lambris d'un palais ! Il est le même partout ! L'homme est toujours l'homme !... »

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Vendredi 10 mai 1816.

Hoche. – Divers généraux.

Le temps a été affreux ; il était impossible de sortir. L'Empereur a été contraint de marcher dans la salle à manger ; il a fait allumer du feu dans le salon, et s'est mis à jouer aux échecs avec le grand-maréchal. Après dîner il nous a lu l'histoire de Joseph, dans la Bible, et ensuite l'*Andromaque* de Racine.

Plusieurs bâtiments étaient entrés la veille au soir : c'était la flotte du Bengale. Lady Loudon, femme de lord Moira, gouverneur-général de l'Inde, était au nombre des passagers.

Aujourd'hui, dans le cours de la conversation, le nom de *Hoche* ayant été prononcé, quelqu'un a dit qu'il était bien jeune encore,



Le général Lazare Hoche.

mais qu'il donnait beaucoup d'espérance, « C'est bien mieux que cela, a repris Napoléon, dites qu'il les avait déjà beaucoup remplies. » Ils s'étaient vus tous les deux, continuait-il, et avaient causé deux ou trois fois. Hoche⁹ avait pour lui de l'estime jusqu'à l'admiration. Napoléon n'a pas fait difficulté de dire qu'il avait sur Hoche l'avantage d'une profonde instruction et les principes d'une éducation distinguée. Du reste, il établissait cette grande différence entre eux. « Hoche, disait-il, cherchait toujours à se faire un parti, et n'obtenait que des créatures ; moi, je m'étais créé une immensité de partisans, sans rechercher nullement la popularité. De plus, Hoche était d'une ambition hostile, provocante ; il était homme à venir de Strasbourg avec vingt-cinq mille hommes, saisir le gouvernement par force ; tandis que moi, je n'avais jamais eu qu'une politique patiente, conduite toujours par l'esprit du temps et les circonstances du moment. »

L'Empereur ajoutait que Hoche, plus tard, ou se serait rangé, ou se serait fait écraser par lui ; et comme il aimait l'argent, les plaisirs, il ne doutait pas qu'il ne se fut rangé. Moreau, dans cette même circonstance, observait-il, n'avait su faire ni l'un ni l'autre ; aussi Napoléon n'en faisait aucun cas, et le regardait comme tout à fait incapable, n'entendant pourtant pas en cela parler de son mérite militaire. « Mais c'était un homme faible, disait-il, mené par ses

9. Lazare Hoche (1768-1787), général de la Révolution. (JMS)

alentours, et servilement soumis à sa femme : c'était un général de vieille monarchie.

« Hoche, continuait l'Empereur, périt subitement et avec des circonstances singulières qui donnèrent lieu à beaucoup de conjectures ; et comme il existait un parti avec lequel tous les crimes me revenaient de droit, l'on essaya de répandre que je l'avais fait empoisonner. Il fut un temps ou rien de mauvais ne pouvait arriver que je n'en fusse l'auteur ; ainsi, de Paris je faisais assassiner Kléber en Égypte ; à Marengo je brûlais la cervelle à Desaix ; j'étranglais, je coupais la gorge dans les prisons ; je prenais le Pape aux cheveux, et cent absurdités pareilles ; toutefois, comme je n'y faisais pas la moindre attention, la mode en était passée, et je ne vois pas que ceux qui m'ont succédé se soient empressés de la réveiller ; et pourtant s'il eût existé un seul de ces crimes, ils ont à leur disposition les documents, les exécuteurs, les complices, etc., etc.

« Néanmoins, tel est l'empire des bruits, quelque absurdes qu'ils soient, qu'il est probable que tout cela a été cru du vulgaire, et qu'une bonne partie le croit peut-être encore ; heureusement qu'il n'en est pas ainsi de l'histoire ; elle raisonne.

Puis revenant : « C'est une chose bien remarquable, a-t-il dit, que le nombre de grands généraux qui ont surgi tout à coup dans la révolution. Pichegru, Kléber, Masséna, Marceau, Desaix, Hoche, etc. ; et presque tous de simples soldats ; mais aussi, là semblent s'être épuisés les efforts de la nature ; elle n'a plus rien produit depuis, je veux dire du moins d'une telle force. C'est qu'à cette époque tout fut donné au concours parmi trente millions d'hommes, et la nature doit prendre ses droits ; tandis que plus tard on était rentré dans les bornes plus resserrées de l'ordre et de la société. On a été jusqu'à m'accuser de



Louis Desaix, le « Sultan juste ».

ne m'être entouré, au militaire et au civil, que de gens médiocres, pour mieux me conserver la supériorité ; mais aujourd'hui, qu'on ne rouvrira sûrement pas le concours, à eux de mieux choisir ; on verra ce qu'ils trouveront.

« Une autre chose non moins remarquable, continuait-il, c'est l'extrême jeunesse de plusieurs de ces généraux qui semblent sortir tout faits des mains de la nature. Leur caractère est à l'avenant ; à l'exception de Hoche, qui donnait le scandale des mœurs, les autres ne connaissent unique-

ment que leur affaire : la *gloire* et la *patrie*, voilà tout leur cercle de rotation ; ils tiennent tout à fait de l'antique.

« C'est Desaix¹⁰, que les Arabes nomment *le Sultan juste* ; c'est Marceau, pour les obsèques duquel les Autrichiens observent une armistice, par la vénération qu'il leur avait inspirée c'est le jeune Duphot, qui était la vertu même.

« Mais on ne peut pas dire qu'il en fut ainsi de tous ceux qui étaient plus avancés en âge ; c'est qu'ils tenaient du temps qui venait de disparaître ; M^{***}, A^{***}, B^{***}¹¹, et beaucoup d'autres étaient des déprédateurs intrépides.

10. Louis-Charles Desaix (1768-1800) général de l'Empire, mort à Marengo en 1800. (JMS)

11. Masséna, Augereau, Brune.

« L'un d'eux, en outre, était d'une avarice sordide, et l'on a prétendu que je lui avais joué un tour pendable ; que, révolté un jour de ses dernières déprédations, j'avais tiré sur son banquier pour deux ou trois millions. Grand embarras ! car enfin, mon nom était bien quelque chose. Le banquier écrivit qu'il ne pouvait payer sans autorisation ; il lui fut répondu de payer tout de même, que le plaignant aurait les tribunaux pour se faire rendre justice ; mais l'intéressé n'en fit rien et laissa payer.



« O***, M***, N***¹², n'avaient que de la bravoure personnelle.



Le maréchal Soult, duc de Dalmatie, par Rugger.

« Moncey était un honnête homme, Macdonald avait une grande loyauté, B***¹³ est une de mes erreurs.

« S***¹⁴ avait bien aussi ses défauts et ses qualités ; toute sa campagne du midi de la France est très belle ; et ce qu'on aura de la peine à croire, c'est qu'avec son attitude et sa tenue, qui indiquent un grand caractère, il n'était pas le maître dans son ménage. Quand j'appris à Dresde la défaite de Vittoria et la perte de toute l'Espagne due

12. Oudinot, Murat, Ney.

13. Bernadotte.

14. Nicolas Jean-de-Dieu Soult (1769-1851) maréchal de L'Empire, duc de Dalmatie. (JMS)

à ce pauvre Joseph, dont les plans, les mesures et les combinaisons n'étaient pas de notre temps, mais semblaient tenir bien plutôt d'un Soubise que de moi, je cherchai quelqu'un propre à réparer tant de désastres, je jetai les yeux sur S***, qui était auprès de moi ; il était tout prêt, me disait-il ; mais il me suppliait de parler à sa femme, qui allait fortement s'y opposer ; je lui dis de me l'envoyer. Elle parut avec l'attitude hostile, et le verbe haut, me disant que son mari ne retournerait certainement pas en Espagne ; qu'il avait déjà beaucoup fait, et méritait après tout du repos. Madame, lui dis-je, je ne vous ai pas mandée pour subir vos algarades ; je ne suis pas votre mari, moi ; et si je l'étais ce serait encore tout de même. Ce peu de paroles la confondit ; elle devint souple, obséquieuse, et ne s'occupa plus que de gagner quelques conditions : je n'y pris seulement pas garde, et me contentai de la féliciter de ce qu'elle savait entendre raison. Dans les grandes crises, lui dis-je, Madame, le lot des femmes est d'adoucir nos traverses ; retournez à votre mari et ne le tourmentez pas. »

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Samedi 11 mai 1816.

Invitation ridicule de sir Hudson Lowe.

À quatre heures jetais chez l'Empereur. Le grand-maréchal y est entré ; il lui a donné un billet. L'Empereur, après l'avoir parcouru des yeux, l'a rendu en levant les épaules et disant : « C'est trop sot, point de réponse. Passez-le à Las Cases. »

Le croira-t-on ? c'était un billet du gouverneur au grand-maréchal, invitant *le général Bonaparte* à venir rencontrer à dîner, à Plantation-House, lady Loudon, femme de lord Moira¹⁵.

Je suis devenu rouge de l'inconvenance. Pouvais-je imaginer rien au monde de plus souverainement ridicule. Sir Hudson Lowe ne trouvait sans doute rien de plus simple ; et pourtant il a été longtemps dans les quartiers-généraux du continent ; il s'est trouvé mêlé aux transactions diplomatiques du temps !!!...

M. Skelton, sous-gouverneur de l'île, et sa femme, qui partaient pour l'Europe, sont venus prendre congé de l'Empereur ; ils ont été retenus à dîner.

Ce digne ménage, auquel, sans notre gré à la vérité, nous avons enlevé Longwood, eux dont nous avons détruit toute l'existence en faisant supprimer leur place par notre arrivée ; ce digne ménage, auquel nous avons causé de vrais maux personnels, est pourtant le seul de l'île qui ait eu pour nous des égards constants et des politesses non interrompues. Aussi avons-nous accompagné leur départ des vœux les plus sincères : notre souvenir les suivra toujours avec un véritable intérêt.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

15. Lady Loudon, épouse de Francis Rawdon-Hastings, lord Moira, gouverneur général des Indes de 1813 à 1823. (*JMS*)

Dimanche 12 mai 1816.

Napoléon à l'Institut. – Au Conseil d'État. – Code civil. – Mot pour lord Saint-Vincent. – Sur l'intérieur de l'Afrique. – Ministère de la Marine. – Decrès.

L'Empereur se promenant au jardin et causant sur divers objets, s'est arrêté sur l'Institut, sa composition, son esprit. Lorsqu'il y parut à son retour de l'armée d'Italie, dans sa classe, composée d'environ cinquante membres, il pouvait s'y considérer, disait-il, comme le dixième. Lagrange, Laplace, Monge en étaient la tête. C'était un spectacle assez remarquable, ajoutait-il, et qui occupait fort les cercles, que de voir le jeune général de l'armée d'Italie dans les rangs de l'Institut, discutant en public, avec ses collègues, des objets très profonds et forts métaphysiques. On l'appela alors le *Géomètre* des batailles, le *Mécanicien* de la victoire, etc., etc.

Napoléon, devenu Premier consul, ne causa pas moins de sensation au Conseil d'État. Il présida constamment les séances de la confection du Code civil. « Tronchet en était l'âme, disait-il, et lui, Napoléon, le démonstrateur. Tronchet¹⁶ avait un esprit éminemment profond et juste ; mais il sautait par-dessus les développements, parlait fort mal, et ne savait pas se défendre. Tout le Conseil, disait l'Empereur, était d'abord contre ses énoncés ; mais lui, Napoléon, dans son esprit vif et sa grande facilité de saisir et de créer des rapports lumineux et nouveaux, prenait la parole ; et, sans autre connaissance de la matière que les bases justes fournies par Tronchet, développait ses idées, écartait les objections et ramenait tout le monde.

En effet, les procès-verbaux du Conseil d'État nous ont transmis les improvisations du Premier Consul sur la plupart des articles du Code

16. François Denis Tronchet (1726-1806), juriconsulte et homme politique. (*JMS*)

civil. On est frappé, à chaque ligne, de la justesse de ses observations, de la profondeur de ses vues, et surtout de la libéralité de ses sentiments.



François-Denis Tronchet.

C'est ainsi qu'en dépit de diverses oppositions, on lui doit cet article du Code : *Tout individu né en France est Français.* « En effet, disait-il, je demande quel inconvenient il y aurait à le reconnaître pour Français ? Il ne peut y avoir que de l'avantage à étendre les lois civiles françaises ; ainsi, au lieu d'établir que l'individu né en France d'un père étranger, n'obtiendra les droits civils que lorsqu'il aura déclaré vouloir en jouir, on pourrait décider qu'il n'en est privé que lorsqu'il y renonce formellement.

« Si les individus nés en France d'un père étranger n'étaient pas considérés comme étant de plein droit Français, alors on ne pourrait soumettre à la conscription et aux autres charges publiques les fils de ces étrangers qui se sont mariés en France par suite des événements de la guerre.

« Je pense qu'on ne doit envisager la question que sous le rapport de l'intérêt de la France. Si les individus nés en France n'ont pas de bien, ils ont du moins l'esprit français, les habitudes françaises ; ils

ont l'attachement que chacun a naturellement pour le pays qui l'a vu naître ; enfin, ils supportent les charges publiques. »

Le Premier Consul n'est pas moins remarquable dans *la conservation du droit de Français aux enfants nés de Français établis en pays étranger*, qu'il fit étendre de beaucoup, en dépit de fortes oppositions. « La nation française, disait-il, nation grande et industrielle, est répandue partout ; elle se répandra encore davantage par la suite ; mais les Français ne vont chez l'étranger que pour y faire leur fortune. Les actes par lesquels ils paraissent se rattacher momentanément à un autre gouvernement, ne sont faits que pour obtenir une protection nécessaire à leurs projets. S'il est dans leur intention de rentrer en France quand leur fortune sera achevée, faudra-t-il les repousser ? Se fussent-ils même affiliés à des ordres de chevalerie, il serait injuste de les confondre avec les émigrés qui ont été prendre les armes contre leur patrie.

« Et s'il arrivait un jour qu'une contrée envahie par l'ennemi lui fût cédée par un traité, pourrait-on avec justice dire à ceux de ses habitants qui viendraient s'établir sur le territoire de la république, qu'ils ont perdu leur qualité de Français, pour n'avoir pas abandonné leur ancien pays au moment même où il a été cédé, parce qu'ils auraient prêté momentanément serment à un nouveau souverain, pour se donner le temps de dénaturer leur fortune et de la transporter en France ? »

Dans une autre séance sur les décès des militaires, quelques difficultés s'élevant sur ceux mourant en terre étrangère, le Premier Consul reprit vivement : « Le militaire n'est jamais chez l'étranger, lorsqu'il est sous le drapeau ; où est le drapeau, là est la France ! »

Sur le divorce, le Premier Consul est pour l'adoption du principe, et parle longuement sur la cause d'incompatibilité qu'on cherchait, à repousser ; il dit : « On prétend qu'elle est contraire à l'intérêt des femmes, des enfants et à l'esprit des familles ; mais rien n'est plus contraire à l'intérêt des époux, lorsque leur humeur est incompatible, que de les réduire à l'alternative ou de vivre ensemble ou de se séparer avec éclat. Rien n'est plus contraire à l'esprit de famille qu'une famille divisée. Les séparations de corps avaient autrefois, par rapport à la femme, au mari, aux enfants, à peu près les mêmes effets que le divorce, et pourtant n'étaient-elles pas aussi multipliées que les divorces le sont aujourd'hui ; seulement elles avaient cet inconvénient de plus, qu'une femme effrontée continuait de déshonorer le nom de son mari, parce qu'elle le conservait, etc., etc. »

Plus loin, combattant la rédaction d'un article qui spécifie les causes pour lesquelles le divorce sera admissible : « Mais quel malheur, dit-il, ne serait-ce pas que de se voir forcé à les exposer, et à révéler jusqu'aux détails les plus minutieux et les plus secrets de l'intérieur de son ménage ?

« D'ailleurs, ces causes, quand elles seront réelles, opéreront-elles toujours le divorce ? La cause de l'adultère, par exemple, ne peut obtenir de succès que par des preuves toujours très difficiles, souvent impossibles. Cependant le mari qui n'aurait pu les faire serait obligé de vivre avec une femme qu'il abhorre, qu'il méprise et qui introduit dans sa famille des enfants étrangers. Sa ressource serait de recourir à la séparation de corps ; mais elle n'empêcherait pas que son nom ne continuât à être déshonoré. »

Revenant à appuyer de nouveau le principe du divorce, et combattant certaines restrictions, il dit encore, dans un autre moment : « Le

mariage n'est pas toujours, comme on le suppose, la conclusion de l'amour. Une jeune personne consent à se marier pour se conformer à la mode, pour arriver à l'indépendance et à un établissement. Elle accepte un mari d'un âge disproportionné, dont l'imagination, les goûts, les habitudes, ne s'accordent pas avec les siens ; la loi doit donc lui ménager une ressource pour le moment où, l'illusion cessant, elle reconnaît qu'elle se trouve dans des liens mal assortis, et que sa volonté a été séduite.

« Le mariage prend sa forme des mœurs, des usages, de la religion de chaque peuple : c'est par cette raison qu'il n'est pas le même partout. Il est des contrées où les femmes et les concubines vivent sous le même toit ; où les enfants des esclaves sont traités à l'égal des autres ; l'organisation des familles ne dérive donc pas du droit naturel : les mariages des Romains n'étaient pas organisés comme ceux des Français.

« Les précautions établies par la loi pour empêcher qu'à quinze, à dix-huit ans on ne contracte avec légèreté un engagement qui s'étend à toute la vie, sont certainement sages ; cependant sont-elles suffisantes ? Qu'après dix ans de mariage le divorce ne soit plus admis que pour des raisons très graves, on le conçoit ; mais, puisque les mariages contractés dans la première jeunesse sont si rarement l'ouvrage des époux, puisque ce sont les familles qui les forment d'après certaines idées de convenances, il faut que, si les époux reconnaissent qu'ils ne sont pas faits l'un pour l'autre, ils puissent rompre une union sur laquelle il ne leur a pas été permis de réfléchir. Cependant cette facilité ne doit favoriser ni la légèreté ni la passion ; qu'on l'entoure donc de toutes les précautions, de toutes les formes propres à en prévenir l'abus ; qu'on décide, par exemple, que les époux seront entendus par un conseil secret de famille formé sous la présidence du magistrat ; qu'on ajoute encore, si l'on veut, qu'une femme ne pourra user

qu'une seule fois du divorce ; qu'on ne lui permette de se marier qu'après cinq ans, afin que le projet d'un autre mariage ne la porte pas à dissoudre le premier ; qu'après dix ans de mariage, la dissolution soit rendue très difficile, etc.

« Vouloir n'admettre le divorce que pour cause d'adultère publiquement prouvé, c'est le proscrire absolument ; car d'un côté, peu d'adultères peuvent être prouvés ; de l'autre, il est peu d'hommes assez éhontés pour proclamer la turpitude de leurs épouses. Il serait d'ailleurs scandaleux et contre l'honneur de la nation de révéler ce qui se passe dans un certain nombre de ménages ; on en conclurait, quoiqu'à tort, que ce sont là les mœurs françaises. »

Les premiers légistes du conseil étaient pour que la mort civile entraînant la dissolution du contrat civil du mariage. La discussion fut très vive. Le Premier Consul, dans un beau mouvement, s'y opposa en ces termes : « Il serait donc défendu à une femme profondément convaincue de l'innocence de son mari, de suivre dans sa déportation l'homme auquel elle est le plus étroitement unie ; ou si elle cédait, à sa conviction, à son devoir, elle ne serait plus qu'une concubine ! Pourquoi ôter à ces infortunés le droit de vivre l'un auprès de l'autre, sous le titre honorable d'époux légitimes ?

« Si la loi permet à la femme de suivre son mari sans lui accorder le titre d'épouse, elle permet l'adultère.

« La société est assez vengée par la condamnation, lorsque le coupable est privé de ses biens, séparé de ses amis, de ses habitudes ; faut-il encore étendre la peine jusqu'à la femme, et l'arracher avec violence à une union qui identifie son existence avec celle de son époux ? Elle vous dirait : Mieux valait lui ôter la vie, du moins me

serait-il permis de chérir sa mémoire ; mais vous ordonnez qu'il vive, et vous ne voulez pas que je le console ! Eh ! combien d'hommes ne sont coupables qu'à cause de leur faiblesse pour leurs femmes ! Qu'il soit donc permis à celles qui ont causé leurs malheurs, de les adoucir en les partageant. Si une femme satisfait à ce devoir, vous estimez sa vertu, et cependant vous ne mettez aucune différence entre elle et l'être infâme qui se prostitue, etc., etc. ? » On pourrait faire des volumes de pareilles citations.

En 1815, après la restauration, causant avec M. Bertrand de Molleville, ancien ministre de la Marine de Louis XVI, homme très capable et fort distingué à plus d'un titre, il me disait : « Votre Buonaparte, votre Napoléon était un homme bien extraordinaire, il faut en convenir. Que nous étions loin de le connaître, de l'autre côté de l'eau ! Nous ne pouvions nous refuser à l'évidence de ses victoires et de ses invasions, il est vrai ; mais Genseric, Attila, Alaric en avaient fait autant. Aussi me laissait-il l'impression de la terreur bien plus que celle de l'admiration. Mais depuis que je suis ici, je me suis avisé de mettre le nez dans les discussions du Code civil, et dès cet instant ce n'a plus été que de la profonde vénération. Mais ou diable avait-il appris tout cela ! Et puis voilà que chaque jour je découvre quelque chose de nouveau. Ah ! Monsieur, quel homme vous aviez-là ! Vraiment, il faut que ce soit un prodige !... »

Sur les cinq heures, l'Empereur a reçu le capitaine Bowen, de la frégate *la Salcete*, qui part demain. Il a été fort gracieux pour lui, et comme la conversation a amené le nom de lord Saint-Vincent, qu'il disait être son protecteur, l'Empereur lui a dit : « Vous le verrez. Eh bien, je vous charge de lui faire mes compliments comme à un bon matelot, à un brave et digne vétéran. »

Sur les sept heures, l'Empereur s'est mis au bain ; il m'a fait venir, et nous avons beaucoup parlé des affaires du jour, puis de littérature et enfin de géographie. Il s'étonnait qu'on n'eût pas de notions certaines sur l'intérieur de l'Afrique. Je lui disais que j'avais eu l'idée, il y a quelques années, de présenter à son ministre de la marine un projet de voyage dans l'intérieur de l'Afrique ; non pas une excursion furtive et aventureuse, mais une véritable expédition militaire, digne en tout du temps et du faire de l'Empereur. Le ministre me rit au nez lors de ma première conversation à ce sujet, et traita mon idée de folie.

J'aurais voulu, disais-je, attaquer l'Afrique par les quatre points cardinaux, soit que de ces quatre points on fut venu se réunir au centre, soit que débarquées à l'Est et à l'Ouest, vers son milieu, les deux parties de l'expédition fussent venues au-devant l'une de l'autre, pour se séparer de nouveau et aller l'une vers le Nord, l'autre vers le Sud. Il est à croire, pensais-je, qu'en exigeant de la Cour de Portugal tous les renseignements qu'elle eût pu procurer, on eût trouvé que la communication de l'Est à l'Ouest existait déjà, on que ce qui restait à faire était peu de chose. Avec nos idées du jour, notre enthousiasme, nos entreprises, nos prodiges, on eût facilement trouvé cinq à six cents bons soldats, des chirurgiens, des médecins, des botanistes, des chimistes, des astronomes, des naturalistes, tous de bonne volonté, qui eussent indubitablement accompli quelque chose digne du temps.

L'attirail nécessaire en bêtes de somme, en petites nacelles de cuir pour traverser les rivières, en outres pour porter de l'eau à travers les déserts, en petite artillerie très-maniable, etc., en eût assuré une entière et facile exécution.

« Nul doute, disait l'Empereur, que votre idée ne m'eût plu. Je m'en serais saisi, je l'aurais fait passer dans les mains de quelque commission, et j'aurais marché à un résultat. »

Il regrettait fort, disait-il, de n'avoir pas eu lui-même le temps, durant son séjour en Égypte, d'accomplir quelque chose de cette espèce. Il avait des soldats tout propres à braver le désert. Il avait reçu des présents de la Reine du Darfour, et lui en avait envoyé. S'il fût demeuré plus longtemps, il allait pousser fort loin nos vérifications géographiques dans les parties septentrionales de l'Afrique, et cela avec la plus grande simplicité d'exécution, en plaçant seulement dans chaque caravane quelques officiers intelligents, pour lesquels il se serait fait donner des otages, etc., etc.

La conversation est passée de là à la marine et à son département. L'Empereur l'a traitée à fond. Il ne pouvait pas dire qu'il fût content de *Decrès* ; et l'on pouvait, pensait-il, lui reprocher peut-être sa constance à son égard. Mais le manque de sujets avait dû le maintenir ; car après tout, assurait-il, *Decrès* était encore ce qu'il avait pu trouver de mieux. *Ganteaume*¹⁷ n'était qu'un matelot nul et sans moyens, qui avait perdu trois fois, disait-il, la conservation de l'Égypte. *Caffarelli*¹⁸ avait été perdu dans son esprit, parce qu'on s'était artificieusement étudié à lui peindre sa femme comme une faiseuse d'affaires¹⁹, ce qu'on savait équivaloir pour lui à une proscription

17. Honoré Ganteaume (1755-1818). (*JMS*)

18. Joseph de Caffarelli (1760-1845). (*JMS*)

19. Des amis m'ont assuré que ces expressions avaient été bien pénibles à ceux qui en étaient l'objet ; cependant je puis assurer qu'elles avaient été prononcées dans des intentions tout à fait bienveillantes pour Caffarelli et faites même pour le flatter. L'Empereur en mentionnant les causes que l'intrigue avait mises en avant pour écarter du ministère cet administrateur distingué, avait été bien loin de prononcer qu'elles étaient réelles ; si bien que si l'article présente en effet quelque chose de pénible, la faute en est toute à ma rédaction, et j'aurais été d'autant plus malencontreux en cela que toute la famille est de ma connaissance particulière, et que je lui suis fort attaché. (*LC*)

certaine. M*** était un homme peu sûr ; sa famille avait livré Toulon. L'Empereur avait eu un moment l'idée d'E*** ; mais il ne le trouva pas à cette hauteur. Il se demandait si T***²⁰ n'eût pas réussi ; il le croyait fort peu capable, bon administrateur pourtant ; mais il avait été trop chaud, disait-il, dans la révolution, etc., etc.

« Du reste, observait l'Empereur en passant, j'avais rendu tous mes ministères si faciles, que je les avais mis à la portée de tout le monde, pour peu qu'on possédât du dévouement, du zèle, de l'activité, du travail. Il fallait en excepter tout au plus celui des relations extérieures, parce qu'il s'agissait souvent, disait-il dans celui-là, d'improviser et de séduire. Au vrai, concluait-il, dans la marine la stérilité était réelle, et Decrès, après tout, était peut-être encore le meilleur. Il avait du commandement ; son administration était rigoureuse et pure. Il avait de l'esprit, et beaucoup, mais seulement pour sa conversation. Il ne créait rien, exécutait mesquinement, marchait et ne voulait pas courir. Il eût dû passer la moitié de son temps dans les ports ou sur les flottes d'exercice ; je lui en eusse tenu compte ; mais, en courtisan, il craignait de s'éloigner de son portefeuille. Il me connaissait mal ; il eût été bien mieux défendu là que dans ma Cour : son éloignement eût été son meilleur avocat. »

L'Empereur regrettait fort, disait-il, *Latouche-Tréville*²¹ ; lui seul lui avait présenté l'idée d'un vrai talent : il pensait que cet amiral eût pu donner une autre impulsion aux affaires. L'attaque sur l'Inde, celle de l'Angleterre, eussent été du moins entreprises, disait-il, et se fussent peut-être accomplies.

20. Missiessy, d'Émeriaud, Truguet. (JMS)

21. Louis-René de Latouche-Tréville (1745-1804), vice-amiral. Lieutenant de vaisseau, il commanda la frégate l'*Hermione* et prit La Fayette comme passager dans son voyage à Boston en 1780. (JMS)



Le vice-amiral Louis-René Latouche-Tréville,
par Maurin.

L'Empereur se blâmait touchant les péniches de Boulogne. Il eût mieux fait d'employer, disait-il, de vrais vaisseaux à Cherbourg. Toutefois *Villeneuve*²², avec plus de vigueur, au cap Finistère, eût pu rendre l'attaque praticable. « J'avais combiné cette apparition de Villeneuve de très loin, avec beaucoup d'art et de calcul, en opposition à la routine des marins qui m'entouraient. Et tout réussit comme je l'avais prévu, jusqu'au moment décisif ; alors la mollesse de Villeneuve vint tout perdre. Et Dieu sait, d'ailleurs, ajoutait l'Empereur, les instructions que

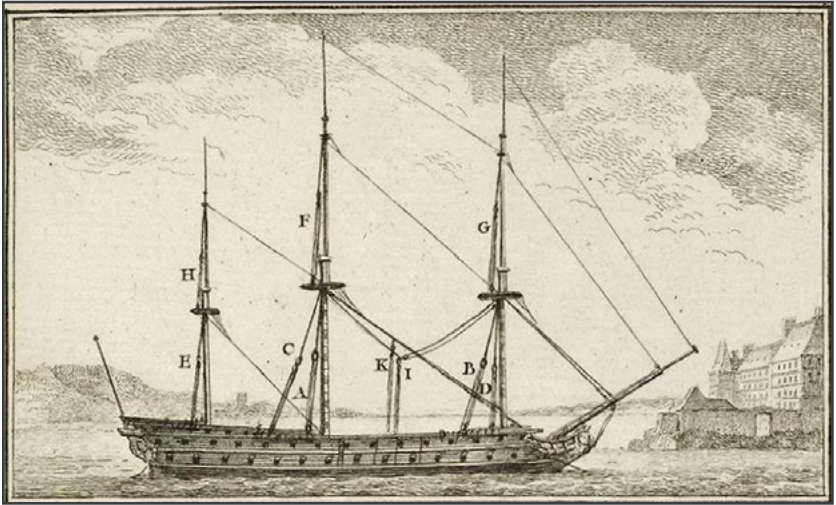
lui avait données Decrès. Dieu sait les lettres particulières qu'ils se sont écrites et que je n'ai jamais pu éclaircir²³ ; car j'étais bien puissant, bien fureteur, et ne croyez pourtant pas que je vinsse à bout de vérifier tout ce que je voulais autour de moi.

« Le grand-maréchal disait l'autre jour qu'il était reconnu parmi vous autres, au salon de service, que je n'étais plus abordable sitôt que

22. Pierre de Villeneuve (1763-1806). (JMS)

23. En lisant cette réflexion de Napoléon, un officier de confiance de l'amiral Villeneuve m'a écrit que la lettre du ministre Decrès à cet amiral, avant l'arrivée de M. de Rosily, chargé de lui enlever son commandement, se terminait ainsi « Sortez dès que vous en trouverez l'occasion favorable, n'évitez pas l'ennemi, au contraire, attaquez-le partout où vous le rencontrerez, attendu que l'Empereur s'embarasse peu de perdre des vaisseaux, pourvu qu'il les perde avec honneur. » Conseils honorables du reste ; et cette lettre a été la seule que l'officier de confiance a retiré du porte-feuille de l'amiral avant de le jeter à la mer, au moment d'amener le pavillon. (LC)

j'avais reçu le ministre de la Marine. Le moyen qu'il n'en fût pas ainsi ? il n'avait jamais que de mauvaises nouvelles à me donner. Moi-même j'ai jeté le manche après la cognée lors du désastre de Trafalgar. Je ne pouvais pas être partout, j'avais trop à faire avec les armées du Continent.



Vaisseau de soixante-quatorze canons vers 1764, par Nicolas Ozanne.

« Longtemps j'ai rêvé une expédition décisive sur l'Inde, mais j'ai été constamment déjoué. J'envoyais seize mille soldats, tous sur des vaisseaux de ligne ; chaque soixante-quatorze²⁴ en eût porté cinq cents, ce qui eût demandé trente-deux vaisseaux. Je leur faisais prendre de l'eau pour quatre mois ; on l'eût renouvelée à l'île de France²⁵ ou dans tout autre endroit habité du désert de l'Afrique, du Brésil ou de la mer des Indes ; on eût, au besoin, fait la conquête de cette eau partout où on eût voulu relâcher. Arrivés sur les lieux, les vaisseaux jetaient les

24. Vaisseau de soixante-quatorze canons. (JMS)

25. Aujourd'hui île Maurice. (JMS)

soldats à terre, et repartaient aussitôt, complétant leurs équipages par le sacrifice de sept ou huit de ces vaisseaux, dont la vétusté avait déjà marqué la condamnation ; si bien qu'une escadre anglaise, arrivant d'Europe à la suite de la nôtre, n'eût plus rien trouvé.

« Quant à l'armée, abandonnée à elle-même, mise aux mains d'un chef sûr et capable, elle eût renouvelé les prodiges qui nous étaient familiers, et l'Europe eût appris la conquête de l'Inde comme elle avait appris celle de l'Égypte. »

J'avais beaucoup connu Decrès ; nous avons commencé ensemble dans la marine. Il avait pour moi, je le crois, toute l'amitié dont il



Denis Decrès, ministre de la Marine,
par Berthon.

était susceptible ; quant à moi, je lui étais tendrement attaché. C'était une passion malheureuse, répondais-je à ceux qui m'en plaisaient, ce qui arrivait souvent, car son impopularité était extrême ; et j'ai pensé plus d'une fois qu'il s'y complaisait par calcul. J'étais à Sainte-Hélène, comme ailleurs, presque toujours seul à le défendre. Or je disais à l'Empereur que j'avais beaucoup vu Decrès pendant le séjour à l'île d'Elbe, qu'il avait été parfait pour lui. Nous nous étions parlé alors à cœur ouvert, et j'ai lieu de croire que depuis il aurait eu en moi une confiance pleine et entière.

« À peine Votre Majesté rentrait aux Tuileries disais-je, que Decrès²⁶ et moi nous nous sautions au cou, nous écriant : Nous le tenons, nous le tenons ! Ses yeux étaient remplis de larmes, je lui dois ce témoignage. Tiens, me dit-il encore tout ému, et sa femme présente, tu me prouves en cet instant que j'ai eu des torts avec toi, et je t'en dois la réparation ; mais tes anciens titres te rapprochaient si naturellement de ceux qui nous quittent aujourd'hui, que je ne doutais pas que tôt ou tard tu ne fusses très bien auprès d'eux, si bien que tu as gêné plus d'une fois peut-être mes expressions et mes vrais sentiments. – Et vous l'aurez cru, pauvre niais ! s'est écrié l'Empereur en riant aux éclats ; n'était-ce pas là plutôt l'admirable finesse de Cour, une touche pour La Bruyère, un vrai trait d'esprit, du reste ; car s'il lui était arrivé pendant mon absence de laisser échapper quelque drôlerie contre moi, vous voyez que par-là il remédiait à tout, et une fois pour toutes. – Eh ! bien, Sire, ai-je continué, ce que je viens de dire peut n'être que plaisant ; mais voici ce qui est plus essentiel :

« Au plus fort de la crise de 1814, avant la prise de Paris, Decrès fut sondé de la manière la plus délicate pour conspirer contre Votre Majesté, et il s'y refusa franchement. Decrès murmurait facilement et souvent ; il avait une certaine autorité d'expressions et de manières ; c'était une acquisition à ne pas dédaigner dans un parti. Il se trouva, à cette époque de douleur, faire visite à un personnage fameux, le héros des machinations du jour²⁷. Celui-ci, qui s'était avancé au-devant de Decrès, le ramenant en boitant à sa cheminée, y prit un livre disant : Je lisais tout à l'heure quelque chose qui me frappait singulièrement, écoutez : Montesquieu, livre tel, chapitre tel, page telle. Quand le prince s'est élevé au-dessus de toutes les lois, que la tyrannie est

26. Denis Decrès (1761-1820), vice-amiral, duc de l'Empire, ministre de la Marine et des Colonies en 1814. (*JMS*)

27. Talleyrand. (*JMS*)

devenue insupportable, il ne reste plus aux opprimés... – C'est assez, s'écria Decrès en lui mettant la main sur la bouche, je n'écoute plus, fermez votre livre. Et l'autre ferma tranquillement son livre comme si de rien n'était, et se mit à causer de toute autre chose.

« Plus tard, un Maréchal, après sa fatale défection, effrayé de ses résultats sur l'opinion, cherchant vainement autour de lui de l'approbation et de l'appui, essaya d'y intéresser Decrès en quelque chose. – Je me suis toujours souvenu, lui disait-il, d'une de nos conversations où vous nous peigniez si énergiquement les maux et les embarras de la patrie. Votre souvenir, la force de vos arguments, sont pour beaucoup dans ce qui m'a porté à y remédier. – Oui, mon cher, reprit Decrès avec une réprobation marquée ; mais vous êtes-vous dit aussi que vous aviez sauté par-dessus le cheval ?

« Et pour apprécier justement ces anecdotes, disais-je à l'Empereur, il faut savoir qu'elles m'étaient racontées par Decrès lui-même, pendant l'absence de Votre Majesté, et bien assurément sans le moindre soupçon de votre retour. »

La conversation avait duré près de deux heures dans le bain ; l'Empereur n'a dîné qu'à neuf, il m'a retenu. Nous avons causé de l'École militaire de Paris. Comme je n'en étais sorti qu'un an avant qu'il y arrivât, les mêmes officiers, les mêmes maîtres, les mêmes camarades nous avaient été communs. Il trouvait un charme particulier à repasser, ainsi de compagnie, ce temps de notre enfance ; nos occupations, nos espiègleries, nos jeux, etc.

Dans sa gaîté, il a demandé un verre de vin de Champagne, ce qu'il fait bien rarement ; et sa sobriété est telle qu'il suffit de ce seul verre pour colorer son visage et le porter à parler davantage. On sait qu'il

ne passe guère plus d'un quart d'heure ou d'une demi-heure à table : il y avait plus de deux heures que nous y étions. Son étonnement a été grand en apprenant de Marchand qu'il était onze heures. « Comme le temps a passé ! disait-il avec une espèce de satisfaction. Que ne puis-je avoir souvent de pareils moments ! Mon cher, m'a-t-il dit en me renvoyant, vous me quittez heureux !!! »

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Lundi 13 mai 1816.

État dangereux de mon fils. – Paroles remarquables. – *Dictionnaire des Girouettes.*
– *Bertholet.*

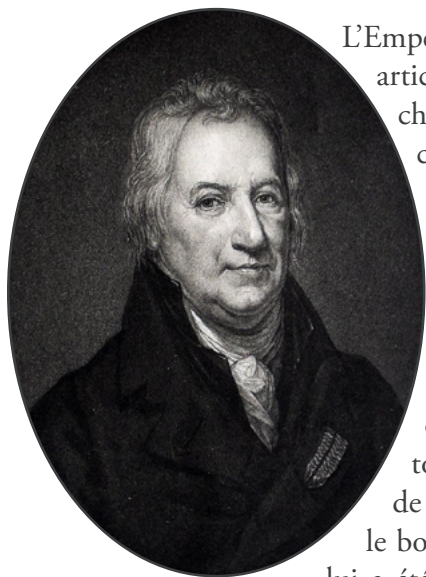
Le docteur Warden était venu se joindre à deux autres de ses confrères pour former une consultation pour mon fils, dont l'indisposition me donnait de l'inquiétude.

L'Empereur a bien voulu recevoir, à ma requête, cette ancienne connaissance du *Northumberland*, et a causé près de deux heures, passant familièrement en revue les actes de son administration qui ont accumulé sur lui le plus de haine, de mensonges et de calomnies. Rien n'était plus correct, plus clair, plus simple, plus curieux, plus satisfaisant, me disait plus tard ce docteur.

L'Empereur termina par ces paroles remarquables : « Je m'inquiète peu de tous les libelles lancés contre moi ; mes actes et les événements y répondent mieux que les plus habiles plaidoyers. Je me suis assis sur un trône vide. J'y suis monté vierge de tous les crimes ordinaires aux chefs de dynasties. Qu'on aille chercher dans l'histoire, et que l'on compare ! Si j'ai à craindre un reproche de la postérité et de l'histoire,

ce ne sera pas d'avoir été trop méchant, mais peut-être d'avoir été trop bon. »

Après le dîner, l'Empereur a parcouru le *Dictionnaire des Girouettes*²⁸, nouvellement arrivé, dont l'idée est plaisante et l'exécution manquée. C'est le recueil alphabétique des personnes vivantes qui ont paru sur la scène depuis la révolution, et dont les expressions, les sentiments ou les actes avaient suivi la variation du vent. Des girouettes accompagnent leur nom, avec l'extrait des discours en regard, ou les actes qui les leur avaient mérités. En l'ouvrant, l'Empereur a demandé s'il s'y trouvait quelqu'un de nous. Non, Sire, lui a-t-on répondu plaisamment ; il n'y a que Votre Majesté. En effet, Napoléon y était pour avoir consacré la république et exercé la royauté.



Claude-Louis Berthollet.

L'Empereur s'est mis à nous lire divers articles. La transition des discours de chacun était vraiment curieuse ; le contraste était parfois exprimé avec tant d'impudeur et d'effronterie, que l'Empereur, tout en lisant, ne pouvait s'empêcher d'en rire de bon cœur. Néanmoins, au bout de quelques pages il a rejeté le livre avec l'expression du dégoût et de la douleur, observant, qu'après tout, ce recueil était la dégradation de la société, le code de la turpitude, le borbier de notre honneur. Un article lui a été particulièrement sensible, celui de

28. *Dictionnaire des Girouettes, ou nos contemporains peints par eux-mêmes, par une société de girouettes (en fait un groupe de poètes et chansonniers)*, Paris, 1815. (JMS)

*Berthollet*²⁹, qu'il avait tellement comblé, sur lequel il devait tant compter, disait-il.

Tout le monde connaît ce trait charmant : Berthollet ayant éprouvé des pertes et se trouvant gêné, l'Empereur, qui l'apprit, lui envoya cent mille écus, ajoutant qu'il avait à se plaindre de lui, puisqu'il avait ignoré que lui, Napoléon, était toujours au service de ses amis. Eh bien ! Berthollet, lors des désastres, avait été très mal pour l'Empereur, qui en fut vraiment affecté dans le temps, répétant plusieurs fois : « Quoi Berthollet ! Mon ami Berthollet !... » Berthollet sur lequel j'aurais dû tant compter ! »

Au retour de l'île d'Elbe, Berthollet sentit se réveiller ses sentiments pour son bienfaiteur ; il se hasarda à reparaitre aux Tuileries, faisant dire par Monge à l'Empereur que s'il n'en obtenait un regard, il se tuerait à la porte en sortant ; et l'Empereur ne crut pas pouvoir lui refuser un sourire en passant devant lui.

L'Empereur, durant son règne, avait répété sa noble et généreuse obligeance en faveur de plusieurs gros manufacturiers. Il voulait chercher leur article, mais toutes les voix se sont élevées pour témoigner en leur faveur.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

29. Claude-Louis Berthollet, chimiste. Accompane Bonaparte dans la campagne d'Égypte. (*JMS*)

Mardi 14 mai 1816.

Réception des passagers de la flotte du Bengale.

Vers les quatre heures, il nous est arrivé un très grand nombre de visiteurs ; c'étaient les passagers de la flotte des Indes, que l'Empereur avait agréé de recevoir. On comptait parmi eux un M. *Strange*, beau-frère de lord Melvil, ministre de la Marine d'Angleterre ; un M. *Arbuthnot* ; sir *Williams Burough*, un des juges de la Cour suprême de Calcuta ; deux aides-de-camp de lord Moira, d'autres encore, parmi lesquels plusieurs femmes. Nous étions tous à causer dans la salle d'attente ; l'Empereur sortant de sa chambre pour gagner le jardin, a excité parmi nos visiteurs un empressement extrême ; ils se sont précipités aux fenêtres pour le voir passer ; cela nous rappelait tout à fait Plymouth. Le grand-maréchal a conduit toutes ces personnes à l'Empereur, qui les a reçues avec une grâce parfaite et ce sourire qui exerce tant d'empire. L'avidité était dans les regards de tous, l'émotion sur la figure de plusieurs.

L'Empereur a parlé à chacun d'eux, connaissant, suivant sa coutume, ce qui se rattachait à certains noms à mesure qu'il les entendait.

Il a beaucoup parlé législation et justice avec le juge suprême ; commerce et administration avec les officiers de la compagnie ; a questionné les militaires sur leurs années de service et leurs blessures ; a dit à deux de ces dames des choses fort aimables sur leur figure et leur teint respecté par les rigueurs du Bengale.

Puis s'adressant à l'un des aides-de-camp de lord Moira, il lui a dit que son grand-maréchal lui avait appris que lady Loudon était dans l'île, que si elle eût été en dedans de ses limites, il se fût fait un vrai

plaisir de lui faire sa cour ; mais qu'étant en dehors de son enceinte, c'était pour lui comme si elle était encore au Bengale.

Durant ces conversations, dont j'ai été l'interprète, M. Strange, avec qui j'avais déjà causé auparavant, ne put s'empêcher de m'attirer à lui par le pan de mon habit, pour me dire, avec l'accent de la surprise et de la satisfaction : « Ah ! combien d'esprit et de grâce dans la manière dont votre Empereur tient un lever ! – Monsieur, c'est qu'il n'est pas sans quelque habitude là-dessus. »

Nous les avons reconduits à notre salon, d'où la curiosité les a fait pénétrer jusqu'à la seconde pièce, le salon de l'Empereur. Sir Williams Burough³⁰, que son emploi rend marquant dans le gouvernement, m'a demandé si c'était la salle à manger. Je lui ai dit que c'était le salon, et pour mieux dire, le tout. Il a été fort étonné. Je lui ai montré alors par la fenêtre les deux petites pièces qui composent tout l'intérieur de l'Empereur ; sa figure était peinée, son esprit semblait faire des comparaisons avec le passé ; et considérant les meubles misérables et la petitesse de l'espace, il m'a dit d'un air pénétré : « Mais bientôt vous serez mieux. – Comment donc, quitterions-nous cette île ? – Non, mais il vous arrive de fort beaux meubles, et une belle maison. – Le vice n'est point dans les meubles et dans la maison qui sont ici ; il est dans le roc sur lequel elle repose, dans la latitude qu'elle occupe. Tant qu'on ne changera pas cette latitude, nous ne serons jamais bien. »

Je lui ai répété littéralement ce que l'Empereur avait dit peu de jours auparavant au gouverneur sur le même sujet. Cet homme s'est ému, et me serrant la main, m'a dit avec chaleur : « Mon cher Monsieur, c'est un trop grand homme, il a de trop grands talents, il s'est rendu

30. Sir William Burough (1753-1829), juriste et homme politique, juge à la cour suprême de Calcutta. (*JMS*)

trop redoutable ; il est trop à craindre pour nous. – Mais, lui ai-je dit à mon tour, pourquoi n'avoir pas tiré ensemble le char de front, au lieu de se tuer réciproquement à le tirer en sens opposé ? Quelle n'eût pas pu être sa course alors ? » Il m'a regardé, et me serrant de nouveau la main d'un air pensif, il m'a dit : « Oui, cela vaudrait bien mieux sans doute ; mais...

Du reste, tous étaient également frappés surtout de la liberté des manières de l'Empereur et du calme de sa figure. Je ne sais ce qu'ils s'attendaient à trouver. L'un d'eux me disait qu'il ne pouvait pas se faire une juste idée de la force d'âme qui avait été nécessaire à Napoléon pour supporter de pareilles secousses. « C'est que personne ne connaît encore bien l'Empereur, ai-je repris. Il nous disait l'autre jour qu'il avait été de marbre pour tous les grands événements, qu'ils avaient glissé sur lui sans mordre sur son moral ni sur ses facultés. »

Après dîner l'Empereur a demandé, ce qui lui arrive souvent, ce que nous lirions. Quelqu'un ayant proposé de reprendre la lecture de la veille, le *Dictionnaire des Girouettes*, l'Empereur l'a repoussée comme rendant ses nuits plus pénibles. Occupons-nous plutôt aujourd'hui de chimères, a-t-il dit ; et il a demandé la *Jérusalem délivrée*³¹, en a parcouru tout haut plusieurs chants, plus souvent en italien qu'en français. De là il nous a lu la plus grande partie de *Phèdre* et d'*Athalie*, toujours en s'extasiant davantage sur Racine.

31. Poème épique du Tasse. (JMS)



Armide et Ronaldo, personnages de la *Jérusalem délivrée* du Tasse.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Mercredi 15 mai 1816.

Égalité des peines. – L'Empereur me commande l'historique minutieusement détaillé de mon *Atlas*.

L'Empereur, dans la promenade, traitait divers sujets ; il s'est arrêté sur celui des délits et des peines. L'Empereur disait que les grands jurisconsultes, même ceux qui avaient été influencés par l'esprit du temps, se partageaient sur le principe de l'égalité des peines. À la consécration du Code, il eût été pour leur inégalité, si les circonstances

n'avaient forcé à une décision contraire. Il m'a commandé de donner mon avis. « J'étais tout à fait pour l'inégalité. Nos idées demandaient une hiérarchie dans les peines analogue à celle que nous concevions dans les crimes. L'harmonie de nos sensations semblait le demander aussi. Je ne pouvais prendre sur moi de mettre sur la même ligne celui qui aurait égorgé son père et celui qui n'aurait commis qu'un léger vol avec effraction : pouvaient-ils être punis des mêmes châtiments ?

« Le coupable est celui qui m'occupait le moins dans la question ; la peine était son affaire, il l'avait méritée ; et puis l'humanité avait bien des moyens occultes d'arriver au secours de ses souffrances physiques. C'étaient ses idées morales avant le crime, c'étaient celles des spectateurs, celles de toute la société que le législateur devait prétendre frapper par l'inégalité des peines. C'est à tort que l'on prétendrait que la mort seule suffit, et que le genre de supplice n'influe en rien sur l'esprit du criminel, ni sur la préméditation du crime ; car s'il y avait inégalité, il n'y a pas de condamné qui ne fit un choix, si on l'en laissait maître. Que chaque membre de la société se consulte, il frémit à l'idée de certains supplices, lorsqu'il serait à peu près indifférent à certains genres de mort. L'inégalité des peines, l'appareil des supplices sont donc dans la justice et dans la politique de la civilisation, et je conçois néanmoins qu'il serait impossible aujourd'hui de vaincre l'opinion sur ce point³². »

L'Empereur était tout à fait de cet avis, et comme on avait parlé du meurtre du souverain, il disait qu'il était en effet au-dessus de tous les autres crimes, à causes de ses grandes conséquences. « Celui qui

32. Et encore devrais-je confesser que mon opinion pourrait bien être erronée, si, comme on me l'a démontré depuis, le relevé des registres en France depuis l'introduction de l'égalité des peines, comparé à celui fait pendant le même espace de temps sous les anciennes lois pénales, présente un moindre nombre de criminels. (LC)

m'aurait tué en France, a-t-il dit, aurait bouleversé l'Europe ; et que de fois j'y ai été exposé ! etc. »

Lady Loudon³³, femme du lord Moira, gouverneur-général des Indes, était depuis quelques jours dans l'île et attirait toutes les attentions. C'était une grande dame, répondant peut-être à nos duchesses dans la vieille monarchie. Les officiers anglais lui prodiguaient les derniers égards. L'amiral l'avait à bord du *Northumberland*, ce jour-là, et lui donnait une petite fête. Il envoya une ordonnance à cheval me prier de lui prêter mon *Atlas* pour la soirée, voulant le faire considérer à lady Loudon, dont le mari s'y trouvait indiqué comme le premier représentant des Plantagenet, et conséquemment comme *le légitime* du trône d'Angleterre.

L'amiral et moi nous étions sur le pied d'une complète indifférence, à peu près étrangers l'un à l'autre, depuis qu'il m'avait débarqué. C'était donc moins une bienveillance pour moi qu'un compliment pour l'ouvrage lui-même.

On s'en était entretenu, la dame avait désiré le voir, et l'on avait eu envie de le lui montrer. Toutefois je ne pus satisfaire ce désir ; il était dans la chambre de l'Empereur : ce fut ma réponse.

L'Empereur rit du succès que l'amiral avait voulu me ménager, et moi je plaignais fort la dame sur l'espèce de divertissement qu'on avait voulu lui donner. Tout cela conduisit l'Empereur à s'arrêter lui-même sur l'*Atlas* et à rappeler une partie de ce qu'il en avait déjà dit plusieurs fois. Il ne revenait pas, disait-il, d'entendre toujours et partout parler de cet ouvrage ; de le voir couru des étrangers, à l'égal au moins des

33. Flora Campbell, countess of Loudon (1780-1840).

nationaux : il en avait entendu parler à bord du *Bellerophon*, à bord du *Northumberland*, à l'île de Sainte-Hélène ; partout, ce qu'il y avait d'instruit et de distingué le connaissait ou demandait à le connaître. « Voilà ce que j'appelle, observait-il gaîment, *un vrai triomphe et beaucoup de bruit dans la république des lettres*, etc., etc. Je veux que vous me fassiez à fond l'historique de cet ouvrage, quand et comment il a été conçu, de quelle manière il a été exécuté ; ses résultats ; pourquoi, dans le principe, vous l'avez mis sous un nom emprunté ; pourquoi, plus tard, vous ne lui avez pas substitué le véritable ? etc., enfin, mon cher, un vrai rapport ; entendez-vous, monsieur le Conseiller d'État ? »

J'ai répondu que ce serait long ; mais que ce ne serait pas sans charme pour moi ; que mon *Atlas* était l'histoire d'une grande partie de ma vie ; que je lui devais surtout le bonheur de me trouver ici près de lui, etc.

En effet, voici ce récit tel qu'il s'est trouvé rédigé peu de jours après. Sa longueur réclame l'indulgence, sans doute ; mais qu'on en cherche l'excuse dans des détails où se complaisent les souvenirs de mes plus douces, de mes plus heureuses années, l'époque de ma jeunesse, celle de ma force et de toute ma santé, en un mot, le précieux et court instant de la plénitude de la vie. On le trouvera long, je le répète, mais qu'on le pardonne aux jouissances qu'il me rappelle. Même en relisant plus tard, je ne me sens pas la force d'en rien effacer.

Historique de l'Atlas

« Cet *Atlas* a été tout à fait le fruit du hasard et surtout de la nécessité, qui, comme dit le proverbe banal, est la mère de l'industrie

Au moment des premiers revers de notre émigration, je fus jeté par l'ouragan politique dans les rues de Londres, sans connaissances, sans moyens, sans ressources ; mais avec du courage et de la bonne volonté : or, avec de telles dispositions, Londres alors était pour chacun un terrain assuré.

« Après avoir tâté sans succès plusieurs directions, je résolus de n'avoir recours qu'à moi-même, et je me décidai à écrire : c'était à peu près faire comme Figaro. Je balançai un moment à me jeter dans les romans ; les propositions d'un libraire m'en donnèrent la pensée ; mais il me demandait trop, et prétendait me donner trop peu. Je me décidai pour l'histoire, qui, dans tous les cas, m'assurait un gain moral en me procurant des connaissances positives, alors naquit l'idée mère de l'*Atlas* historique. Ce fut une inspiration du Ciel, je lui dois le reste de ma vie. Ce ne fut d'abord qu'une simple esquisse, bien éloignée de l'ouvrage d'aujourd'hui, une pure nomenclature. Toutefois c'en fut assez pour me tirer dès l'instant d'embarras, et me composer même, relativement aux misères de l'émigration, une véritable fortune. Vint la paix d'Amiens et le bienfait de votre amnistie, Sire : je me trouvais assez bien dans mes affaires pour pouvoir me rendre à Paris, sans objet, et purement comme voyageur, sans autre but que de respirer l'air de la patrie et de visiter la capitale. Une fois là, je me sentis maître de mon langage ; les recherches étaient faciles ; mes idées, mon jugement, s'étaient agrandis ; je disposais de mon temps et de ma personne ; j'entrepris l'ouvrage tel qu'il est aujourd'hui. Je me mis à en publier régulièrement quatre feuilles par trimestre. Alors

vraiment, j'eus au moral et au matériel un succès prodigieux : intérêt, bienveillance, offres de toute espèce, argent, connaissances, me tombèrent de toutes parts : c'est, sans contredit, l'époque la plus douce de ma vie.

« En Angleterre, j'avais mis ma publication sous un nom emprunté, pour ne pas compromettre l'honneur du mien : j'écrivis *Le Sage* comme j'aurais écrit Leblanc, Legris, Lenoir. Je ne pouvais du reste plus mal choisir, ou du moins en prendre un plus banal ; car à quelque temps de là, une lettre m'ayant été mal adressée sous ce nom, elle ne me parvint qu'après avoir passé dans les divers rassemblements français, par les mains de vingt-deux prêtres qui portaient ce nom ; et le dernier, qui avait découvert apparemment qu'il ne m'appartenait pas, me renvoyait ma lettre, fort en colère, en y joignant l'avis, que quand on voulait changer son nom, il fallait éviter du moins de prendre celui des autres.

« En France, je conservai ce même nom de *Le Sage*. Il était devenu désormais celui de *l'Atlas* ; un nouveau nom pouvait tromper quelque acheteur en le faisant croire à un nouvel ouvrage. Je n'eusse pas voulu d'ailleurs exposer le mien au hasard d'un succès, peut-être aux affronts d'un journal, et aux éclaboussures de la polémique. Quand l'ouvrage eut complètement réussi, je n'en eus pas davantage la pensée, et peut-être par un reste de vieux préjugés que je me déguisais mal.

« Cette gloire littéraire me flattait beaucoup sans doute ; mais j'étais d'une race militaire, et forcé rigoureusement, me disais-je, à poursuivre une autre espèce de gloire. Les circonstances me le rendant impossible, je voulais consacrer du moins que j'en reconnaissais l'obligation. Au reste, je n'ai jamais eu lieu de me repentir de ce double nom ; mais au contraire j'ai eu souvent à m'en applaudir.

Indépendamment du vrai motif, il répandait un vernis d'aventures et de roman, qui n'a jamais rien eu que d'agréable, et qui était, assez d'ailleurs dans la nature de mon caractère. Il a produit une foule de quiproquo et de scènes fort gais, qui n'étaient pas sans prix pour moi. En Angleterre, par exemple, il m'est arrivé d'être questionné en société, de la meilleure foi du monde, touchant le mérite de l'ouvrage de M. Le Sage ; et dans une pension, je me suis vu dire des injures pour m'être obstiné à le dénigrer, etc.

« Tant que je me chargeai moi-même de l'ouvrage, je voulus recevoir tous ceux qui se présentèrent, et traiter directement avec eux. Dès lors je pus faire les connaissances les plus agréables : je n'eus plus rien à rechercher ; mais bien plutôt à me défendre. En France, surtout, je me trouvai comblé. C'étaient les manières, les expressions les plus flatteuses, les plus douces, les plus recherchées ; les uns, parce qu'ils savaient qui j'étais ; les autres, précisément peut-être parce qu'ils l'ignoraient ; tous parce que je demeurais en parfait équilibre avec chacun. De mon côté, je jouissais d'un spectacle fort curieux. Comme on était obligé de me donner son nom pour la souscription, je passais en revue beaucoup de personnages que je me trouvais connaître à merveille, et que j'observais en silence. C'est là surtout que j'ai pu méditer à mon aise sur la diversité des opinions, des jugements et des goûts parmi les hommes. La seule chose que l'*un* trouvait à redire dans l'ouvrage était juste ce que le *suivant* admirait le plus ; ce qu'*un troisième* conseillait comme indispensable, *un quatrième* le réprouvait comme inadmissible ; et chacun, suivant l'usage, ne manquait pas de présenter son opinion comme l'expression générale : c'était absolument celle de tout Paris, celle de tout le monde.

« C'est là surtout que j'ai pu me convaincre du grand avantage de faire ses affaires soi-même, et de tout l'empire qu'exerçaient la

complaisance et les bonnes manières dans les transactions de la vie. J'acceptais tout ce qu'on me proposait ; j'étais aussitôt d'accord sur tout ce qu'on voulait, et j'en étais payé au centuple. Tel qui était entré dans l'intention peut-être de ne pas prendre l'ouvrage, non seulement l'emportait, mais encore me ramenait dix, vingt souscripteurs ; il en est qui ont été jusqu'à cent ; celui-ci faisait déclarer mon ouvrage classique au ministère de l'Intérieur, celui-là le faisait adopter aux relations extérieures, un troisième voulait me procurer la décoration de la Légion d'honneur, un quatrième insérait d'excellents articles dans les journaux. La bienveillance, l'affection, allaient chez quelques-uns jusqu'à l'enthousiasme. Je ne citerai ici que ce souscripteur de province, m'écrivant, sans me connaître, pour me supplier en grâce de mettre mon portrait à la tête de l'ouvrage ; s'offrant, si je le permettais, de payer la moitié des frais. Et cet autre, propriétaire du beau château de Montmorency, qui, chaque semaine, sous prétexte de voir s'il n'y avait pas une feuille nouvelle, venait, disait-il, passer ses heures les plus heureuses, ajoutant que s'il me prenait envie de faire payer ma conversation comme mes feuilles, il ne tenait qu'à moi de le ruiner. Je sus depuis que c'était un homme extrêmement bizarre, vrai caractère de La Bruyère, tout à fait à la Jean-Jacques. Il épuisa longtemps auprès de moi, fort délicatement, les offres de toute espèce, même des inductions paternelles. « M. Le Sage, m'a-t-il dit plus d'une fois, vous devriez vous marier ; vous feriez le bonheur d'une femme, et plus encore celui d'un beau-père. » Or, il n'avait qu'une fille et très-riche. Enfin je le perdis de vue, et ce ne fut que longtemps après, que, faisant une partie de campagne avec des femmes de ma connaissance, la vue du château de Montmorency, dont il était propriétaire, m'en rappela le souvenir. Je racontai mon histoire ; notre curiosité s'en accrut, et nous donna l'envie de visiter ce château : on nous refusa la porte. Le maître n'y était-il pas ? au contraire, c'était parce qu'il s'y trouvait. Je viens de dire qu'il était fort extraordinaire ; il s'était claquemuré

dans sa demeure, et s'y était rendu tout à fait inabordable. J'obtins avec beaucoup de peine qu'on lui portât le nom de M. Le Sage : la magie du nom opéra sur-le-champ. L'affront fait à une calèche élégante, à une riche livrée, fut aussitôt réparé. Les portes s'ouvrirent, au grand étonnement surtout de ceux qui les gardaient. Il y eut ordre à l'instant de tout montrer, de tout offrir. Nous avons apporté de quoi faire un petit repas champêtre ; mais on commanda sur-le-champ un excellent dîner qu'il fallut accepter de gré ou de force, et dans le beau salon en stuc. Tout cela était fort désintéressé, car le bon vieillard était retenu dans sa chambre par la goutte.

« Quand il me revit, sa joie fut extrême ; c'était pour lui le retour de l'enfant prodigue. Il voulut absolument voir ma compagnie et se fit traîner pour nous faire les honneurs du dessert. Mais ce qui nous ravissait par-dessus tout, c'est qu'il ne doutait pas qu'il n'eût à faire à de petites bourgeoises ; or, c'étaient vraiment de grandes dames. Il ne voulait plus me laisser en aller ; il fallait que je revinsse, disait-il, je serais toujours reçu avec tout ce que j'amènerais. Hélas ! il ne me mit pas dans le cas d'en profiter ; à quelques jours de là je lus dans les papiers la mort de ce tendre et véritable ami.

« Avec le commencement de mes grandeurs finit, sous toutes les faces, l'âge d'or de mon ouvrage. Dès que je fus à la Cour et que j'approchai Votre Majesté, je ne crus plus de pareils détails convenables. Je les confiai à un ancien camarade de collège, émigré comme moi, qui n'en tira pas un aussi bon parti.

« En paraissant sur mon nouveau terrain, ce fut d'abord encore de tous côtés de grands compliments sur ma production ; mais j'y répondais faiblement, et cela, comme l'on fait au bal, après avoir baissé son masque. Quand on vit que je n'y revenais pas, que je ne citais point,

que j'évitais les dissertations, l'on cessa de me parler de mon ouvrage, et l'on finit par s'étonner même que je l'eusse produit, si toutefois l'on n'en douta pas.

« Mon cher, a dit ici l'Empereur, il n'est pas jusque sur notre roc que ce doute ne soit parvenu. On a prétendu pouvoir m'assurer que cet ouvrage n'était pas de vous, que vous l'aviez acheté, et l'on en donnait pour une des preuves, qu'il n'était pas très certain que vous le connussiez à fond, car vous n'en parliez jamais. À quoi il m'a suffi de répondre : Mais avez-vous jamais vu aucune question demeurée sans complète réponse ? Et puis, ce sont toutes ses phrases, leur texture, les mêmes expressions, etc., etc.

« Je repris : Beaucoup penseront que je perdis par cette abnégation ; mais je préférais le bon goût à la charlatanerie ; d'ailleurs, j'obéissais à ma nature. Votre Majesté l'autre jour nous peignait Siéyès arrivant surchargé de plans écrits, et au premier mot de contradiction, dès que venait l'obligation de les défendre, resserrant aussitôt ses papiers et les emportant. Eh bien, me voilà précisément. Je n'ai jamais pu prendre la parole, ni soutenir mon opinion devant le monde : il me faut pour cela l'autorité du poste ou l'abandon de l'intimité. Dans tout autre cas, je me voue au silence, quoi que j'entende, à moins qu'on ne m'interroge ou qu'on ne me pousse à bout. Quoi qu'il en soit, dans mon obscurité je m'étais vu entouré de la bienveillance de tous. Mon élévation m'attira des ennemis directs, et ce sentiment vague de jalousie et de malveillance qui marche sur les pas de la fortune. Les journaux dans lesquels depuis longtemps on avait épuisé en quelque façon les expressions flatteuses et agréables en faveur de l'*Atlas historique*, montrèrent alors quelques articles fort mauvais ; et quand on remonta à la source, l'écrivain avoua franchement que la différence des opinions et de la situation politique en était la seule cause.

« Il fut fait à l'Empereur un rapport par l'institut sur les ouvrages qui avaient paru depuis quelques années ; l'*Atlas* y fut maltraité.

« Me trouvant un jour, par hasard et sous mon nom de Le Sage, avec l'auteur de ce rapport, je lui témoignai ma peine. Il me confessa de bonne foi que l'ouvrage et l'auteur lui avaient été inconnus ; que n'ayant pu faire tant de travail à lui seul, il l'avait subdivisé. L'article de Le Sage lui était revenu plus mauvais encore qu'il n'avait paru, il l'avait fort adouci. « Il m'a été aisé de voir, continua-t-il, que vous avez des ennemis parmi nous, et vous le devez à vos habitudes, à votre situation. Vous vous êtes associé avec un M. le Comte de je ne sais qui, qui a des places à la Cour : les courtisans et les lettres ne vont pas bien ensemble. Ces messieurs ne sont pas des nôtres. On dit que vous mettez votre mérite, et que lui fournit l'argent. À quoi bon cela ? Il fait sans doute des profits sur vous, ce M. le Comte ? Votre ouvrage étant très bon, votre libraire vous eût fait crédit. Du reste, je le répète ici que ce que j'ai entendu, et je vous parle dans vos intérêts. Si vous désirez notre suffrage, il faut vous rapprocher de nous, s'identifier avec nos doctrines, et laisser là les grands. »

« Je répondis, avec le plus de ménagement possible, que je le remerciais, sans doute, mais que je ne pouvais suivre tout à fait cette morale ; qu'il jugeait mal mon ami ; que notre bourse, notre existence étaient communes ; notre union, notre intimité indissolubles ; que nous nous étions promis de ne jamais nous séparer, de vivre et de mourir ensemble, et qu'il serait bien difficile de nous y faire manquer : c'était une vraie scène de comédie. À quelques temps de là je dînai chez un Prince ; j'étais à ses côtés et tout chamarré. J'aperçus mon membre de l'Institut au nombre des convives. L'étonnement et l'inquiétude étaient dans ses yeux : je lui adressai plusieurs fois la parole ; il se penchait vers ses voisins, leur parlait tout bas ; il prenait

des renseignements. Après le dîner il me joignit, et, prenant la chose avec beaucoup d'esprit, me pria, disait-il, de le tirer d'embarras ; qu'il se rappelait bien d'avoir eu l'honneur de me voir chez lui ; mais qu'il ne comprenait pas le mauvais tour que je lui avais joué, ni la mystification complète à laquelle je m'étais plu. « Aucune, lui dis-je. Tout ce que vous avez vu, tout ce que je vous ai dit est réel, seulement vous vîtes alors M. Le Sage, qui met sa science, et vous voyez aujourd'hui M. le Comte, qui fournit les fonds : voilà comme on fait les histoires et comment se font les rapports. »



Le comte de Las Cases.

« Ce fut aussi quelque méprise de la sorte et tout aussi ridicule qui valut à M. Le Sage, dans le fameux *Nain Jaune*³⁴, les honneurs de la girouette, comme généalogiste de l'ordre, sous le nom assez plaisant, du reste, de *parvulus sapiens* (Petit Le Sage). Cette faveur, ai-je appris plus tard, était fondée sur la suppression qui avait été faite, sous le Roi, de la généalogie de Votre Majesté, que j'étais supposé faire descendre d'Ascagne et d'Enée. Il serait difficile de comprendre ce qu'on avait voulu dire, n'y ayant jamais eu rien dans l'*Atlas* qui pût mettre, en quoi que ce fût, de près ou de loin, sur une pareille

34. Journal satirique. (JMS)

voie. Au demeurant, dans ces diverses circonstances où l'*Atlas* et son auteur se trouvèrent attaqués, une foule de partisans zélés et fervents vinrent me demander s'il me serait agréable qu'ils le défendissent. Je les suppliai instamment de n'en rien faire ; il me semblait dangereux pour mon repos d'occuper le public de la sorte. Je riais moi-même des tours joués à M. Le Sage ; mais il m'eût été pénible de les voir remonter peut-être par là jusqu'à son homonyme.

« Si l'*Atlas*, du reste, eut un succès si général et si étendu, c'est qu'il devait en être ainsi, cet ouvrage étant en effet de tous les âges, de tous les pays, de tous les temps, de toutes les opinions, de toutes les classes, de toutes les instructions. C'était l'indicateur de celui qui voulait apprendre, les ressouvenirs de celui qui avait su ; le guide pour l'écolier, le développement pour le maître : il réunissait la chronologie, l'histoire, la géographie, la politique, etc., etc.

« Quand on le comprend bien et qu'on sait s'en servir, il est vrai de dire qu'il compose à lui seul une vraie bibliothèque : c'est le *Vade Mecum* du commençant, celui du maître, celui du savant, celui de l'homme du monde.

« Aussi eut-il un immense débit, et jamais ouvrage littéraire, je crois, ne produisit autant. À son apparition, on eut à inscrire jusqu'à deux et trois cents louis de souscription dans un jour. Tant que je suis demeuré chargé personnellement de ces objets, j'ai dû compter les recettes pour un revenu de soixante à quatre-vingt mille francs au moins. Il m'avait créé une véritable fortune, je n'en ai pas d'autre ; la révolution m'avait enlevé mon patrimoine, dont je n'avais pas dû m'occuper depuis, puisqu'il m'avait fallu faire serment d'y renoncer, pour pouvoir mettre le pied sur le territoire.

« Mon ouvrage m'avait fait, dans la librairie, une réputation équivalente, au besoin, à un véritable fonds. Des libraires sont venus plus d'une fois m'offrir deux cents, trois cents louis pour approuver seulement et ne faire que mettre mon nom au bas d'ouvrages tout faits. Ils me quittaient bien étonnés de mon refus. J'appris par là que c'était l'habitude de la capitale, parmi les imprimeurs de livres. Un auteur de célébrité peut en faire trafic, c'est une portion de sa fortune ; il la place à gros intérêts, sans aucune mise dehors ; elle devient un article essentiel de son budget de recette.

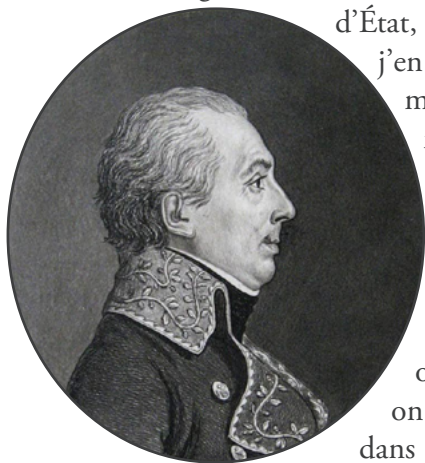
« Il s'est déjà publié, en plusieurs éditions, de huit à dix mille exemplaires de l'*Atlas*, qui ont mis en circulation au-delà de huit à neuf cent mille francs, peut-être plus d'un million, desquels trois cent mille francs ont été réalisés quittes de frais, et sont en mes mains : ils composent ma fortune nette, ne possédant rien qui ne me soit venu de l'*Atlas*, et ne soit couché sur ses registres. Cent cinquante mille francs demeureraient encore à mon départ en créances arriérées, bonnes ou mauvaises ; ainsi que plus de deux cent mille francs en valeur de livres choisis, obtenus par des échanges, et qui, morcelés par assortiments de mille écus, et expédiés aux pays lointains, me promettaient avec le temps des rentrées certaines. Malheureusement aujourd'hui, de tout ce brillant produit, je ne puis, je ne dois plus compter que sur ce que je tiens déjà ; le reste est trop hasardé pour ne pas le considérer comme perdu. Personne n'est au courant de mes affaires, je n'ai pas eu le temps d'en charger quelqu'un, les détails en sont trop nombreux, trop épars, trop diversifiés, pour en donner le fil d'ici. Les dettes arriérées vieillissent ; les créanciers meurent, se déplacent et disparaissent ; et, pour les livres, ils seront égarés, gaspillés, gâtés et perdus.

« Quoi qu'il en soit, cet ouvrage avait été sur le point de me faire une fortune bien autrement brillante encore. La tracasserie la plus injuste m'en priva : les détails en sont assez curieux pour que je les mentionne à Votre Majesté.

« Au commencement de 1815, deux négociants, qui avaient découvert que j'étais l'auteur de l'*Atlas historique* de Le Sage, pénétrèrent chez moi, et me proposèrent, si je voulais leur en donner pour deux millions, de m'en payer aussitôt le vingt pour cent, argent comptant, et de me les transporter gratis à Londres, où ils seraient encore ma propriété et demeureraient à ma disposition. J'ouvris de grands yeux ; je ne pouvais comprendre ; je craignais qu'on ne voulût me mystifier. Eux, de leur côté, cherchaient à m'expliquer cette affaire, et me disaient que c'était la marche et le taux actuel des licences, auxquelles ils voyaient bien que j'étais étranger. Toutefois il me resta assez de cette conversation pour que je pusse m'éclairer entièrement ailleurs. En effet, j'appris que les bâtiments de licence, pour aller à Londres chercher des denrées coloniales, ne pouvaient partir de France sans une exportation égale en valeur nominale à l'importation qu'ils projetaient. Les livres étaient compris dans les objets dont l'exportation était permise, et les négociants en cherchaient d'un transport léger et d'un prix très haut, qui à peu de frais pussent leur donner des droits à une importation considérable. Or, mon ouvrage semblait être précisément calculé pour cette opération. Cependant avant de l'entreprendre, j'allai auprès du directeur-général des douanes et du président du comité d'exportation, m'assurer que j'avais bien compris et que j'étais en toute règle. Sur leur affirmation, je me mis aussitôt au travail. J'accomplis une des belles opérations qu'on puisse imaginer ; le temps pressait ; on me prescrivait un terme très court. Une centaine de planches in-folio furent distribuées aux trente plus grandes presses de Paris, qui travaillèrent dès ce moment sans relâche. Tout le papier

vélin, d'une certaine forme, fut arrêté et s'accrut successivement de prix chaque jour jusqu'au-delà de cent pour cent. Ce fut un véritable mouvement dans toute l'imprimerie de la capitale, au point d'en inquiéter la police, jusqu'à ce qu'elle eût découvert et compris ce que ce pouvait être. J'employai à l'instant, directement ou indirectement, de trois à quatre cents ouvriers. Au bout de vingt et un jours, je devais avoir mes deux millions d'*Atlas*, et recevoir mes quatre cent mille francs d'argent comptant. J'étais le seul dans le monde qui eût pu faire cette opération : un hasard unique faisait que j'avais imaginé dans le temps de garder mes planches toutes composées en faisant la très grande dépense des caractères. Je recueillais donc en ce moment le fruit d'une industrie et d'une mise dehors de dix ans. C'était un vrai quine³⁵ à la loterie ; la tête me tournait d'une telle circonstance ; mais je bâtissais sur le sable, et je devais expier cruellement ces premiers instants d'illusion.

« Le directeur-général de la librairie, mon camarade au Conseil d'État, s'acharna à me nuire, sans que j'en pusse deviner la cause. Tout en m'assurant qu'il ne m'était nullement défavorable, qu'il aiderait plutôt son collègue, il ne cessa d'écrire sous main et de pousser en avant contre moi les experts libraires qu'il avait trouvé le moyen de faire nommer pour ces opérations. Je n'en pouvais douter, on me communiquait de confiance dans les bureaux ses lettres secrètes ; et



François-René de Pommereul.

35. Carton plein au loto. (JMS)

la délicatesse m'interdisait encore la satisfaction de pouvoir lui reprocher son indignité.

« Il me fit objecter d'abord que mes feuilles ne pouvaient être admises, parce que la loi n'admettait que les livres. Je demandai à cela si la loi n'admettait pas les ouvrages en feuilles ; et, sur l'affirmative, j'observai que mes feuilles étaient un livre qui attendait sa reliure. Alors M. de P.....³⁶ prononça que la faveur accordée par l'Empereur concernait les libraires et non pas les auteurs. Le ministre de l'Intérieur, l'honnête M. *de Montalivet*, se révolta contre cette partialité, et fit taire le directeur général. Alors celui-ci prétendit qu'on avait de beaucoup accru le prix de mes feuilles. On lui prouva par plus de deux cents annonces dans les journaux, depuis dix ans, qu'il avait été constamment le même. Alors il se rabattit sur le prix intrinsèque, et voulut prouver que ce que je vendais cent sous ne m'en coûtait que cinq ou six, et créa encore d'autres difficultés aussi ridicules. Cependant le temps courait, les vaisseaux se remplissaient, les avantages offerts par les armateurs diminuaient ; les évaluations arbitraires des comités arrivèrent, et moi qui avais continué mes opérations au milieu des difficultés, je dus me regarder comme très heureux, à travers mille inquiétudes, mille contrariétés, mille vrais chagrins, de ne pas me trouver ruiné, de retirer mes frais, qui avaient été au-delà de quatre-vingt mille francs.

« Mais c'est à peine croyable, disait l'Empereur, comment cela a-t-il pu se passer ainsi ? Votre opération eût été dans mes goûts ; elle vous eût avancé dans mon esprit, elle m'eût plu ; l'activité, l'organisation de vos détails m'eussent frappé. Rien, d'ailleurs, ne me faisait plus de plaisir que de faire gagner légitimement de l'argent à ceux qui étaient

36. François-René de Pommereul (1745-1823), général de la Révolution, sous l'Empire, préfet, conseiller d'État, directeur de l'Imprimerie et de la Librairie. (*JMS*)

autour de moi. Que n'êtes-vous venu me trouver, que ne m'avez-vous amené votre antagoniste ; vous eussiez vu comme je l'aurais mené. – Sire, ai-je répondu, j'étais bien loin de le voir ainsi, les moments étaient critiques, votre temps était précieux ; comment aurais-je pu prétendre à me faire écouter, à me faire comprendre de Votre Majesté, dans une affaire aussi compliquée et aussi délicate ? Comment lui expliquer que cet ouvrage, qui n'était pas sous mon nom, était le mien ? Comment oser vous présenter quelqu'un si voisin de Votre Majesté, mêlé avec des licences, des vingt pour cent, des millions de librairie ? Je me sentais si peu connu de Votre Majesté, que je frémissais au contraire qu'il ne vous en parvînt quelque chose. Aussi je me donnai beaucoup de mouvement ; mais je fis le moins de bruit possible, et je me résignai à tout souffrir.

« Vous eûtes grand tort, disait l'Empereur, vous avez été très-maladroït avec moi, et peut-être avec votre antagoniste, je ne saurais expliquer autrement un acharnement si peu naturel, etc., etc. »

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Jeudi 16 mai 1816.

Visite du gouverneur. – Conversation chaude avec l'Empereur.

La brèche était décidée entre nous et le gouverneur depuis ce que l'on m'a vu appeler plus haut sa première *méchanceté*, sa première *injure* et sa première *brutalité*. L'éloignement, la mésintelligence et l'aigreur mutuels allaient toujours croissant ; nous étions fort mal disposés les uns et les autres.

Il s'est présenté sur les trois heures, suivi de son secrétaire militaire ; il désirait voir l'Empereur pour lui parler d'affaires. L'Empereur se portait assez mal ; il n'était point habillé : toutefois il m'a dit qu'il le recevrait, sa toilette faite. En effet, peu d'instants après il est passé dans son salon, et j'ai introduit sir Hudson Lowe.

Demeuré dans le salon d'attente avec le secrétaire militaire, j'ai pu entendre, par le son de la voix de l'Empereur, qu'il s'animait et que la scène était chaude. L'audience a été fort longue et très orageuse. Le gouverneur congédié, j'ai couru au jardin, où l'Empereur me faisait demander. Depuis deux jours il n'était pas bien : ceci a achevé de le bouleverser. « Eh bien ! m'a-t-il dit en m'apercevant, la crise a été forte, je me suis fâché, mon cher ! on m'a envoyé plus qu'un géôlier ! Sir Lowe est un bourreau ! Quoi qu'il en soit, je l'ai reçu aujourd'hui avec ma figure d'ouragan, la tête penchée et l'oreille en avant. Nous nous sommes considérés comme deux béliers qui allaient s'encorner ; et mon émotion doit avoir été bien forte, car j'ai senti la vibration de mon mollet gauche. C'est un grand signe chez moi, et cela ne m'était pas arrivé depuis longtemps. »

Le gouverneur avait abordé l'Empereur avec embarras et en phrases coupées. Il était arrivé des pièces de bois, disait-il... Les journaux devaient le lui avoir appris, à lui Napoléon... C'était une habitation pour lui... Il serait bien aise de savoir ce qu'il en pensait..., etc., etc. À quoi l'Empereur a répondu par le silence et un geste très significatif. Puis passant rapidement à d'autres objets, il lui a dit avec chaleur qu'il ne lui demandait rien, qu'il ne voulait rien de lui, que seulement il le priait de le laisser tranquille ; que tout en se plaignant de l'amiral, il lui avait constamment reconnu un cœur ; qu'au milieu et en dépit de ses contrariétés, il l'avait pourtant reçu toujours en parfaite confiance ; qu'il n'en était plus de même aujourd'hui ; que depuis un

mois que lui, Napoléon, se trouvait en d'autres mains, il avait été plus agacé que durant les six autres mois qu'il avait été dans l'île.

Le gouverneur ayant répondu qu'il n'était pas venu pour recevoir des leçons. « Ce n'est pourtant pas faute que vous en ayez besoin, a repris l'Empereur. Vous avez dit, Monsieur, que vos instructions étaient bien plus terribles que celles de l'amiral. Sont-elles de me faire mourir par le fer ou par le poison ? Je m'attends à tout de la part de vos ministres ; me voilà, exécutez votre victime ! J'ignore comment vous vous y prendrez pour le poison ; mais quant à m'immoler par le fer, vous en avez déjà trouvé le moyen. S'il vous arrive, ainsi que vous m'en avez fait menacer, de violer mon intérieur, je vous préviens que le brave 53^e n'y entrera que sur mon cadavre.

« En apprenant votre arrivée, je me félicitais de trouver un général de terre, qui, ayant été sur le continent et dans les grandes affaires, aurait su employer des mesures convenables vis-à-vis de moi ; je me trompais grossièrement. » Le gouverneur ayant dit qu'il était militaire dans l'intérêt et les formes de sa nation. L'Empereur a repris : « Votre nation, votre gouvernement, vous-même, serez couverts d'opprobre à mon sujet ; vos enfants le partageront ; ainsi le voudra la postérité. Fut-il jamais de barbarie plus raffinée que la vôtre, Monsieur, lorsqu'il y a peu de jours vous m'avez invité à votre table sous la qualification de *général Bonaparte*, pour me rendre la risée ou l'amusement de vos convives ! Auriez-vous mesuré votre considération au titre qu'il vous plaisait de me donner ? Je ne suis point pour vous le général Bonaparte ; il ne vous appartient pas plus qu'à personne sur la terre de m'ôter les qualifications qui sont les miennes. Si lady Loudon eût été dans mon enceinte, j'eusse été la voir sans doute, parce que je ne compte point avec une femme ; mais j'eusse cru l'honorer beaucoup. Vous avez offert, m'a-t-on dit, des officiers de votre état-major

pour m'accompagner dans l'île, au lieu du simple officier établi dans Longwood. Monsieur, quand des soldats ont reçu le baptême du feu dans les batailles, ils sont tous les mêmes à mes yeux ; leur couleur n'est point ici ce qui m'importune, mais l'obligation de les voir, quand ce serait une reconnaissance tacite du point que je conteste. Je ne suis point prisonnier de guerre ; je ne dois donc point me soumettre aux règles qui en sont la suite. Je ne suis dans vos mains que par le plus horrible abus de confiance, etc. »

Le gouverneur, au moment de sortir, ayant demandé à l'Empereur de lui présenter son secrétaire militaire, l'Empereur a répondu que c'était fort inutile, que si cet officier avait l'âme délicate, il devait s'en soucier fort peu ; que pour lui, il le sentait de la sorte. Qu'il ne pouvait d'ailleurs exister aucun rapport de société entre les geôliers et les prisonniers ; que c'était donc parfaitement inutile. Il a congédié le gouverneur.

Le grand-maréchal est venu nous joindre ; il arrivait de chez lui, où le gouverneur était descendu avant et après sa visite à l'Empereur. Il a rendu un compte détaillé de ces deux visites.

En repassant, le gouverneur avait montré une extrême mauvaise humeur, et s'était plaint fortement de celle de l'Empereur. Ne s'en fiant point à son propre esprit, il avait eu recours à celui de l'abbé de Pradt, dont l'ouvrage nous était présent à tous en ce moment. Il avait dit : « Que Napoléon ne s'était pas contenté de se créer une France imaginaire, une Espagne imaginaire, une Pologne imaginaire ; mais qu'il voulait encore se créer *une Sainte-Hélène imaginaire*. » Et l'Empereur n'a pu s'empêcher d'en rire.

Nous avons alors fait notre tournée en calèche. Au retour, l'Empereur s'est mis au bain. Il m'a fait appeler, a dit qu'il ne dînerait qu'à neuf heures, et m'a retenu. Il est beaucoup revenu sur la scène du jour, sur les abominables traitements dont il est l'objet, sur la haine atroce qui les commande, la brutalité qui les exécute. Et après quelques instants de silence et de méditation, il lui est échappé ce qu'il me dit souvent : « Mon cher, ils me tueront ici ! c'est certain ! (quelle horrible prophétie !...) »

Il m'a renvoyé à dix heures et demie.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Vendredi 17 mai 1816.

J'ai été fort malade toute la nuit ; l'Empereur a déjeuné dans le jardin ; il m'y a fait appeler ; il était lui-même triste et abattu ; il ne se portait pas bien du tout. Après le déjeuner nous nous sommes promenés longtemps autour de la maison ; il ne disait mot. La chaleur l'a forcé de rentrer vers une heure. Il regrettait vivement de n'avoir point d'ombrage.

Vers quatre heures il a envoyé savoir si je continuais d'être souffrant ; il revenait de la promenade en calèche, où je n'avais pu le suivre. J'ai été le rejoindre au jardin, où il était demeuré avec le grand-maréchal. Il continuait d'être triste, indifférent, distrait ; il a fait raconter à Bertrand son séjour à Constantinople en 1796, son voyage à Athènes et son retour au travers de l'Albanie. Il était beaucoup question de



Le Sultan Sélim III sur son trône,
par Warnia-Zarzecki.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Sélim III³⁷, de ses améliorations, du baron de Tott, etc., etc. Tout cela était fort curieux, malheureusement je ne trouve dans mon manuscrit que de simples indications que ma mémoire ne saurait m'aider à développer aujourd'hui.

Après dîner l'Empereur, qui avait à peine mangé, a essayé de nous lire dans *Anacharsis*³⁸ la séance de l'académie. Son accent et toute sa personne n'avaient ni la force ni le feu ordinaires. Contre sa coutume il a fini sans analyse, sans observation. Il s'est retiré aussitôt que le chapitre a été terminé.

Samedi 18 mai 1816.

Mme la maréchale Lefèvre.

L'Empereur a continué d'être souffrant. Au retour d'une promenade en calèche, il s'est mis au bain ; il m'a fait appeler. Il y est devenu

37. Sélim III (1761-1808), Sultan de l'Empire ottoman (la Sublime Porte des diplomates) de 1789 à 1807. Grand réformateur de son empire, il fut déposé par une révolte des Janissaires en faveur de son cousin Mustafa IV. (JMS)

38. *Les voyages du jeune Anacharsis en Grèce*, par l'abbé Jean-Jacques Bathélemy, est une sorte de description de la Grèce antique. L'ouvrage, paru en 1788, a été un des grands succès de librairie du XVIII^e siècle. (JMS)

gai ; nous avons causé avec la plus grande liberté jusqu'à huit heures et demie. Il a voulu dîner dans son cabinet, et m'a retenu. Le lieu, le tête-à-tête, l'élégance du service, la propreté de la table, me donnaient, disais-je, l'idée d'une petite bonne fortune ; il en a ri. Il m'a beaucoup questionné et m'a fait revenir sur Londres, mon émigration, nos princes, l'évêque d'Arras, etc., etc. Il revenait lui-même sur les principales époques de son consulat ; il en donnait des détails et des anecdotes bien curieuses ; de là nous sommes passés à l'ancienne cour, à la nouvelle, etc. Beaucoup de ces choses ne seraient que des répétitions ; je crois les avoir déjà mentionnées ailleurs. D'autres qui ne sont qu'indiquées dans mon manuscrit, demeurent pour jamais perdues.

Voici seulement ce que je transcrit comme nouveau. Il m'est arrivé d'égayer l'Empereur par les anecdotes et les coqs à l'âne prêtés gratuitement, sans nul doute, à Mme la maréchale Lefèvre³⁹, qui, pendant longtemps, a joui du privilège de faire les gorges chaudes de nos salons et même des Tuileries. « Je m'en étais donné, disais-je, tout comme un autre, jusqu'à ce qu'un jour je me l'interdis à jamais, en apprenant un trait d'elle qui prouvait l'élévation de ses sentiments autant que la bonté de son cœur.

« Mme Lefèvre, femme d'un soldat aux gardes, et par conséquent d'un état à l'avenant, courait elle-même gaîment, et volontiers, au-devant de ces souvenirs, et même de ses occupations manuelles de cette époque. Elle et son mari se trouvaient dans ces temps avoir donné des soins domestiques à leur capitaine (le marquis de Valady), parrain de leur enfant, et fameux dans la défection des gardes ; non

39. Catherine Hübscher (1753-1835), blanchisseuse, épouse en 1783 le soldat François-Joseph Lefèvre, qui deviendra maréchal d'Empire, duc de Dantzig. Elle est connue sous le sobriquet de *Madame Sans-Gêne*, d'après le titre de la pièce de Victorien Sardou (1893). (*JMS*)

moins fameux encore dans son fanatisme de république et de liberté, qui ne le privait pourtant pas de certains sentiments généreux ; car, membre de la convention, il a péri pour s'être opposé à l'exécution de Louis XVI, qualifiant hautement cet acte de véritable meurtre, ajoutant, de la meilleure foi du monde, que ce prince était déjà assez malheureux d'avoir été Roi, pour qu'on songeât à lui infliger d'autre châtiment.



La maréchale Lefèvre, duchesse de Dantzig, « Madame Sans-Gêne ».

« La veuve de ce député, au retour de son émigration, reçut tout aussitôt les offres et les soins les plus touchants du ménage Lefèvre, parvenu alors à un haut degré de splendeur et de crédit.

Or un jour Mme Lefèvre accourut chez elle : « Mais savez-vous, lui dit-elle, que vous n'êtes pas bons, et que vous avez bien peu de cœur entre vous autres gens comme il faut. Nous, tout bêtement soldats, nous en agissons mieux. On vient de nous apprendre que M. un tel, un de nos anciens officiers et le camarade de votre mari, vient d'arriver de son émigration, et qu'on le laisse ici mourir de faim ; ce serait grande honte !... Nous crain-

driions, nous autres, de l'offenser si nous venions à son secours ; mais vous, c'est autre chose ; vous ne pouvez que lui faire plaisir. Portez-lui

donc cela de votre part. » Et elle lui jeta un rouleau de cent louis, ou mille écus. « Sire, depuis ce temps, disais-je, je n'ai plus eu envie de me moquer de Mme Lefèvre ; je n'ai plus senti pour elle qu'une vénération profonde ; je m'empressais de lui donner la main aux Tuileries, et je me trouvais fier de la promener dans vos salons, en dépit de tous les quolibets que j'entendais bourdonner autour de moi. »

Nous avons parcouru alors un grand nombre de rapports de bienveillances exercées par les nouveaux parvenus en faveur des anciens ruinés, et cité beaucoup de traits à l'avenant ; entre autres la galanterie bien recherchée, peut-être, de celui qui, de simple soldat, arrivé au grade de maréchal ou de haut général, je ne me souviens plus, se procura un jour la satisfaction, dans sa splendeur nouvelle, de réunir en dîner de famille son ancien colonel et quatre ou cinq officiers du régiment, qu'il reçut avec son ancien habit de soldat, n'employant constamment vis-à-vis d'eux que les mêmes qualifications dont il s'était servi autrefois.

« Et voilà pourtant, observait l'Empereur, la vraie manière d'éteindre la fureur des temps, car de pareils procédés doivent nécessairement créer de grands échanges de bienveillances réciproques entre les parties opposées, et il est à croire que dans les derniers temps les obligés auront obligé à leur tour, ne fût-ce que pour demeurer *quittes*. »

Ce mot de *quittes* me rappelle un trait caractéristique de l'Empereur, qui doit trouver ici sa place.

Un général, dans son département, s'était rendu coupable d'excès, qui, portés devant les tribunaux, devaient lui coûter l'honneur, peut-être la vie. Or, ce général avait rendu les plus grands services à Napoléon dans la journée de brumaire. Il mande le général, et après lui avoir

reproché ses infamies. « Toutefois, lui dit-il, vous m'avez obligé, je ne l'ai point oublié. Je vais peut-être outrepasser les lois, et manquer à mes devoirs. Je vous fais grâce, Monsieur, allez-vous-en ; mais sachez qu'à compter d'aujourd'hui nous sommes *quittes*. Désormais tenez-vous bien, j'aurai les yeux sur vous. »

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Dimanche 19 mai 1816.

Le gouverneur de Java. – Le docteur Warden. – Conversation familière de l'Empereur sur sa famille.

Le docteur Warden est venu déjeuner avec moi. Durant ce temps est arrivé le gouverneur de Java (Raffles) avec son état-major, retournant en Europe. Il connaissait fort tous les Hollandais que j'avais vus en 1810, lors de ma mission à Amsterdam. L'Empereur m'a dit qu'il le recevrait peut-être de trois à quatre heures.

J'ai causé plusieurs heures en attendant avec le docteur Warden, auquel j'ai donné des éclaircissements sur des faits historiques concernant l'Empereur, et sur lesquels il me semble vouloir écrire⁴⁰.

Sur les trois heures, l'Empereur a reçu dans le jardin les Anglais venant de Java. Il a fait ensuite un tour en calèche.

En rentrant, sur les six heures, je l'ai suivi dans son cabinet ; il a fait appeler le grand-maréchal et sa femme, et s'est mis à causer

40. J'ai vu avec regret dans l'ouvrage du docteur, qu'il avait tout à fait négligé les observations et les redressements que je m'étais permis ; et surtout étrangement défiguré les communications que je m'étais plu à lui donner. (LC)

familièrement jusqu'à dîner, parcourant mille objets de sa famille et de son plus petit intérieur au temps de sa puissance, il s'est arrêté surtout sur l'Impératrice *Joséphine*. Ils avaient fait ensemble, disait-il, un ménage tout à fait bourgeois, c'est-à-dire fort tendre et très uni, n'ayant eu longtemps qu'une même chambre et qu'un même lit. « Circonstance très-morale, disait l'Empereur, qui influe singulièrement sur un ménage, assure le crédit de la femme, la dépendance du mari, maintient l'intimité et les bonnes mœurs. On ne se perd point de vue, en quelque sorte, continuait-il, quand on passe la nuit ensemble ; autrement on devient bientôt étrangers. Aussi, tant que dura cette habitude, aucune de mes pensées, aucune action n'échappaient à Joséphine ; elle suivait, saisissait, devinait tout ; ce qui parfois n'était pas sans quelque gêne pour moi et pour les affaires. Un moment d'humeur y mit fin lors du camp de Boulogne. » Certaines circonstances politiques arrivées de Vienne, la nouvelle de la coalition qui éclata en 1805, avaient occupé le Premier Consul tout le jour, et prolongèrent son travail fort avant dans la nuit. Revenant se coucher fort mal disposé, on lui fit une véritable scène de ce retard. La jalousie en était la cause ou le prétexte. Il se fâcha à son tour, s'évada, et ne voulut plus entendre à reprendre son assujettissement. Toute la crainte de l'Empereur, disait-il, avait été que Marie-Louise n'en eût exigé un pareil ; car enfin, il l'eût bien fallu. C'est le véritable apanage, le vrai droit d'une femme, observait-il.

« Un fils de Joséphine m'eût été nécessaire, et m'eût rendu heureux, continuait l'Empereur, non seulement comme résultat politique, mais encore comme douceur domestique.

« Comme résultat politique, je serais encore sur le trône, car les Français s'y seraient attachés comme au Roi de Rome, et je n'aurais pas mis le pied sur l'abîme couvert de fleurs qui m'a perdu. Et qu'on

médite après sur la sagesse des combinaisons humaines ! Qu'on ose prononcer avant la fin sur ce qui est heureux ou malheureux ici-bas !



Joséphine Bonaparte à la Malmaison.

« Comme douceur domestique, ce gage eût fait tenir Joséphine tranquille, et eût mis fin à une jalousie qui ne me laissait pas de repos ; et cette jalousie se rattachait bien plus à la politique qu'au sentiment.

Joséphine prévoyait l'avenir, et s'effrayait de sa stérilité. Elle sentait bien qu'un mariage n'est complet et réel qu'avec des enfants ; or elle s'était mariée ne pouvant plus en donner. À mesure que sa fortune s'éleva, ses inquiétudes s'accrurent ; elle employa tous les secours de la médecine ; elle feignit souvent d'en avoir obtenu du succès. Quand elle dut enfin renoncer à tout espoir, elle mit souvent son mari sur la voie d'une grande supercherie politique ; elle finit même par oser la lui proposer directement.

« Joséphine avait à l'excès le goût du luxe, le désordre, l'abandon de la dépense, naturels aux créoles. Il était impossible de jamais fixer ses comptes ; elle devait toujours : aussi c'était constamment de grandes querelles quand le moment de payer ses dettes arrivait. On l'a vue souvent alors envoyer chez ses marchands leur dire de n'en déclarer que la moitié. Il n'est pas jusqu'à l'île d'Elbe où des mémoires de Joséphine ne soient venus fondre sur moi de toutes les parties de l'Italie. »

Quelqu'un qui avait connu l'impératrice Joséphine à la Martinique a répété à l'Empereur beaucoup de particularités de sa jeunesse et de sa famille. Il est très vrai qu'on lui avait prédit plusieurs fois, dans son enfance, qu'elle porterait une couronne. Et une autre circonstance non moins remarquable ni moins bizarre, serait « que la sainte-ampoule qui servait à sacrer nos Rois, eût été brisée, ainsi que quelques-uns l'ont prétendu, précisément par son premier mari, le général Beauharnais, qui, dans un moment de défaveur populaire, aurait espéré, par cet acte, se mettre en crédit⁴¹.

41. Ce fait est absolument controuvé. Il paraît que l'attrait des rapprochements a créé cette fable. (LC)

On a dit, on a écrit mille bruits absurdes sur le mariage de Napoléon et de Joséphine. On trouvera dans les campagnes d'Italie la véritable et première cause de leur connaissance et de leur union. C'est par Eugène, encore enfant, qu'elle se fit. Après vendémiaire, il alla demander l'épée de son père au général en chef de l'armée de l'intérieur (le général Bonaparte) ; l'aide-de-camp Lemarrois introduisit ce jeune enfant, qui, en revoyant l'épée de son père, se mit à pleurer. Le général en chef fut touché de ce sentiment, et le combla de caresses. Sur le récit qu'Eugène fit à sa mère de l'accueil qu'il avait reçu du jeune général, elle accourut lui faire visite et le remercier. « On sait, disait l'Empereur, qu'elle croyait aux pressentiments, aux sorciers ; on lui avait prédit dans son enfance qu'elle ferait une grande fortune, qu'elle serait souveraine. On connaît d'ailleurs toute sa finesse ; aussi me répétait-elle souvent depuis, qu'aux premiers récits d'Eugène, le cœur lui avait battu, et qu'elle avait entrevu dès cet instant une lueur de sa destinée, l'accomplissement des prédictions, etc., etc.

« Une autre nuance caractéristique de Joséphine, continuait l'Empereur, était sa constante dénégation. Dans quelque moment que ce fût, quelque question que je lui fisse, son premier mouvement était la négative, sa première parole *non* ; et ce *non*, disait l'Empereur, n'était pas précisément un mensonge, c'était une précaution, une simple défensive ; et c'est ce qui nous distingue éminemment, disait-il à Mme Bertrand, de vous autres, Mesdames, ce qui n'est au fond entre nous que différence de sexe et d'éducation : vous aimez, et l'on vous apprend à dire *non*. Nous, au contraire, nous faisons gloire de le dire, même quand cela n'est pas. De là toute la clef de nos conduites respectives si différentes. Nous ne sommes vraiment pas, et nous ne saurions être de même espèce dans la vie.

« Lors de la terreur, Joséphine étant en prison, son mari mort sur l'échafaud, *Eugène*, son fils, avait été mis chez un menuisier, et y fut littéralement en apprentissage et en service. *Hortense* ne fut guère mieux, elle fut mise, si je ne me trompe, chez une ouvrière en linge⁴². »



Le divorce de Joséphine et Napoléon en 1809.

Ce fut Fouché qui le premier toucha la corde fatale du divorce ; il alla, sans mission, conseiller à Joséphine de dissoudre son mariage, pour le bien de la France, lui disait-il. Le moment pourtant n'était pas encore arrivé pour Napoléon. Cette démarche causa beaucoup de chagrin et de trouble dans le ménage ; elle irrita fort l'Empereur ; et s'il ne chassa pas alors Fouché, à la vive sollicitation de Joséphine, c'est qu'au fait il

42. L'on m'a assuré depuis que cette circonstance est en effet erronée, et celle relative au prince Eugène inexacte. (LC)

avait déjà secrètement arrêté ce divorce en lui-même, et qu'il ne voulut pas, par ce châtement, donner un contrecoup à l'opinion.

Toutefois, il doit à la justice de dire que dès qu'il le voulût, Joséphine obéit. Ce fut pour elle une peine mortelle ; mais elle se soumit et de bonne foi, sans vouloir mettre à profit des tracasseries inutiles qu'elle eût pu essayer de faire valoir⁴³. Elle se conduisit avec beaucoup de grâce et d'adresse ; elle désira que le Vice-Roi fût mis à la tête de cette affaire, et fit elle-même, à cet égard, des offres de service à la maison d'Autriche.

Joséphine, ajoutait Napoléon, eût vu volontiers Marie-Louise : elle en parlait souvent et avec beaucoup d'intérêt, ainsi que du roi de Rome : quant à Marie-Louise, elle traitait à merveille Eugène et Hortense ; mais elle montrait une grande répugnance pour Joséphine, et surtout une vive jalousie. « Je voulus la mener un jour à la Malmaison, disait l'Empereur ; mais sur cette proposition, elle se mit à fondre en larmes.

43. Je tiens de la bouche du prince Primat des détails curieux sur le mariage et le divorce. Mme de Beauharnais fut mariée au général Bonaparte, par un prêtre insermenté ; mais qui avait négligé, par pur accident, l'autorisation obligée du curé de la paroisse. Ce défaut de formalité, ou tout autre, occupa fort depuis le cardinal Fesch ; et, soit scrupule, ou autrement, il fit si bien, qu'il vint à bout, au moment du couronnement, de persuader aux deux époux de se laisser marier par lui, à huis clos, *en tant que de besoin*. Lors du divorce, la séparation civile fut prononcée par le Sénat. Quant à la séparation religieuse, on ne voulait pas s'adresser au Pape, et on n'en eut pas besoin. Le cardinal Fesch ayant refait le mariage sans témoins, l'officialité de Paris l'annula pour ce défaut, et déclara qu'il n'y avait pas eu de mariage. À ce jugement, l'Impératrice Joséphine fit appeler le cardinal Fesch à la Malmaison, et lui demanda s'il oserait attester et signer par écrit qu'elle avait été mariée, et bien mariée. « Sans doute, répondit le cardinal Fesch, je le soutiendrai partout, et je vais vous en signer le témoignage. » Ce qu'il fit en effet.

« Mais, disais-je alors au prince Primat, quel jugement a donc porté l'officialité de Paris ? – Celui de la vérité, répondait le prince. – Mais que veut dire alors la déclaration du cardinal Fesch ? Serait-elle donc fausse ? – Pas dans son opinion, disait-il, parce qu'il a adopté les doctrines ultramontaines, par lesquelles les cardinaux prétendent avoir le droit de marier sans témoins, ce qui n'est pas reconnu en France, et frappe de nullité. »

Toutefois il semble que l'Impératrice Joséphine ne demanda cet écrit que pour sa propre satisfaction, et n'en fit pas autrement usage. (LC)

Elle ne m'empêchait pas d'y aller, me disait-elle, se contentant de ne vouloir pas le savoir. Toutefois dès qu'elle en suspectait l'intention, il n'est pas de ruse quelle n'employât pour me gêner là-dessus. Elle ne me quittait plus ; et comme ces visites semblaient lui faire beaucoup de peine, je me fis violence, et n'allai presque jamais à la Malmaison. Quand il m'arrivait d'y aller, c'étaient alors d'autres larmes de ce côté, c'étaient des tracasseries de toute espèce. Joséphine avait toujours devant les yeux et dans ses intentions l'exemple de la femme de Henri IV, qui, disait-elle, avait vécu à Paris après son divorce, venait à la Cour, avait assisté au sacre. Elle, Joséphine, était bien mieux située encore, prétendait-elle ; elle avait ses propres enfants, et ne pouvait plus en avoir d'autres, etc. »

Joséphine avait une connaissance accomplie de toutes les nuances du caractère de l'Empereur et un tact admirable pour la mettre en pratique. « Jamais il ne lui est arrivé, par exemple, disait l'Empereur, de rien demander pour Eugène, d'avoir jamais même remercié pour ce que je faisais pour lui ; d'avoir même montré plus de soins ou de complaisance le jour des grandes faveurs, tant elle avait à cœur de se montrer persuadée et de me convaincre que tout cela n'était pas son affaire à elle, mais bien la mienne à moi, qui pouvais et devais y rechercher des avantages. Nul doute qu'elle n'ait eu plus d'une fois la pensée que j'en viendrais un jour à l'adopter pour successeur. »

L'Empereur se disait convaincu qu'il avait été ce qu'elle aimait le mieux ; et ajoutait en riant, qu'il ne doutait pas qu'elle n'eût quitté un rendez-vous d'amour pour venir auprès de lui. Elle n'eût pas manqué un voyage, quelque pénible qu'il fût, pour tout au monde. Ni fatigue, ni privations, ne pouvaient la rebuter ; elle employait l'importunité, la ruse même, pour le suivre. « Montais-je en voiture au milieu de la nuit pour la course la plus lointaine ? A ma grande surprise, j'y

trouvais Joséphine toute établie, bien qu'elle n'eût pas dû être du voyage. Mais il vous est impossible de venir ; je vais trop loin ; vous auriez trop à souffrir. – Pas le moindre, répondait Joséphine. – Et puis, il faut que je parte à l'instant. – Aussi, me voilà toute prête. – Mais il vous faut un grand attirail. – Aucun, disait-elle, tout est préparé. Et la plupart du temps il fallait bien que je cédasse.

« En somme, concluait l'Empereur, Joséphine avait donné le bonheur à son mari, et s'était constamment montrée son amie la plus tendre. Professant à tout moment et en toute occasion la soumission, le dévouement, la complaisance la plus absolue. Aussi lui ai-je toujours conservé les plus tendres souvenirs et la plus vive reconnaissance.

« Joséphine, disait encore l'Empereur, mettait ces dispositions et ces qualités (la soumission, le dévouement, la complaisance) au rang des vertus et de l'adresse politique dans son sexe, et elle blâmait fort et grondait souvent sur ce point sa fille *Hortense* et sa parente *Stéphanie*, qui vivaient mal avec leurs maris, montrant des caprices et affectant de l'indépendance.

« *Louis*, disait l'Empereur, à ce sujet, était un enfant gâté par la lecture de Jean-Jacques. Il n'avait pu être bien avec sa femme que très peu de mois. Beaucoup d'exigence de sa part, de l'étourderie de la part d'Hortense : voilà les torts réciproques. Toutefois ils s'aimaient en s'épousant, ils s'étaient voulu l'un et l'autre ; ce mariage, au surplus, avait été le résultat des efforts de Joséphine, qui y trouvait son compte. J'aurais voulu au contraire, moi, m'étendre dans d'autres familles, et j'avais un moment jeté les yeux sur une nièce de M. de Talleyrand, devenue depuis Mme Juste de Noailles. »

On avait fait courir les bruits les plus ridicules sur les rapports de lui, Napoléon, avec Hortense ; on avait voulu que son aîné fût de lui. Mais de pareilles liaisons n'étaient, disait-il, ni dans ses idées, ni dans ses mœurs ; et pour peu qu'on connût celles des Tuileries, on sent bien, observait-il, qu'il eût pu s'adresser à beaucoup d'autres avant d'en être réduit à un choix aussi peu naturel, aussi révoltant. « Louis savait bien apprécier la nature de ces bruits, disait l'Empereur ; mais son amour propre, sa bizarrerie n'en étaient pas moins choqués, et il les mettait souvent en avant comme prétextes.



⊕ Hortense de Beauharnais, par Girodet.

« Quoi qu'il en soit *Hortense*, continuait l'Empereur, Hortense, si bonne, si généreuse, si dévouée, n'est pas sans avoir eu quelques torts avec son mari ; j'en dois convenir, en dehors de toute l'affection que je lui porte, et du véritable attachement que je sais quelle a pour moi. Quelque bizarre, quelque insupportable que fût Louis, il l'aimait ; et, en pareil cas, avec d'aussi grands intérêts, toute femme doit toujours être maîtresse de se vaincre, avoir l'adresse d'aimer à son tour.

Si elle eût su se contraindre, elle se serait épargné le chagrin de ses derniers procès ; elle eût eu une vie plus heureuse ; elle eût suivi son mari en Hollande, et y serait demeurée. Louis n'eût point fui d'Amsterdam ; je ne me serais pas vu contraint de réunir son royaume, ce qui a contribué à me perdre en Europe, et bien des choses se seraient passées différemment.

« *La princesse de Bade*⁴⁴, a-t-il dit, s'est montrée plus habile. Sitôt qu'elle a vu le divorce de Joséphine, elle a connu sa position, elle s'est rapprochée de son mari ; ils ont formé depuis le mariage le plus heureux.

« *Pauline* était trop prodigue ; elle avait trop d'abandon, elle devait être immensément riche par tout ce que je lui ai donné ; mais elle donnait tout à son tour, et sa mère la sermonnait souvent à cet égard, lui prédisant qu'elle pourrait mourir à l'hôpital ; mais *Madame* elle-même était aussi par trop parcimonieuse ; c'en était ridicule ; j'ai été jusqu'à lui offrir des sommes fort considérables par mois si elle voulait les distribuer. Elle voulait bien les recevoir ; mais pourvu, disait-elle, qu'elle fût maîtresse de les garder. Dans le fond, tout cela n'était qu'excès de prévoyance de sa part ; toute sa peur était de se trouver un jour sans rien. Elle avait connu le besoin ; et ces terribles moments ne lui sortaient pas de la pensée. Il est juste de dire d'ailleurs qu'elle donnait beaucoup à ses enfants en secret ; c'est une si bonne mère !...

Du reste, cette même femme à laquelle on eût si difficilement arraché un écu, disait l'Empereur, eût tout donné pour préparer mon retour de l'île d'Elbe ; et après Waterloo elle m'eût remis entre les mains tout ce qu'elle possédait pour aider à rétablir mes affaires : elle me l'a offert ; elle se fût condamnée au pain noir sans murmure. C'est que chez elle le grand l'emportait encore sur le petit : la fierté, la noble ambition marchaient chez elle avant l'avarice. »

44. Stéphanie de Beauharnais (1789-1860), parente de Joséphine, adoptée par Napoléon en 1806. (JMS)

N B. : Que l'Empereur connaissait bien sa mère ! À mon retour en Europe, j'ai vu se vérifier à la lettre ce qu'il en dit ici, et j'en ai joui avec délices.

À peine eus-je fait connaître à Madame Mère la situation de l'Empereur et ma résolution, de me consacrer uniquement à y apporter quelque adoucissement, que sa réponse, par le retour du courrier, fut que toute sa fortune était à la disposition de son fils, qu'elle se réduirait à une simple servante, s'il le fallait ; m'autorisant, bien que je n'en fusse pas connu personnellement, à tirer, dès l'instant même, telle somme que je croirais nécessaire au bien-être de l'Empereur. Le cardinal Fesch joignait ses offres d'une manière tout aussi touchante ; et c'est ici le cas de faire connaître que tous les membres de la famille de l'Empereur s'empresèrent de témoigner le même zèle, la même tendresse, le même dévouement. Tant que ma santé me permit de correspondre avec eux, j'ai reçu une foule de lettres dont l'ensemble formerait le recueil le plus touchant. Elles honorent leur cœur, et eussent pu être une douce consolation pour l'Empereur, si les restrictions anglaises m'eussent permis de les faire parvenir jusqu'à lui.

Dans ce chapitre et dans d'autres passages du *Mémorial*, tous les proches de Napoléon se trouvent mentionnés ; et l'on devra convenir que loin d'avoir observé plus de ménagement pour eux que pour d'autres, j'en ai certainement employé beaucoup moins, au point même d'avoir laissé échapper des expressions dont l'irrégularité ne saurait être excusée que par la précipitation avec laquelle le manuscrit et la rédaction première ont été envoyés à la presse ; c'est que j'ai voulu que mes lettres de créance, vis-à-vis du public, se lussent précisément dans les chances auxquelles je m'exposais bénévolement ; celles de déplaire à d'illustres personnes de la connaissance de la plupart desquelles j'ai été honoré, pour lesquelles je conserve un tendre attachement, une vénération profonde, et dont la bienveillance et l'affection me seraient si chères ! Si je n'avais mentionné à leur égard que ce qu'il y avait d'agréable, et que je me fusse tu sur ce qui ne l'était pas, quelles eussent été les garanties de ma véracité aux yeux des contemporains et à ceux de l'histoire ? N'eût-on pas pu m'accuser, avec quelque avantage, de n'être qu'un complaisant, un panégyriste, un flatteur ; et alors quelle atteinte n'eût pas pu recevoir mon grand, mon seul et unique objet, celui de faire connaître Napoléon par ses propres, ses plus intimes paroles. Or, n'est-il pas évident que pour y parvenir j'avais besoin sur toutes choses d'être cru, ce que je ne pouvais obtenir qu'en donnant les preuves les plus évidentes d'une minutieuse véracité,

quelque inconvénient qu'elle dût entraîner. Je désire ardemment que les illustres personnes auxquelles je fais allusion en cet instant, aient pu se pénétrer de cette impérieuse considération, et la chose aura dû leur coûter d'autant moins, qu'il n'est aucun d'eux sur lequel Napoléon n'ait exprimé, en somme, beaucoup plus d'éloges que de critique ; et dès lors le rigoureux exposé de ce mélange ne saurait que leur être avantageux en ce qu'il donne un bien plus grand poids aux portions méritoires d'un aussi glorieux témoignage ; et c'est ainsi que semblent avoir jugé le plus grand nombre de ceux qui furent attachés à leurs personnes, repurent de leurs bienfaits et sont demeurés jaloux de leur mémoire. Ils ont longuement discuté autour de moi, depuis la publication du *Mémorial*, ces points délicats, et sont généralement demeurés d'accord que ce serait faire injure à l'élévation de caractère, à la magnanimité d'âme des hauts intéressés, que de douter qu'il n'en pût être aucun qui en lisant le *Mémorial*, ne devint à son tour inattentif à ce qui lui est personnel, pour ne s'occuper uniquement et avec reconnaissance, que des efforts consacrés à venger la mémoire de celui qui immortalise leurs noms, les fit ce qu'ils furent et ce qu'ils demeurent. S'ils sont justes, je dois donc être sûr de leur indulgence ; s'ils ne l'étaient pas j'en serais profondément affligé ; mais ce serait dans le mérite même de mes intentions que j'irais chercher mes consolations.

Et ici l'Empereur a observé qu'à l'heure même qu'il était, il avait encore présent à la mémoire des leçons de fierté qu'il en avait reçues dans son enfance, et qu'elles avaient agi sur lui toute la vie. Madame Mère avait une âme forte et trempée aux plus grands événements ; elle avait éprouvé cinq à six révolutions ; elle avait eu trois fois sa maison brûlée par les factions, en Corse.

« *Joseph* ne m'a guère aidé ; mais c'est un fort bon homme ; sa femme, *la Reine Julie*⁴⁵, est la meilleure créature qui ait existé. Joseph et moi nous nous sommes toujours fort aimés et fort accordés : il m'aime sincèrement. Je ne doute pas qu'il ne fit tout au monde pour moi ;

45. Joseph Bonaparte avait épousé Julie Clary en 1794.



Joseph Bonaparte,
roi de Naples en 1811, par Lefèvre.

mais toutes ses qualités tiennent uniquement de l'homme privé : il est éminemment doux et bon ; il a de l'esprit et de l'instruction ; il est aimable. Dans les hautes fonctions que je lui avais confiées, il a fait ce qu'il a pu ; ses intentions étaient bonnes ; aussi la principale faute n'est pas à lui ; mais bien plutôt à moi, qui l'avais jeté hors de sa sphère ; et dans des circonstances bien grandes, la tâche s'est trouvée hors de proportion avec ses forces.

« *La Reine de Naples* s'était beaucoup formée dans les événements, disait l'Empereur. Il y avait chez elle de l'étoffe, beaucoup de caractère et une

ambition désordonnée. Elle devait beaucoup souffrir en cet instant, observait-il, d'autant plus qu'on pouvait dire qu'elle était née Reine. Elle n'avait pas comme nous, remarquait l'Empereur, connu le simple particulier. Elle, Pauline, Jérôme étaient encore des enfants, que j'étais le premier homme de France ; aussi ne se sont-ils jamais cru d'autre état que celui dont ils ont joui au temps de ma puissance.



Julie Bonaparte, reine de Naples.

« *Jérôme* était un prodigue dont les débordements avaient été criants. Son excuse peut-être pouvait se trouver dans son âge et dans ce dont il s'était entouré. Au retour de l'île d'Elbe, il semblait d'ailleurs avoir beaucoup gagné et donner de grandes espérances ; et puis il existait un beau témoignage, en sa faveur, c'est l'amour qu'il avait inspiré à sa femme ; la conduite de celle-ci, lorsqu'après ma chute son père, ce terrible Roi de Wurtemberg, si despotique, si dur, a voulu la faire divorcer, est admirable. Cette princesse s'est inscrite dès lors de ses propres mains dans l'histoire, etc., etc. »

À notre grand regret, on est venu annoncer le dîner. L'Empereur a continué d'être fort causant toute la soirée, parcourant comme en famille une foule d'objets divers, principalement la conduite d'un grand nombre de personnages pendant son absence et lors de son retour. Il ne s'est retiré qu'à minuit, et en terminant par ces paroles : « Qu'est en ce moment la France, Paris ? et que sera-t-il de nous d'aujourd'hui à un an ?... »

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Lundi 20 mai 1816.

L'Empereur endormi. – Morale.

J'écris à M. Balcombe, qui m'avait prévenu qu'il était chargé de pourvoir à nos besoins aux frais du gouvernement anglais, qu'ayant les moyens de m'en passer, j'avais résolu de ne profiter nullement de cet avantage, et que je le priais de s'autoriser auprès du gouverneur à recevoir de moi une nouvelle traite sur l'Angleterre, ce dont nous ne pouvions user sans sa permission spéciale. Je voulais demeurer libre

de reconnaissance, et n'être gêné en rien dans le juste et triste droit des reproches et des imprécations.

L'Empereur est monté en calèche de fort bonne heure. Au retour, vers trois heures, il m'a fait suivre dans sa chambre. « Je suis triste, ennuyé, souffrant, m'a-t-il dit ; asseyez-vous dans ce fauteuil, tenez-moi compagnie. » Il s'est étendu sur son canapé et a fermé les yeux ; il s'est endormi, et moi je le veillais !... Sa tête était découverte ; j'étais à deux pas de lui, je contemplais son front ; ce front où je lisais Marengo, Austerlitz et cent autres actes immortels. Quelles étaient en ce moment mes idées, mes sensations ! Qu'on le juge si l'on peut ; pour moi, je ne saurais le rendre !...

L'Empereur, au bout de trois quarts d'heure, s'est levé, a fait quelques tours dans sa chambre, puis il lui a pris fantaisie d'aller visiter toutes les nôtres. En énumérant en détail les inconvénients de la mienne, il en riait d'indignation, et a dit en sortant : « Non, je ne crois pas qu'il y ait de chrétien plus mal abrité que cela. »

Après le dîner, l'Empereur a essayé de parcourir le *Caravansérail* de Sarrazin⁴⁶. Il en a effleuré plusieurs contes sans s'y arrêter. Après, quelques pages de l'un d'eux il a dit : « La morale va être sans doute que *les hommes ne changent jamais*, ce qui n'est pas vrai ; ils changent en mal et même en bien. Il en est ainsi d'une foule d'autres maximes consacrées par les auteurs, toutes également fausses : *Les hommes sont ingrats*, disent-ils ; non, il n'est pas vrai que les hommes soient aussi ingrats qu'on le dit ; et si l'on a si souvent à s'en plaindre, c'est que d'ordinaire le bienfaiteur exige encore plus qu'il ne donne.

46. Adrien de Sarrazin, auteur, entre autres, d'un *Caravansérail, ou recueil de contes orientaux*, paru en 1811. (JMS)

« On vous dit encore que *quand on connaît le caractère d'un homme, on a la clef de sa conduite* ; c'est faux : tel fait une mauvaise action, qui est foncièrement honnête homme ; tel fait une méchanceté sans être méchant. C'est que presque jamais l'homme n'agit par l'acte naturel de son caractère, mais par une passion secrète du moment, réfugiée, cachée dans les derniers replis du cœur. Autre erreur, quand on vous dit que *le visage est le miroir de l'âme*. Le vrai est que l'homme est très difficile à connaître, et que, pour ne pas se tromper, il faut ne le juger que sur ces actions ; et encore, faudrait-il que ce fût sur celles du moment, et seulement pour ce moment.

« Au fait, les hommes ont leurs vertus et leurs vices, leur héroïsme et leur perversité ; les hommes ne sont ni généralement bons ni généralement mauvais ; mais ils possèdent et exercent tout ce qu'il y a de bon et de mauvais ici bas ; voilà le principe : ensuite le naturel, l'éducation, les accidents, font les applications. Hors de cela tout est système, tout est erreur ; tel a été mon guide, et il m'a réussi assez généralement. Toutefois, je me suis trompé en 1814, en croyant que la France, à la vue de ses dangers, allait ne faire qu'un avec moi ; mais je ne m'y suis plus trompé en 1815, au retour de Waterloo. »

L'Empereur ne se sentait pas bien, il s'est retiré de fort bonne heure.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Mardi 21 mai 1816.

Le gouverneur arrêtant lui-même un domestique. – Lecture de la Bible.
– Livre saint.

L'Empereur a continué d'être souffrant. Nous n'en avons pas moins été en calèche comme de coutume. Au retour, nous avons trouvé que le gouverneur était venu pendant notre absence. et qu'il avait arrêté lui-même un de nos domestiques, dernièrement au service du sous-gouverneur Skelton, et depuis peu de jours à celui du général Montholon. En l'apprenant, l'Empereur a dit : « Quelle turpitude ! c'est ignoble ! un gouverneur !... Un lieutenant-général anglais, arrêter lui-même un domestique ! Vraiment, c'est par trop dégoûtant !... »

Le grand-maréchal est venu nous joindre, nous annonçant l'arrivée d'un vaisseau magasin, parti d'Angleterre le 8 mars.

Après le dîner, l'Empereur a demandé : « Que lirons nous ce soir ? » On s'est accordé pour la Bible. « C'est assurément bien édifiant, a observé l'Empereur ; on ne le devinerait point en Europe. » Et il nous a lu le livre de Judith, disant à presque chaque lieu, chaque ville ou village qu'il nommait « J'ai campé là ; j'ai enlevé ce poste d'assaut ; j'ai donné bataille dans ce lieu-là, etc., etc. »

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Mercredi 22 mai 1816.

Caprices de l'autorité. – La princesse Stéphanie de Bade, etc.

Dans la fournée, il a été beaucoup question des matelots anglais du *Northumberland* qu'on nous avait donnés comme domestiques, et qu'il s'agissait de nous retirer en cet instant. Ils étaient pourtant avec nous et vertu d'un contrat réciproque qui liait les deux parties pour un an. Mais nous sommes en dehors du droit commun. Le gouverneur disait que l'amiral les demandait absolument ; l'amiral disait qu'il les laisserait si le gouverneur le voulait. On nous donnait des soldats en échange ; mais on nous les a pris, rendus, repris et rendus de nouveau, sans que nous pussions deviner ce qu'on voulait.



Napoléon fonde les Maisons d'éducation de la Légion d'honneur, et en confie la direction à Mme Campan (1809), comme le symbolise ce tableau de Barin sur lequel Napoléon présente une fille de légionnaire à Mme Campan, sous le regard de la reine Hortense.

Me trouvant chez l'Empereur, et en attendant son dîner, la conversation est tombée sur l'établissement de madame Campan⁴⁷, les personnes qui y ont été élevées, les fortunes que l'Empereur a faites à plusieurs d'entre elles ; et il s'est arrêté particulièrement sur *Stéphanie de Beauharnais*, devenue Princesse de Bade, qu'il a dit affectionner beaucoup ; et il est entré dans un grand nombre de détails à son sujet.



Stéphanie de Beauharnais,
grande-duchesse de Bade.

La Princesse Stéphanie de Bade avait perdu sa mère n'étant encore qu'un enfant, et fut laissée par elle aux soins d'une Anglaise, son amie intime ; celle-ci, fort riche et sans enfants, l'avait en quelque sorte adoptée, et avait confié son éducation à d'anciennes religieuses, dans le midi de la France, à Montauban, je crois.

Napoléon, encore Premier Consul, entendit un jour Joséphine, dont elle était la parente, mentionner cette circonstance. « Comment pouvez-vous, s'écriait-il, permettre une pareille chose ? Quelqu'un de votre nom à la charge d'une

étrangère, d'une Anglaise, en cet instant notre ennemie ; ne craignez-vous pas que votre mémoire n'en souffre un jour. » Et aussitôt

47. Jeanne Campan, ancienne femme de chambre de Marie-Antoinette, avait fondé un pensionnat de jeunes filles à Saint-Germain. Les sœurs de Napoléon, Pauline et Caroline, sa fille adoptive, Stéphanie de Beauharnais, la fille de Joséphine, Hortense de Beauharnais, y furent pensionnaires. (JMS)

un courrier fut expédié pour ramener la jeune enfant aux Tuileries ; mais les religieuses ne voulurent point s'en dessaisir. Napoléon, heurté, prit les informations et autorisations nécessaires, et bientôt il fut expédié un second courrier au Préfet du lieu, avec ordre de se saisir à l'instant même de la jeune Beauharnais, au nom de la loi.

Or, telles étaient, par les circonstances du temps, certaines éducations et les opinions qu'elles pouvaient inspirer, que la jeune Stéphanie ne se vit pas réclamée sans douleur, et qu'elle ne vit pas sans effroi celui qui se disait son allié, et voulait être son bienfaiteur. Elle fut placée chez madame Campan, à Saint-Germain ; on lui prodigua toutes sortes de maîtres, et elle n'en sortit que pour jeter un grand éclat par sa beauté, ses grâces, son esprit et ses vertus.

L'Empereur l'adopta pour fille, et la maria au prince héréditaire de Bade. Le mariage, durant quelques années, fut loin d'être heureux ; mais avec le temps les préventions disparurent, les époux se réunirent, et ils n'ont plus eu, dès cet instant, qu'à regretter le bonheur dont ils s'étaient privés.

La princesse de Bade, aux Conférences d'Erfurt, avait été fort distinguée par l'Empereur Alexandre, son beau-frère, qui lui prodiguait de véritables attentions. On le savait, et pour y obvier, les gens dirigeant la haute politique lors de nos désastres de 1813, craignant l'entrevue d'Alexandre avec la princesse de Bade, à Manheim, cherchèrent à détruire à temps son influence par des rapports mensongers et des propos inventés qui lui aliénèrent la bienveillance de ce monarque. Aussi lors de l'arrivée d'Alexandre à Manheim, dans sa marche triomphale vers Paris, la princesse Stéphanie fut loin d'en être bien traitée : elle put s'en trouver blessée dans ses sentiments ; mais sa fierté demeura tout entière, et alors commença pour son mari une véritable

gloire de caractère. Les personnages les plus augustes le circonvinrent de toutes parts, et l'importunèrent longtemps pour qu'il répudiât la femme qu'il avait reçue de Napoléon ; mais il s'y refusa constamment, répondant avec une noble fierté qu'il ne commettrait jamais une bassesse, qui répugnait autant à sa tendresse qu'à son honneur. Ce prince généreux, auquel nous n'avions pas rendu assez de justice à Paris, a succombé depuis sous une maladie longue et douloureuse, durant laquelle la princesse lui a prodigué jusqu'au dernier moment, de ses propres mains, les soins les plus minutieux et les plus touchants, qui lui ont mérité toute la reconnaissance et l'affection de ses proches et de ses peuples.

Elle a embelli l'exercice de la souveraineté, et elle a honoré son caractère de femme ; et comme fille, elle a professé dans tous les temps la plus haute vénération, la plus tendre reconnaissance pour celui qui au sommet d'un pouvoir sans bornes, l'avait bénévolement adoptée pour fille.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Jeudi 23 mai 1816.

Maximes de l'Empereur. – Scène de Portalis au Conseil d'État, etc. – Accidents de l'Empereur à Saint-Cloud, à Auxonne, à Marly.

L'Empereur m'a fait venir sur les deux heures dans sa chambre ; il me trouvait l'air malade ; il l'était lui-même ; il avait mal dormi. Il a fait sa toilette, me disant que cela le remettrait. De là nous avons passé au jardin ; la conversation l'a conduit à dire que nos mœurs voulaient que le souverain ne se montrât que comme un bienfait ; les actes de rigueur devaient passer par les autres ; la clémence devait lui

demeurer : c'était son premier domaine. À Paris, on lui avait reproché parfois, disait-il, certaines conversations, des paroles qu'il n'aurait pas dû, il est vrai, exprimer lui-même. Cependant, ajoutait-il, sa situation personnelle, son extrême activité, la plupart de ses actes, qui venaient tous réellement de lui, auraient dû lui faire passer bien des choses. Du reste, il rendait justice au tact extrêmement fin de la capitale ; nulle part sans doute, observait-il, il ne se trouvait autant d'esprit ni plus de goût qu'à Paris. Il se reprochait la scène de *Portalis* au Conseil d'État. Moi, qui l'avais présente, je lui disais l'avoir trouvée en quelque sorte paternelle⁴⁸. « Il y avait pourtant quelque chose de trop, a-t-il repris. J'eusse dû m'arrêter avant de lui commander de sortir. La scène eût dû finir, puisqu'il ne se justifiait pas, par un simple *c'est bon* : il n'eût dû trouver le châtiment que chez lui. Le souverain a toujours tort de parler en colère. Peut-être étais-je excusable dans mon conseil, j'y étais en famille ; ou bien peut-être encore, mon cher, cela demeurent-il un vrai tort de ma part : on a ses défauts, la nature a ses droits. »

Il se reprochait aussi, disait-il, la scène faite à M. de G***⁴⁹, aux Tuileries, dans une de ses grandes audiences du dimanche, en présence de toute la Cour. « Mais là, continuait-il, je fus vraiment poussé à bout ; j'éclatai contre mon gré. Je venais de lui donner une des légions de Paris ; la capitale était menacée, il s'agissait de la défendre. J'ai appris plus tard qu'il se réjouissait de nos désastres, et les appelait ; mais je n'en savais rien encore. Nous allions avoir l'ennemi sur les bras ; ce M. de G*** m'écrivit froidement que sa santé ne lui permet pas ce service ; et il ose se montrer frais et dispos, sous mes yeux, en courtisan ; j'en fus indigné. Cependant je me contins et le passai ; mais il trouva le secret de se replacer encore trois ou quatre fois avec

48. Voyez volume 1, journée du 1^{er} au 4 novembre 1815, sur le Conseil d'État.

49. M. de Gontaut.

empressement sur mes pas. Je n'y pus plus tenir et la bombe éclata. Comment, Monsieur.....

Je passe le reste qui est assez long.

« Ce qui m'affligea le plus dans tout cela, disait l'Empereur en finissant, c'était la situation du fils, mon chambellan, dont j'étais loin d'avoir à me plaindre. »

De là, l'Empereur en est revenu au faubourg Saint-Germain, et m'a questionné sur beaucoup de familles et beaucoup d'individus. Le hasard a amené le nom de Mme de S..... Elle avait été constamment, disais-je, d'un attachement extrême pour l'Empereur, et on devait le lui faire expier cruellement, sans doute, en cet instant. L'Empereur ne soupçonnait pas toute l'étendue et la vérité de son zèle et de son attachement. Toutefois, il avait été fort touché dans le temps de la générosité avec laquelle elle s'était dévouée à demeurer auprès de l'Impératrice Joséphine. Il avait à se reprocher de n'avoir rien fait pour elle. Il fallait qu'elle eût été malheureuse dans le choix des moments où elle avait demandé la nomination de son mari au Sénat.

J'avais été dès mon enfance très lié avec Mme de S.....⁵⁰ ; elle avait de la confiance en moi. J'ai raconté à l'Empereur l'anecdote de sa nomination de dame du Palais. Son mari la conduisit un matin à l'Impératrice Joséphine, qui la remercia de bonne foi d'avoir demandé d'entrer à son service, et lui dit qu'elle l'acceptait. Or, ce fut un coup de foudre pour Mme de S....., qui était bien éloignée d'y avoir songé, et qui, dans sa timidité naturelle, garda le silence. J'étais loin

50. Mme de Serrant.

sans doute alors d'approuver ou de conseiller un tel emploi ; néanmoins je lui rendis un vrai service en retenant une lettre de refus qu'elle m'avait confiée à l'insu des siens, et qui eût pu devenir funeste aux intrigues de ceux qui avaient mené toute cette affaire.

L'Empereur demandant d'où avait pu venir sa grande répugnance, je répondais que c'était par sa connaissance et ses rapports directs avec nos princes. « Elle avait raison, disait-il ; comment avait-on pu vouloir la placer ainsi dans une fausse position ?... C'est comme dans mes nominations de chambellans ; l'un d'eux me fit prier de trouver bon qu'il refusât, ayant été, disait-il, premier gentilhomme de la chambre de Louis XVI et de Louis XVIII. Je fus le premier à m'écrier : Comment voudrait-on qu'il en pût être autrement ?... Il a raison. C'était un manque de goût dans ceux qui me l'avaient proposé ; mais moi, qu'avais-je à y faire ? Pouvais-je deviner de pareils détails ? mes grandes affaires me permettaient-elles d'y descendre ?

« Quoi qu'il en soit, continuait l'Empereur, si Mme de S..... eût su s'y prendre, elle eût obtenu de moi ce qu'elle eût demandé. J'avais de l'estime pour elle. Mais elle n'a montré de l'intérêt et ne s'est employée que pour des personnes qui n'ont pas été très reconnaissantes, entre autres, pour quelqu'un qui, pair du Roi, eût voulu l'être encore de moi. À mon retour, sa fille étant venue m'assurer que si je voulais lui accorder cette faveur, il en profiterait avec empressement et se conduirait avec zèle, ne connaissant, disait-il, d'autre parti que celui de la nation, ce qui du reste était très bien, etc., etc. »

Sur les quatre heures, l'Empereur est monté en calèche. Durant notre course accoutumée, il a parlé de plusieurs accidents fort graves qui avaient menacé sa vie.

À Saint-Cloud, il avait voulu une fois mener sa calèche à six chevaux et à grand'guides. L'aide-de-camp ayant gauchement traversé les chevaux, les fit emporter. L'Empereur ne put prendre le tour nécessaire, la calèche alla, avec toute la force d'une vélocité extrême, frapper contre la grille ; l'Empereur se trouva violemment jeté à huit ou dix pieds en travers sur le ventre. Il a été mort, disait-il, huit ou dix secondes : il avait senti le moment où il avait cessé d'exister ce qu'il appelait le moment de la *négative*. Le premier qui se jetant à bas de son cheval, vint à le toucher le ressuscita, le rappela soudainement à la vie par le simple contact comme dans le cauchemar, où l'on se trouve délivré, disait-il, dès qu'on a pu proférer un cri.

Une autre fois, ajoutait-il, il avait été noyé assez longtemps. C'était en 1786, à Auxonne, sa garnison ; étant à nager, et seul, il avait perdu connaissance, coulé, obéi au courant ; il avait senti fort bien la vie lui échapper ; il avait même entendu, sur les bords, des camarades annoncer qu'il était noyé, et dire qu'ils couraient chercher des bateaux pour reprendre son corps. Dans cet état, un choc le rendit à la vie ; c'était un banc de sable contre lequel frappa sa poitrine ; sa tête se trouvant merveilleusement hors de l'eau, il en sortit lui-même, vomit beaucoup, rejoignit ses vêtements et avait atteint son logis, qu'on cherchait encore son corps.

Une autre fois, à Marly, à la chasse du sanglier, tout l'équipage étant en fuite, en véritable déroute d'armée, disait l'Empereur, il tint bon avec Soult et Berthier contre trois énormes sangliers qui les chargeaient à bout portant. « Nous les tuâmes roides tous les trois, disait-il ; mais je fus touché par le mien, et j'ai failli en perdre le doigt que voilà. » En effet, la dernière phalange de l'avant-dernier doigt de la main gauche portait une forte blessure. « Mais le risible, disait l'Empereur, était de voir la multitude entourée de tous les chiens, et se cachant derrière

les trois héros, crier à tue-tête : à l'Empereur ! sauvez l'Empereur ! à l'Empereur !!! Mais pourtant personne n'avancait, etc., etc.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Vendredi 24 mai 1816.

Politique.

L'Empereur n'est sorti que pour monter en calèche. Notre promenade a été de près d'une heure et demie, nous allions lentement et nous avons redoublé notre tour. L'Empereur était sur la politique ; la lecture des derniers journaux, arrivés depuis trois jours, en a fourni le sujet.

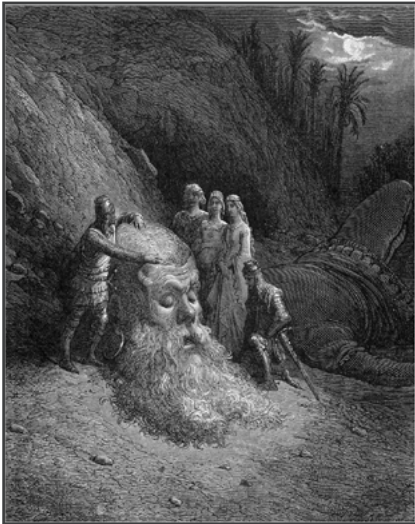
En France, l'émigration des patriotes était nombreuse, rapide, et l'on semblait vouloir la favoriser en ne confisquant pas les biens, etc., etc.

L'Empereur croyait voir dans les débats du parlement d'Angleterre l'arrière-pensée du partage de la France ; il en était navré. « Tout cœur vraiment français, disait-il, doit être au désespoir ; une immense majorité sur le sol de la patrie doit ressentir les angoisses de la plus vive douleur. Ah ! s'est-il écrié, que ne suis-je dans une sphère en dehors de ce globe ! Que n'ai-je le pied sur un sol évidemment libre et indépendant, où l'on ne pourrait soupçonner aucune influence d'autrui ! Que j'étonnerais le monde ! J'adresserais une proclamation aux Français ; je leur crierais : Vous allez finir si vous ne vous réunissez. L'odieux, l'insolent étranger va vous morceler, vous anéantir. Relevez-vous, Français, faites masse à tout prix, ralliez-vous s'il le faut, *même aux Bourbons*... car l'existence de la patrie, son salut avant tout !... »

Toutefois, il pensait que la Russie devait combattre ce partage ; elle devait avoir à craindre par là l'accroissement et l'agglomération de l'Allemagne contre elle. L'un de nous ayant observé que l'Autriche devait s'y opposer aussi, dans la crainte de n'avoir plus un soutien nécessaire contre les entreprises de la Russie, et ayant de plus mentionné quelle pourrait vouloir être utile au Roi de Rome et s'en servir, l'Empereur a répliqué : « Oui, comme d'instrument de menace peut-être, mais jamais comme un objet de bienveillance ; il doit leur être trop redoutable. Le Roi de Rome serait l'homme des peuples, il sera celui de l'Italie ; aussi la politique autrichienne le tuera, peut-être pas sous son grand-père, qui est un honnête homme, mais qui ne vivra pas toujours : ou bien encore, si les mœurs de nos jours n'admettent pas un tel attentat, alors ils essaieront d'abrutir ses facultés, ils l'hébéteront ; et si enfin il échappait à l'assassinat physique et à l'assassinat moral, si sa mère et la nature venaient à le sauver de tous ces dangers, alors !... alors !... a-t-il répété plusieurs fois comme en cherchant. Alors... comme alors... car, qui peut assigner les destinées d'aucun ici bas ! »

L'Empereur est retourné de là à l'Angleterre, concluant qu'elle seule était véritablement intéressée à la destruction de la France. Et dans l'abondance, la mobilité de son esprit, il s'est mis à parcourir les divers plans qu'elle pouvait suivre. Elle ne devait pas trop accroître la Belgique, disait-il, autrement Anvers lui deviendrait formidable comme sous la France ; elle devait laisser les Bourbons dans le centre avec huit ou dix millions d'habitants seulement, et les environner de Princes, Ducs ou Rois de Normandie, Bretagne, Aquitaine et Provence ; de telle sorte que Cherbourg, Brest, la Garonne et la Méditerranée se trouvassent dans des mains différentes. C'était, disait-il, faire rétrograder la monarchie française de plusieurs siècles, faire recommencer les premiers Capets, et ménager aux Bourbons

quelques centaines d'années de nouveaux efforts pénibles et laborieux. « Mais heureusement pour en arriver là, observait l'Empereur, l'Angleterre devait avoir à surmonter des obstacles invincibles : l'uniformité de la division territoriale en départements, la similitude du langage, l'identité de mœurs, l'universalité de mon code, celle de mes lycées, et la gloire, la splendeur que j'ai léguées. Voilà autant de nœuds indissolubles, d'institutions vraiment nationales. Avec cela, on ne morcelle pas, on ne dissout pas un grand peuple, Ou il se renouvelle et ressuscite toujours. C'est le géant de l'Arioste⁵¹ que l'on voit courir après chacun de ses membres abattus, sa tête même, la replacer et combattre de nouveau. – Ah, Sire, a dit alors quelqu'un, la vertu et la puissance du géant tenaient à un seul cheveu arraché, et si le cheveu vital de la France devait être Napoléon ! – Non, a repris assez brus-



Le géant de l'Arioste,
gravure de Gustave Doré.

quement l'Empereur, ce ne saurait être ; mon souvenir et mes idées survivraient encore. » Et puis reprenant le sujet, il a dit : « Avec ma France, au contraire, l'Angleterre devait naturellement finir par n'en être plus qu'un appendice. La nature l'avait faite une de nos îles aussi bien que celles d'Oléron ou de la Corse. À quoi tiennent les destinées des Empires, disait-il ! Que nos révolutions sont petites et insignifiantes dans l'organisation de l'univers ! Si au lieu de l'expédition d'Égypte, j'eusse fait celle

51. Ludovico Ariosto, dit l'Arioste (1474-1553), poète italien de la Renaissance, auteur de l'*Orlando furioso* (*Roland furieux*). (JMS)

d'Irlande ; si de légers dérangements n'avaient mis obstacle à mon entreprise de Boulogne, que pourrait être l'Angleterre aujourd'hui ? Que serait le continent ? le monde politique ? etc., etc. »

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Samedi 25 mai 1816.

Brutus de Voltaire.

Après le dîner l'Empereur a lu *Œdipe*, qu'il a extrêmement vanté ; puis *Brutus*, dont il a fait une analyse très remarquable. Voltaire, disait-il, n'avait point entendu ici le vrai sentiment. Les Romains étaient guidés par l'amour de la patrie comme nous le sommes par l'honneur. Or, Voltaire ne peignait pas le vrai sublime de Brutus sacrifiant ses enfants, malgré ses angoisses paternelles, au salut de la patrie ; il en avait fait un monstre d'orgueil, immolant ses enfants à sa situation présente, à son nom, à sa célébrité. Tout le nœud de la pièce, continuait-il, était conçu à l'avenant. Tullie était une forcenée qui mettait le marché à la main pour son lit, et non une femme tendre dont la séduction et l'influence dangereuse pouvaient entraîner au crime, etc., etc.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Dimanche 26 mai 1816.

Établissement français sur le fleuve Saint-Laurent. – L'Empereur eût pu gagner l'Amérique. – Carnot au moment de l'abdication.

L'Empereur m'a fait appeler vers les deux heures. Il était fatigué, souffrant. Nous avons parcouru quelques journaux.

Ces journaux nous apprenaient que son frère Joseph avait acheté de grandes propriétés au Nord de l'État de New-York, sur le fleuve Saint-Laurent, et qu'un grand nombre de Français se groupaient autour de lui, de manière à fonder bientôt un établissement⁵². On observait que le choix du lieu semblait être fait dans les intérêts des États-Unis, et en opposition à la politique de l'Angleterre ; car, dans le Sud, à la Louisiane par exemple, les réfugiés n'auraient pu avoir d'autres vues et d'autre avenir que le repos et la prospérité domestique ; tandis qu'aux lieux où on les plaçait, il était évident qu'ils devaient devenir bientôt un attrait naturel pour la population du Canada, déjà française, et former par la suite une forte barrière, ou même un point hostile contre les Anglais, qui en sont encore les dominateurs. L'Empereur disait que cet établissement devait compter en peu de temps une réunion d'hommes très forts dans tous les genres. S'ils remplissaient leur devoir, ajoutait-il, il sortirait de là d'excellents écrits, des réfutations victorieuses du système qui triomphe aujourd'hui en Europe ; l'Empereur avait déjà eu à l'île d'Elbe quelque idée semblable.

De là il est passé à récapituler tout ce qu'il avait donné aux membres de sa famille ; les sommes qu'ils pouvaient avoir recueillies ; elles devaient être très-considérables. Lui seul observait-il, n'avait rien ; s'il

52. Sous le nom de comte de Surveilliers, il vécut à Bordentown, dans l'état du New-Jersey. Il revient en Europe en 1839, après la mort de sa fille Charlotte. (*JMS*)

se trouvait, avec, temps, posséder quelque chose en Europe, il ne le devrait qu'à la prévoyance et à la combinaison de quelques amis.

Si l'Empereur eût gagné l'Amérique, il comptait, disait-il, appeler à lui tous ces proches ; il supposait qu'ils eussent pu réaliser au moins quarante millions. Ce point serait devenu le noyau d'un rassemblement national, d'une patrie nouvelle. Avant un an, les événements de la France, ceux de l'Europe auraient groupé autour de lui cent millions, et soixante mille individus, la plupart de ceux-ci ayant propriétés, talents et instruction. L'Empereur disait qu'il aurait aimé à réaliser ce rêve ; c'eût été une gloire toute nouvelle⁵³.



Aigleville, ou Champ d'Asile, par Garneray (vers 1819).

53. Quelques fidèles de Napoléon ont effectivement fondé une éphémère colonie française en Amérique, Aigleville ou le Champ d'Asile. (JMS)

« L'Amérique, continuait-il, était notre véritable asile, sous tous les rapports. C'est un immense continent, d'une liberté toute particulière. Si vous avez de la mélancolie, vous pouvez monter en voiture, courir mille lieues et jouir constamment du plaisir d'un simple voyageur ; vous y êtes l'égal de tout le monde ; vous vous perdez à votre gré dans la foule, sans inconvénients, avec vos mœurs, votre langage, votre religion, etc., etc. »

L'Empereur disait qu'il ne pouvait désormais se trouver simple particulier sur le continent de l'Europe, son nom y était trop populaire ; il tenait trop maintenant par quelque côté à chaque peuple ; il était devenu de tous les pays.

« Pour vous, m'a-t-il dit en riant, votre lot naturel était les pays de l'Orénoque ou ceux du Mexique. Les souvenirs du *bon Las Casas* n'y sont point effacés ; vous y auriez eu ce que vous eussiez voulu. Il est de la sorte des destinations toutes marquées. Grégoire⁵⁴, par exemple, n'a qu'à aller à Haïti, on l'y fera Pape. »

Au moment de la seconde abdication de l'Empereur, un américain à Paris lui écrivit : « Tant que vous avez été à la tête d'une nation, tout prodige de votre part était possible, toutes les espérances pouvaient être conçues ; mais aujourd'hui rien ne vous est plus possible en Europe. Fuyez, gagnez les États-Unis, je connais le cœur des chefs, et les dispositions de la multitude ; vous trouverez là une patrie et de véritables consolations. » L'Empereur ne le voulut pas. Il pouvait sans nul doute, à la faveur de la célérité ou du déguisement, gagner Brest, Nantes, Bordeaux, Toulon, et probablement atteindre l'Amérique ;

54. Henri Grégoire, appelé aussi abbé Grégoire (1750-1831. Ecclésiastique, homme politique anti-esclavagiste et émancipateur. Il a milité pour l'égalité des hommes de toutes races, et pour l'abolition de la traite des Noirs et de l'esclavage. (*JMS*)

mais il ne pensait pas que sa dignité lui permit le déguisement ni la fuite. Il se croyait tenu à montrer à toute l'Europe, son entière confiance dans le peuple français et l'extrême affection de celui-ci à sa personne, en traversant son territoire dans une telle crise, en simple particulier et sans escorte. Enfin, et c'était par-dessus tout ce qui le dirigeait en cet instant critique, il espérait qu'à la vue du danger les yeux se dessilleraient, qu'on reviendrait à lui, et qu'il pourrait sauver la patrie ; c'est ce qui lui fit allonger le temps le plus qu'il put à la Malmaison ; c'est ce qui le fit retarder beaucoup encore à Rochefort. S'il est à Sainte-Hélène, c'est à ce sentiment qu'il le doit ; jamais il ne put se séparer de cette pensée. Plus tard, quand il n'y eut plus d'autre ressource que d'accepter l'hospitalité du *Bellerophon*, peut-être ce ne fut pas sans une espèce de secrète satisfaction intérieure qu'il s'y voyait irrésistiblement amené par la force des choses : être en Angleterre c'était ne pas s'être éloigné de la France. Il savait bien, qu'il n'y serait pas libre ; mais il espérait être entendu ; et alors que de chances s'ouvraient à la nouvelle direction qu'il pourrait imprimer ! « Les ministres anglais, ennemis de leur patrie ou vendus à l'étranger, disait-il, ont trouvé ma seule personne encore trop redoutable. Ils ont pensé que ma seule opinion dans Londres eût été plus que l'opposition tonte entière, qu'il leur eût fallu changer de système, ou quitter leurs places ; et plutôt que de céder à un changement, et pour conserver leurs places, ils ont lâchement sacrifié les vrais intérêts de leur pays, le triomphe, la gloire de ses lois, la paix du monde, le bonheur de l'Europe, la prospérité, les bénédictions de l'avenir. »

Le soir, l'Empereur, dans le cours de la conversation, s'est trouvé revenir de nouveau sur Waterloo, sur les inquiétudes, les indécisions qu'il avait éprouvées avant de prendre un parti décisif touchant sa nouvelle abdication. Je passe une foule de détails pour ne pas me répéter, je n'en garde que ce qui suit :

Son discours à ses ministres, en agitant l'abdication, fut la prophétie littérale de ce que nous avons vu depuis. Carnot fut le seul qui sembla le comprendre : il combattit cette abdication qui, selon lui, était le coup de mort de la patrie ; il voulait qu'on se défendit jusqu'à extinction, en désespérés : il fut le seul de son avis ; tout le reste opina pour l'abdication ; elle fut résolue, et alors Carnot s'appuyant la tête de ses deux mains, se mit à fondre en larmes.

Dans un autre endroit, l'Empereur disait : « Je ne suis pas un Dieu, je ne pouvais pas faire tout à moi seul ; je ne pouvais sauver la nation qu'avec elle-même ; j'étais bien sûr que le peuple avait ce sentiment ; aussi souffre-t-il aujourd'hui sans l'avoir mérité ; c'est la tourbe des intrigants ; ce sont les gens à titres, à emplois, qui ont été les vrais coupables. Ce qui les a séduits, ce qui m'a perdu, c'est la douceur du système de 1814, la bénignité de la restauration ; ils ont crû à sa répétition. Le changement de prince était devenu pour eux une mauvaise plaisanterie. Il n'y en a pas un qui n'ait cru demeurer tout ce qu'il était en me voyant remplacer par Louis XVIII, ou par tout autre. Dans cette grande affaire, ces hommes malhabiles, avides, égoïstes, ne voyaient qu'une compétition qui leur importait peu, et ne songeaient qu'à leurs intérêts individuels, lorsqu'il s'agissait d'une guerre de principes à mort qui devait les dévorer tous ; et puis, pourquoi le dissimuler ? convenons-en, j'avais élevé et il s'est trouvé dans mon entourage *de frères canailles !* » Et se tournant vers moi, il a ajouté : « Et ceci encore n'est pas pour votre faubourg Saint-Germain ; son affaire est une autre question. Ceux-là ne sont pas sans pouvoir fournir quelque espèce d'excuse. Lors du premier renversement en 1814, les grands traîtres ne sont pas partis de là ; je n'eus pas trop à m'en plaindre ; et à mon retour ils ne me devaient plus rien. J'avais abdiqué, le Roi était revenu, ils étaient retournés à leurs premières affections. Ils avaient recommencé un nouveau bail, etc. »

Lundi 27 mai 1816.

État de l'industrie en France. – Sur les physionomies.

L'Empereur est sorti vers les deux heures ; le temps était fort beau. La saison est sensiblement différente de celle que nous avons en arrivant ; elle est infiniment plus fraîche. L'Empereur néanmoins était souffrant et semblait fort ennuyé. Il a marché vers l'extrémité du bois en attendant que la calèche vînt nous prendre. Nous avons fait notre tour ordinaire.

La conversation est tombée sur l'état de l'industrie en France. L'Empereur l'avait portée, disait-il, à un degré inconnu jusqu'à lui ; et on ne le croyait pas en Europe, même en France. Les étrangers en ont été grandement surpris à leur arrivée. L'abbé de Montesquiou, disait-il, ne revenait pas d'en avoir les preuves en mains lors de son ministère de l'intérieur.

L'Empereur était le premier en France qui eût dit : D'abord l'agriculture, puis l'industrie, c'est-à-dire les manufactures ; enfin le commerce, qui ne doit être que la surabondance des deux premiers. C'était encore lui qui avait défini et mis en pratique d'une manière claire et suivie les intérêts si divergents des manufacturiers et des négociants. C'était lui à qui on devait la conquête du sucre, de l'indigo et du coton. Il avait proposé un million pour celui qui parviendrait à filer, par mécanique, le lin comme le coton, et il ne doutait pas que ce

résultat n'eût été obtenu, et que la fatalité des circonstances eut seule empêché de consacrer cette magnifique découverte, etc., etc.⁵⁵

Les ennemis de notre propre bien, la vieille aristocratie, disait-il, s'était perdue en mauvaises plaisanteries, en frivoles caricatures sur tous ces objets ; mais les Anglais, qui sentaient le coup, n'en riaient point, et en demeurent encore affectés aujourd'hui.

Quelque temps avant de dîner, l'Empereur m'a fait venir dans sa chambre : il était fort souffrant ; il essayait de causer ; il n'en avait pas la force ; il attribuait sa situation à de mauvais vin nouvellement arrivé. Et à propos de vin il racontait que Corvisart, Berthollet et autres chimistes et médecins lui avaient souvent recommandé et répété, à lui qui était si éminemment exposé, que si jamais en buvant il lui arrivait de trouver le moindre mauvais goût à du vin, il devait le cracher à l'instant.

De là, la conversation l'a conduit à s'étonner du caractère de quelqu'un dont les traits étaient un vrai contraste. « Cela prouve, disait-il, qu'on ne doit pas prendre les hommes à leur visage ; on ne les connaît bien qu'à l'essai. Que de figures j'ai eu à juger dans ma vie ! que d'expériences j'ai eu à faire ! que de dénonciations, que de rapports j'ai entendus ! Aussi m'étais-je fait la loi constante de ne me laisser influencer jamais par les traits ni par les paroles. Néanmoins, il faut convenir que les traits fournissent parfois de bizarres rapprochements ! Par exemple, en considérant *notre Monseigneur* (le gouverneur), qui ne trouve du *chat-tigre* dans ses traits ? Autre exemple : J'avais quelqu'un en service intime auprès de moi ; je l'aimais beaucoup, et j'ai été obligé de le chasser parce que je l'ai pris plusieurs fois la main

55. Effectivement, elle avait été obtenue dans la Belgique. (LC)
Philippe de Girard en dépose le brevet en 1817. (JMS)

dans le sac, et qu'il volait par trop impudemment : eh bien ! qu'on le regarde, on lui trouvera un *œil de pie*. »

À ce sujet quelqu'un a cité Mirabeau, qui, en parlant du visage d'un membre distingué de nos diverses législatures, le sénateur P.....⁵⁶, disait : « Il y a du *tigre* et du *veau*, mais le *veau* domine. » Ce qui a beaucoup fait rire Napoléon, parce que cela ; remarquait-il, était exactement vrai.

L'Empereur a voulu dîner seul dans sa chambre. Il m'a fait revenir sur les dix heures ; il était mieux ; il a parcouru plusieurs des livres dont son canapé, était couvert. Il a entamé l'*Alexandre* de Racine, qu'il a en grand dégoût, et a pris l'*Andromaque*, qui est une de ses passions.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Mardi 28 mai 1816.

L'Empereur devant le camp anglais.

L'Empereur est sorti sur les deux heures. Le temps était fort doux et fort agréable. Nous avons été en calèche près d'une heure. Il avait d'abord été question d'aller à cheval ; l'Empereur en sent le besoin pour sa santé ; mais il semble y porter un dégoût extrême : il ne saurait dit-il, tourner sur lui-même de la sorte : dans nos limites il se croit dans un manège, il en a des nausées. Cependant, au retour nous sommes venus à bout de l'y déterminer. Il nous avait tous auprès de lui ; nous avons gagné la crête du prolongement de la montagne des Chèvres qui sépare l'horizon de la ville d'avec celui de Longwood.

56. Pastoret.

Nous sommes revenus en passant sur le front du camp : c'était la seconde fois depuis notre séjour à Longwood. Tous les soldats, quelles que fussent leurs occupations, ont tout quitté, et sont accourus spontanément pour former la haie. « Quel soldat européen, disait l'Empereur à ce sujet, n'est pas ému à mon approche ! » Et c'est parce qu'il le savait, qu'il évitait soigneusement ici de passer devant le camp anglais, dans la crainte qu'on ne l'accusât de vouloir provoquer ce sentiment. Cette petite course et la fatigue qu'elle a causée a été agréable à tout le monde. Nous étions de retour à cinq heures. L'Empereur trouvait la journée bien longue : depuis quelque temps il ne dicte plus. Il a aperçu des espèces de quilles façonnées par les gens pour leur usage ; il les a fait apporter et nous avons fait une partie. J'y ai perdu contre l'Empereur un napoléon et demi, qu'il m'a bien fait payer, pour les jeter au valet de pied qui nous servait la boule.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Mercredi 29 mai 1816.

La Corse et le pays natal. – Paroles de Paoli. – Magnanimité de Madame Mère. – Lucien destiné à la Corse. – Cour du Consul. – Mme de Chevreuse. – Lettre de Madame Mère.

Depuis longtemps l'Empereur se promet, chaque soirée, à notre sollicitation, de monter à cheval le lendemain de bon matin ; mais au moment d'exécuter ce projet, il ne s'en trouve plus le courage. Aujourd'hui il était donc au jardin dès huit heures et demie ; il m'y a fait appeler. La conversation est tombée sur la Corse, et y est demeurée plus d'une heure.

« La patrie est toujours chère, disait-il, Sainte-Hélène même pourrait l'être à ce prix. » La Corse avait donc mille charmes ; il en détaillait les grands traits, la coupe hardie de sa structure physique. Il disait que les insulaires ont toujours quelque chose d'original, par leur isolement, qui les préserve des irruptions et du mélange perpétuel qu'éprouve le Continent ; que les habitants des montagnes ont une énergie de caractère et une trempe d'âme qui leur est toute particulière. Il s'arrêtait sur les charmes de la terre natale : tout y était meilleur, disait-il ; il n'était pas jusqu'à l'odeur du sol même ; elle lui eût suffi pour le deviner les yeux fermés ; il ne l'avait retrouvée nulle part. Il s'y voyait dans ses premières années, à ses premières amours ; il s'y trouvait dans sa jeunesse, au milieu des précipices, franchissant les sommets élevés, les vallées profondes, les gorges étroites ; recevant les honneurs et les plaisirs de l'hospitalité ; parcourant la ligne des parents dont les querelles et les vengeances s'étendaient jusqu'au septième degré. Une fille, disait-il, voyait entrer dans la valeur de sa dot le nombre de ses cousins. Il se rappelait avec orgueil que n'ayant que vingt ans, il avait fait partie d'une grande excursion de Paoli à Porte di Nuovo. Son cortège était nombreux ; plus de cinq cents des siens l'accompagnaient à cheval ; Napoléon marchait à ses côtés ; Paoli lui expliquait, chemin faisant, les positions, les lieux de résistance ou de triomphe de la guerre de la liberté. Il lui détaillait cette lutte glorieuse ; et sur les observations de son jeune compagnon, le caractère qu'il lui avait laissé apercevoir, l'opinion qu'il lui avait inspirée, il lui dit : « *O Napoléon ! tu n'as rien de moderne ! tu appartiens tout à fait à Plutarque.* »

Quand Paoli⁵⁷ voulut livrer son île aux Anglais, la famille Bonaparte demeura chaude à la tête du parti français, et eut le fatal honneur de

57. Pascal Paoli (Pasquale de Paoli, 1725-1807), homme politique corse. (JMS)

voir *intimer* contre elle *une marche* des habitants de l'île, c'est-à-dire d'être attaquée par la levée en masse.

« Douze ou quinze mille paysans, disait l'Empereur, fondirent des montagnes sur Ajaccio ; notre maison fut pillée et brûlée, les vignes perdues, les troupeaux détruits. *Madame*, entourée d'un petit nombre de fidèles, fut réduite à errer quelque temps sur la côte, et dût gagner la France. Toutefois Paoli, à qui notre famille avait été si attachée, et qui lui-même avait toujours professé une considération particulière pour *Madame*, Paoli avait essayé près d'elle la persuasion avant d'employer la force. Renoncez à votre opposition, lui avait-il fait dire, elle perdra vous, les vôtres, votre fortune ; les maux seront incalculables, rien ne pourra les réparer. » En effet, l'Empereur observait que sans les chances que lui a procurées la révolution, sa famille ne s'en serait jamais relevée. « *Madame* répondit en héroïne, et comme eût fait Cornélie, disait Napoléon , qu'elle ne connaissait pas deux lois ; qu'elle, ses enfants, sa famille ne connaissaient que celles du devoir et de l'honneur. Si le vieil archidiacre Lucien⁵⁸ eût vécu, ajoutait l'Empereur, son cœur eût saigné à l'idée du péril de ses moutons, de ses chèvres et de ses bœufs, et sa prudence n'eût pas manqué de conjurer l'orage. »

Madame, victime de son patriotisme et de son dévouement à la France, crut être accueillie à Marseille en émigrée de distinction ; elle s'y trouva perdue, à peine en sûreté, et fut fort déconcertée de ne trouver le patriotisme que dans les rues, et tout à fait dans la boue. »

58. Lucien Bonaparte (1718-1791), oncle de Charles Bonaparte, père de Napoléon, était archidiacre à la cathédrale d'Ajaccio. (*JMS*)

Napoléon, dans sa jeunesse, avait écrit une histoire de la Corse, qu'il adressa à l'abbé Raynal⁵⁹, ce qui lui valut quelques lettres et des distinctions flatteuses de la part de cet écrivain, alors l'homme à la mode. Cette histoire s'est perdue.

L'Empereur nous disait que lors de la guerre de Corse, aucun des Français qui étaient venus dans l'île n'en sortait tiède sur le caractère de ces montagnards ; les uns en étaient pleins d'enthousiasme, les autres ne voulaient y voir que des brigands.

À Paris, on avait dit au Sénat que la France avait été chercher un maître chez un peuple dont les Romains ne voulaient pas pour esclave. « Ce sénateur a pu vouloir m'injurier, disait l'Empereur, mais il faisait là un grand compliment aux Corses. Il disait vrai ; jamais les Romains n'achetaient d'esclaves corses ; ils savaient qu'on n'en pouvait rien tirer ; il était impossible de les plier à la servitude. »

Lors de la guerre de la liberté en Corse, quelqu'un proposa le singulier plan de couper ou de brûler tous les châtaigniers dont le fruit faisait la nourriture des montagnards : « Vous les forcerez, disait-il, à descendre dans la plaine vous demander la paix et du pain. » Heureusement, disait l'Empereur, que c'était de ces plans inexécutables, qui ne sont quelque chose que sur le papier. Par un sentiment contraire, Napoléon, dans ses premières années, déclama constamment contre les chèvres, qui sont nombreuses dans l'île, et causent de grands dégâts aux arbres. Il voulait qu'on les extirpât entièrement. Il avait, à ce sujet, des prises terribles avec le vieil archidiacre, son oncle, qui en possédait de nombreux troupeaux, et les défendait en

59. Guillaume-Thomas Raynal (1713-1796), écrivain, philosophe, encyclopédiste. Auteur de la très célèbre *Histoire des deux Indes* (Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes). (JMS)

patriarche. Dans sa fureur il reprochait à son neveu d'être un *novateur*, et accusait *les idées philosophiques* du péril de ses chèvres.

Paoli mourut fort vieux à Londres ; il vit Napoléon Premier Consul et Empereur, et le chagrin de celui-ci est de ne pas l'avoir rappelé près de lui. « C'eût été une grande jouissance pour moi, un vrai trophée, disait-il ; mais entraîné par les grandes affaires, j'avais rarement le temps de me livrer à mes sentiments personnels. »

Au retour de l'Empereur, en 1815, Joseph, à l'arrivée de Lucien à Paris, conseilla à l'Empereur de l'envoyer gouverneur-général en Corse : cela avait même été résolu ; l'importance et la précipitation des événements l'ont empêché. S'il en avait été ainsi, disait, l'Empereur, il y fût demeuré le maître ; cela eût offert de grandes ressources à nos patriotes persécutés. À combien de malheureux la Corse n'eût-elle pas servi d'asile ! Du reste, il répétait qu'il avait peut-être fait une faute, en abdiquant, de ne pas s'être réservé la souveraineté de la Corse, avec quelques millions de la liste civile ; de n'avoir pas emporté ce qu'il avait de précieux, et gagné Toulon, d'où rien n'eût pu gêner son passage ; qu'alors il se fût trouvé chez lui ; la population eût été sa famille ; il eût disposé de tous les bras, de tous les cœurs. Trente mille, cinquante mille alliés n'auraient pu le soumettre. Aucun d'eux n'en eût voulu prendre la charge ; mais c'est précisément cette position même si heureuse qui l'a retenu. Il n'avait pas voulu qu'on eût pu dire que dans le naufrage du peuple français, qui lui était visible, lui seul avait eu l'art de gagner le port.

On lui racontait alors qu'il avait couru dans le monde qu'il eût été le maître en 1814 d'avoir la Corse au lieu de l'île d'Elbe. « Sans doute, disait l'Empereur, et quand on saura bien les affaires de Fontainebleau, on sera bien surpris !... J'eusse pu alors me réserver ce que j'eusse

voulu ; l'humeur du moment me décida pour l'île d'Elbe. Toutefois, si j'avais eu la Corse, il est à croire que le retour de 1815 n'eût pas été tenté. À l'île d'Elbe même, ce n'est qu'en gouvernant mal, qu'en n'accomplissant pas vis-à-vis de moi les engagements stipulés qu'on a prononcé mon retour. »

Nous avons alors rappelé à l'Empereur sa première intention de monter à cheval ; il nous a dit qu'il aimait mieux causer et marcher. Il a demandé son déjeuner, à la suite duquel nous sommes demeurés longtemps à parler de l'ancienne cour, de la noblesse qui la composait, de ses prétentions, des carrosses du roi, etc., et tout cela se comparait à mesure avec ce qu'avait créé l'Empereur.

De là il est remonté à l'époque de son consulat et aux grandes difficultés qu'avait présentées l'espèce de cour qu'il s'agissait alors de composer. Le Premier Consul, en arrivant aux Tuileries, succédait à des orages, à des temps, à des mœurs qu'il était résolu de faire oublier. Mais il avait toujours été aux armées ; il arrivait d'Égypte, il avait quitté la France jeune et sans expérience. Il ne connaissait personne, et c'est ce qui lui causa d'abord un grand embarras.

Lebrun⁶⁰ fut pour lui, dans ces premiers moments, une espèce de tuteur fort précieux. Les banquiers ou faiseurs d'affaires étaient alors ceux qui donnaient le ton ; à peine le Consul était-il nommé, que plusieurs s'empressèrent d'offrir des prêts considérables. Ce dévouement ne semblait que généreux, mais il renfermait d'arrière espérances. C'étaient en général des gens mal famés ; ils furent refusés.

60. Charles-François Lebrun (1739-1824), fut sous le Directoire membre du Conseil des Anciens, après le 18 brumaire, il devient 3^e Consul, chargé des finances, puis architrésorier de l'Empire (1804). En 1806 il est fait duc de Plaisance. (*JMS*)

Le Premier Consul avait une répugnance naturelle contre les faiseurs d'affaires ; il s'était fait un devoir, disait-il, de montrer d'autres principes que ceux du temps du Directoire. Il voulait que la probité devînt le premier ressort et le caractère de son nouveau gouvernement. Le Consul se vit aussi presque aussitôt, entouré de femmes de fournisseurs ; elles étaient toutes charmantes et de la dernière élégance : ces deux circonstances semblaient être de rigueur parmi tous les faiseurs d'affaires, et entrer pour beaucoup dans leurs spéculations. Mais le sévère Lebrun était là pour éclairer son jeune Télémaque. Il fut résolu de ne pas les admettre dans la société des Tuileries. Toutefois on n'était pas sans embarras pour la composer : on ne voulait pas de nobles, pour ne pas effaroucher les opinions politiques ; on ne voulait pas de faiseurs d'affaires, afin de relever les mœurs nouvelles ; il ne restait donc pas grand-chose : aussi fut-ce d'abord pendant quelque temps une espèce de lanterne magique fort mêlée et très changeante. Cependant cette réunion eut bientôt sa couleur, son ton, son mérite.

À Moscou, le Vice-Roi trouva une correspondance de la princesse Dolgorowcki, qui avait habité Paris à cette époque. Elle parlait fort bien des Tuileries dans ses lettres. Elle disait que ce n'était pas précisément une cour, mais que ce n'était pas non plus un camp ; que c'était une autorité, une tenue toute nouvelle ; que le Premier Consul n'avait pas le chapeau sous le bras ni l'épée



⊕ La princesse de Talleyrand, par Gérard.

d'acier, il est vrai ; mais que ce n'était pas non plus un homme à sabre, etc., etc. « Et, continuait l'Empereur, voilà pourtant ce que sont les hommes et les rapports ; c'est sur de pareilles expressions, mais mal présentées, que la princesse Dolgorowcki a dû être fort mal traitée par moi. Je dois lui avoir donné l'ordre dans le temps de quitter la France ; nous la supposions mauvaise, et nous étions, comme on le voit, dans l'erreur. Madame ^{***} 61, dont le ministre des Relations extérieures⁶² n'avait point encore fait sa femme, a beaucoup contribué à nous aliéner les Russes. »

L'Empereur observait qu'au retour de l'île d'Elbe, il aurait éprouvé moins d'embarras pour composer sa société. « Elle était même toute trouvée, disait-il, dans ce que j'appelais *mes veuves* : la duchesse d'Istrie, Mme Duroc, Mmes Regnier, Legrand, et toutes les autres veuves de mes premiers généraux. Je disais aux princesses qui me demandaient comment recomposer leur cour, de suivre mon exemple. Rien n'était plus naturel, plus beau, plus moral. Elles étaient encore jeunes, et pourtant déjà formées au monde ; dans le nombre il s'en trouvait même de charmantes et de fort aimables : la plupart auront été ruinées ; plusieurs, dit-on, se remarient et changent de nom⁶³, de sorte que de tant de fortunes et de tant d'élévation fondées par moi, tout, jusqu'aux noms mêmes disparaîtront peut-être. S'il en était ainsi, ne donneront-ils pas l'occasion de dire qu'il fallait après tout qu'il y eût un vice radical dans les choix que j'avais faits : ce serait du reste tant pis pour eux ; ils ne feront là que ménager un triomphe et des insolences à la vieille aristocratie. »

61. Catherine Noël Worlee (1762-1834), Mme Grand, du nom de son premier mari, maîtresse de Talleyrand, qu'il épouse en 1802. Elle est alors appelée Princesse de Talleyrand.

62. Talleyrand en 1814-1815. (*JMS*)

63. On avait dit à l'Empereur que trois ou quatre de ces veuves les plus distinguées venaient de se remarier ; ce qui s'est trouvé faux. (*LC*)

Nous sommes revenus à lui rappeler la course à cheval ; nous y tenions, parce que nous savions que sa santé en dépendait, mais il n'y a pas eu moyen. « Nous sommes bien ici, a-t-il dit, bâtissons-y trois tentes, etc., etc. » Et la causerie a continué sur le faubourg Saint-Germain, l'hôtel de Luynes qu'il en disait la Métropole ; et il a raconté l'exil de madame de Chevreuse. Il l'avait menacée maintes fois, et pour des torts réels, pour de véritables insolences, assurait-il. Un jour, poussé à bout, il lui avait dit : « Madame, dans vos maximes et dans vos doctrines féodales, vous vous prétendez les seigneurs de vos terres ; eh bien ! moi, d'après vos principes, je me dis le seigneur de la France, et Paris est mon village. Or, je n'y souffre personne qui veuille m'y déplaire. Je vous juge par vos propres lois ; sortez-en, et n'y rentrez jamais. » L'Empereur, en l'exilant, s'était promis d'être inflexible pour son retour, parce qu'il avait beaucoup supporté avant de punir, et qu'il fallait, disait-il, un exemple sévère qui épargnât le besoin de le répéter sur d'autres. C'était là un de ses grands principes.

Je disais à l'Empereur que j'avais été fort souvent à l'hôtel de Luynes, que j'avais beaucoup connu Mme de Chevreuse et sa belle-mère, à laquelle je demeurais toujours fort attaché. Celle-ci avait fait preuve d'une rare et constante affection pour sa belle-fille, ayant voulu partager son exil, et l'ayant suivie dans tous ses voyages. Dans ma mission en Illyrie, je les rencontrai de nuit dans une auberge au pied du Simplon, et ce fut pour elles une véritable joie, une bonne fortune inattendue que de pouvoir se procurer au milieu du désert les plus petits détails de Paris et de la cour : c'était l'avidité de Fouquet aux récits de Lauzun ; car l'éloignement de la capitale était devenu pour elles une véritable mort, et elles en étaient au désespoir.

Enfin, j'ajoutais que j'avais vu l'hôtel de Luynes pendant longtemps, sinon conquis, du moins calmé, et peut-être moins qu'indifférent. Les désastres inattendus avaient tout réveillé.

Quant à Mme de Chevreuse, jolie, spirituelle, aimable, presque un peu plus que bizarre, elle avait été sans doute poussée par l'appât de la célébrité, et par l'essaim de ses courtisans ou de ses adorateurs : « J'entends, reprit l'Empereur, elle espérait recommencer la Fronde ; mais moi je n'étais pas un roi mineur. »

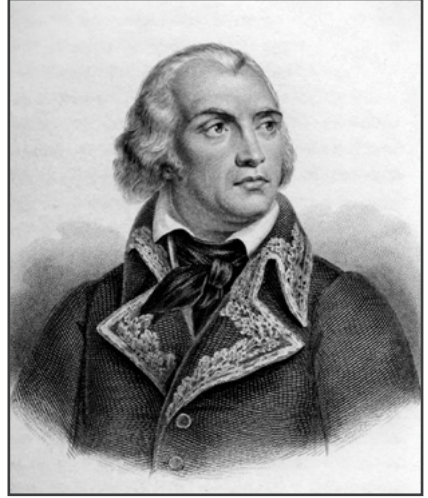
Le brick le *Musquito*, parti d'Angleterre le 23 mars, est arrivé avec les journaux français jusqu'au 5 mars et ceux de Londres jusqu'au 21. Rentrant dans son cabinet, L'Empereur m'a dit de le suivre. Il y a lu le *Journal des débats*. Pendant cette lecture, il m'a été remis, de la part du Grand-Maréchal, pour l'Empereur, une lettre venant de l'Europe. Je la lui ai remise ; il l'a lue une fois, a soupiré. Il l'a relue encore, l'a déchirée et jetée sous la table ; elle était arrivée ouverte ! Il s'est remis à sa lecture des journaux, puis s'interrompant tout à coup au bout de quelques minutes, il m'a dit : « C'est de la pauvre Madame ; elle se porte bien, et veut venir me joindre !... » et il s'est remis à lire. Ces nouvelles, les premières qui fussent parvenues à l'Empereur sur sa famille, étaient de la main du cardinal Fesch, et l'Empereur se montrait visiblement blessé de les avoir reçues ouvertes.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Jeudi 30 mai 1816.

Moreau. – Georges. – Pichegru. – Opinion du camp de Boulogne, de Paris.

L'Empereur est sorti sur les deux heures. Nous nous trouvions tous autour de lui ; il est revenu sur les *Journaux des débats*, sur les statues que les papiers annonçaient devoir être élevées à Moreau et à Pichegru. « À Moreau, disait-il, dont la conspiration de 1803 est aujourd'hui si bien prouvée ; à Moreau⁶⁴, qui, en 1813, est mort sous la bannière russe ! à Pichegru⁶⁵, coupable d'un des plus grands crimes que l'on connaisse ; un général qui s'est fait battre exprès, qui a fait tuer ses soldats, de connivence avec l'ennemi ! Et après tout, continuait-il, comme l'histoire n'est guère que ce que répètent les hommes, à force de répéter que ce sont de grands hommes qui ont bien mérité de leur pays, ils finiront par passer pour tels, et leurs adversaires ne seront plus que des misérables. »



Le général Jean-Charles Pichegru.

On lui faisait observer qu'il ne pouvait en être ainsi que dans les temps de ténèbres et d'ignorance ; qu'aujourd'hui la quantité d'actes et de monuments publics, l'impression, la gravure et l'universalité

64. Victor Moreau (1763-1813), général de la Révolution, puis feld-maréchal de Russie. Il meurt à la bataille de Dresde, en 1813, combattant du côté russe. (JMS)

65. Jean-Charles Pichegru (1761-1804), général de la Révolution, participe à la conspiration de Cadoudal, il est arrêté en 1804, et est retrouvé mort dans sa cellule. La thèse officielle parle de suicide. (JMS)

des lumières, feraient toujours ressortir la vérité pour ceux qui voudraient la connaître, que chaque parti aurait ses historiens, à l'aide desquels l'homme sage pourrait toujours porter un jugement impartial. L'Empereur alors a repris toute l'affaire de Moreau, Georges⁶⁶ et Pichegru, dont j'ai déjà parlé, et dont j'ai promis plus tard les détails, il a dit aujourd'hui que celui qui confessa les premières indications, désigna, sans pouvoir la nommer, une personne à laquelle Georges et les autres chefs ne parlaient que chapeau bas, avec beaucoup d'égard et de respect. On présuma d'abord que ce devait être le duc de Berry. Un instant on pensa que cela avait pu être l'apparition momentanée du duc d'Enghien. Un des conspirateurs, que la mélancolie saisit dans sa prison, déchira le voile, sans intention. Il se pendit peu de jours après son arrestation ; on accourut au bruit, on le délivra, mais la nature avait repris ses droits : gisant sur son grabat, et dans la crise qu'il venait d'éprouver, il répétait des imprécations contre Moreau, l'accusait d'avoir appelé traîtreusement un bon nombre d'honnêtes gens, de leur avoir promis une grande assistance, et de n'avoir personne ; il nommait aussi Georges et Pichegru. Ce furent les premiers soupçons qu'on eut contre Moreau, les premiers indices contre Pichegru ; on n'avait pensé jusque-là ni à l'un ni à l'autre. Ce fut alors que Réal, qui était accouru à cette espèce de confession de mort, proposa au Consul d'arrêter Moreau.

« La crise était des plus fortes, disait l'Empereur ; l'opinion publique fermentait, on calomniait la sincérité du gouvernement sur la conspiration dont il parlait, sur les conspirateurs qu'il dénonçait. Ils étaient au nombre d'environ quarante que le gouvernement affirmait être dans Paris. On en publia les noms, et le Premier Consul mit son honneur à s'en saisir. Il manda Bessières, et commanda que sa garde

66. Georges Cadoudal (1771-1804), général Chouan, est impliqué dans la conspiration royaliste de 1804. Il est arrêté et exécuté cette même année. (*JMS*)

entourât Paris et gardât ses murailles. Pendant six semaines personne ne sortit plus de Paris sans des motifs précis et autorisés. Tous les esprits étaient sombres ; mais chaque matin le *Moniteur* annonçait la capture d'un, deux ou trois des individus mentionnés. L'opinion tourna, elle me revint, et l'indignation croissait à mesure qu'on saisissait des conspirateurs. Il n'en échappa pas un seul, ils furent tous arrêtés. »



Georges Cadoudal à son procès, croquis de Denon.

Les papiers du temps disent comment le fut Georges, qui ne succomba qu'après avoir tué deux hommes. Il paraît qu'il avait été trahi par son camarade, qui conduisait le cabriolet où ils étaient ensemble l'un et l'autre.

Quant à Pichegru, il fut victime de la plus infâme trahison. « C'est vraiment, disait l'Empereur, la dégradation de l'humanité ; il fut vendu par son ami intime. Cet homme, disait l'Empereur, que je ne veux pas nommer, tant son acte est hideux et dégoûtant. » Et ici nous lui apprîmes que ce nom était dans le *Moniteur*, ce qui l'étonna. « Cet homme, continua-t-il, ancien militaire, et qui depuis a fait le négoce à Lyon, vint offrir de le livrer pour cent mille écus. Il raconta qu'ils avaient soupé la veille ensemble, et que Pichegru, se lisant chaque matin dans le *Moniteur*, et sentant approcher sa destinée, lui avait dit : « Mais si moi et quelques généraux nous allions résolument nous présenter au front des troupes, ne les enlèverions-nous pas ? – Non, lui dit son ami, vous ne vous doutez pas de la France ; vous n'auriez pas un seul soldat ; et il disait vrai. La nuit venue, l'infidèle ami conduisit les agents de police à la porte de Pichegru, leur détailla les formes de la chambre, ses moyens de défense. Pichegru avait des pistolets sur sa table de nuit, la lumière était allumée, il dormait ; on ouvrit doucement la porte avec de fausses clefs que l'ami avait fait faire exprès. On renversa la table de nuit, la lumière s'éteignit, et l'on se colletta avec Pichegru, réveillé en sursaut. Il était très fort ; il fallut le lier et le transporter nu. Il rugissait comme un taureau. »

De là l'Empereur est passé à dire qu'en arrivant au consulat il avait eu à cœur d'apaiser les départements de l'Ouest. Il avait fait venir la plupart des chefs ; il en avait ému plusieurs, et avait, disait-il, fait verser des larmes à quelques-uns au nom de la patrie et de la gloire. Georges eut son tour ; l'Empereur dit qu'il tâta toutes ses fibres, parcourut toutes les cordes ; ce fut en vain : le clavier fut épuisé sans produire aucune vibration. Il le trouva constamment insensible à tout sentiment vraiment élevé ; Georges ne se montra que froidement avide du pouvoir : il en demeurait toujours à vouloir commander ses cantons. Le Premier Consul, après avoir épuisé toute conciliation, prit

le langage du premier magistrat. Il le congédia en lui recommandant d'aller vivre chez lui tranquille et soumis, de ne pas se méprendre surtout à la nature de la démarche qu'il venait de faire en cet instant, de ne pas attribuer à faiblesse ce qui n'était que le résultat de sa modération et de sa grande force ; qu'il se dit bien et répêta à tous les siens que tant que le Premier Consul tiendrait les rênes de l'autorité, il n'y aurait ni chance ni salut pour quiconque oserait conspirer. Georges s'en fut ; et la suite a prouvé que ce n'était pas sans avoir puisé dans cette conférence quelque estime pour celui qu'il ne cessa de vouloir détruire.

Moreau était le point d'attraction et de ralliement qui avait attiré la nuée de conspirateurs qui vint de Londres fondre sur Paris. Il paraît que Lajollais, son aide de camp, les avait trompés en leur parlant au nom de Moreau, et en leur disant que ce général était sûr de toute la France, et pouvait disposer de toute l'armée. Moreau ne cessa de leur dire à leur arrivée qu'il n'avait personne, pas même ses aides de camp ; mais que s'ils tuaient le Premier Consul, il aurait tout le monde.

Moreau, livré à lui-même, disait l'Empereur, était un fort bon homme, qu'il eût été facile de conduire : c'est ce qui explique ses irrégularités. Il sortait du palais tout enchanté, il y revenait plein de fiel et d'amertume ; c'est qu'il avait vu sa belle-mère et sa femme. Le Premier Consul, qui eût été bien aise de le rallier à lui, se raccommoda une fois à fond ; mais cela ne dura que quatre jours. Le Consul jura alors de n'y plus revenir. En effet, depuis on essaya maintes fois de les rapprocher ; Napoléon ne le voulut plus. Il prédit que Moreau ferait des fautes, qu'il se perdrait ; et certes il ne pouvait le faire d'une manière qui justifîât plus complètement la prédiction du Premier Consul et le servît davantage.

À Wittemberg, quelques jours avant la bataille de Leipzig, on intercepta des chariots et des effets dans lesquels étaient les papiers de Moreau qu'on renvoyait à sa veuve en Angleterre. L'une de ces lettres était de Mme Moreau elle-même, qui avait écrit à son mari de laisser là ses hésitations, son insignifiance habituelle, et de savoir prendre hardiment un parti ; de faire triompher le légitime, celui des Bourbons. Moreau répondait à cela, peu de jours avant sa mort, qu'elle le laissât tranquille avec ses chimères. « Me voilà bien rapproché de la France, lui mandait-il, bien à même de prendre de bonnes informations... Eh bien, on m'a fait donner dans un véritable guépier. »

L'Empereur fut au moment de faire imprimer ces papiers dans le *Moniteur* ; mais il existait encore en France quelques personnes aveuglément tenaces sur l'opinion qu'elles avaient toujours conservée de Moreau, s'obstinant à le regarder comme une victime de la tyrannie. La contre-révolution n'avait pas encore permis qu'on vint se vanter de ces actes désavoués jusque-là, et en réclamer la récompense. La circonstance d'inimitié personnelle arrêta l'Empereur. Il ne trouva pas qu'il fût bien de la réveiller à son avantage, et de flétrir un homme qu'un boulet venait de frapper sur le champ de bataille.

Le grand procès de Moreau et de Pichegru fut fort long, et agita grandement l'esprit public. Ce qui vint ajouter encore à l'éclat de cette affaire et à la crise, observait Napoléon, fut de se trouver compliquée avec l'affaire du duc d'Enghien, qui vint à la traverse. « Les hommes d'État, disait l'Empereur, m'ont reproché une grande faute dans ce procès, et l'ont comparée à celle de Louis XVI dans l'affaire du collier, qu'il mit entre les mains du Parlement, au lieu de la faire juger par une commission. Selon ces hommes d'État, j'aurais dû me contenter de livrer les coupables à une commission militaire ; c'eût été terminé en deux fois vingt-quatre heures ; *je le pouvais*, c'était légal, et l'on ne

m'en eût pas voulu davantage ; je ne me serais pas exposé aux chances que je courus. Mais je me sentais un pouvoir tellement indéterminé ; j'étais en même temps si fort en justice, que je voulus que le monde entier demeurât témoin. Aussi, les ambassadeurs, les agents de toutes les puissances assistèrent-ils constamment aux débats ! »



La mort du général Moreau, par Couder.

Quelqu'un alors fit observer à l'Empereur que le parti qu'il avait pris se trouvait bien heureux aujourd'hui, et pour l'histoire, et pour son caractère. Il existait par là trois volumes de pièces authentiques du procès.

Un de nous, qui servait alors à l'armée de Boulogne, disait que tous ces événements, même celui du duc d'Enghien, y avaient paru en règle ; qu'ils y avaient été tous adoptés, et que sa surprise avait été grande, revenant quelques mois après à Paris, d'y trouver l'exaspération qu'ils y avaient créée.

L'Empereur convenait qu'elle avait été extrême, surtout celle causée par la mort du duc d'Enghien, sur laquelle même encore aujourd'hui en Europe, on semblait, disait-il, juger aveuglément et avec passion. Il énumérait de nouveau son droit et ses raisons ; il a fait passer en revue les nombreuses tentatives pratiquées sur sa personne. Il observait que pourtant il devait à la justice de dire qu'il n'avait jamais trouvé Louis XVIII dans une conspiration directe contre sa vie ; ce qui avait été, l'on pouvait dire, permanent ailleurs. Il n'avait jamais connu de ce prince que des plans systématiques, des opérations idéales, etc., etc.

« Si je fusse demeuré en 1815, a-t-il continué, j'allais produire au grand jour quelques-uns des derniers attentats. L'affaire Maubreuil surtout eût été solennellement instruite par la première cour de l'Empire, et l'Europe eût frémi d'horreur en voyant jusqu'où pouvait remonter la honte de l'assassinat et du guet-apens. »

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Vendredi 31 mai 1816.

Politique – Angleterre. – Lettres retenues par le gouverneur. – Paroles caractéristiques.

À cinq heures, j'ai été joindre l'Empereur dans le jardin ; nous y étions tous réunis. Il était sur la politique, il peignait la triste situation de l'Angleterre, au milieu de ses triomphes ; le gouffre de sa dette, la folie, le besoin, l'impossibilité pour elle d'être un pouvoir continental, les dangers de sa constitution, les véritables embarras des ministres ; la juste clameur de tous. L'Angleterre avec ses cent cinquante ou deux cent mille soldats, faisant autant d'efforts que lui, Empereur, en avait jamais fait à l'époque de sa grande puissance, elle faisait peut-être davantage. Jamais il n'avait eu plus de cinq cent mille Français au complet. Les traces de son système continental étaient suivies maintenant par toutes les puissances du continent : elles le seraient plus à mesure qu'elles s'assiéraient davantage. Il n'hésitait pas à dire, et il le prouvait, que malgré les événements du jour, l'Angleterre eût gagné à demeurer fidèle au traité d'Amiens ; que l'Europe entière y eût gagné ; que lui seul, Napoléon, et sa gloire y eussent perdu ; et que c'était l'Angleterre pourtant, et non pas lui, qui l'avait rompu.

Il n'était plus qu'un système pour l'Angleterre, continuait-il, celui de revenir à sa constitution, d'abandonner le système militaire, de ne plus se mêler du continent que par l'influence de la mer, sur laquelle elle régnait seule aujourd'hui. Si elle prenait toute autre marche, on pouvait lui prédire de grands malheurs ; et elle la prendrait inévitablement cette marche, parce que toute son aristocratie le voudrait ainsi, et que l'ineptie, l'orgueil ou la vénalité de son ministère présent le feraient persister dans sa marche actuelle.

L'Empereur est rentré dans son cabinet, où je l'ai suivi. Il m'a parlé d'une lettre qui, m'ayant été envoyée d'Angleterre par la poste ordinaire, aurait été retenue par le gouverneur, pour ne lui avoir pas été adressée officiellement. On en disait autant d'une lettre pour le Grand-Maréchal. L'Empereur observait que s'il en était ainsi, il y aurait quelque chose de barbare et d'inhumain dans la conduite du gouverneur, de les avoir renvoyées sans nous en avoir parlé, sans nous donner la consolation d'apprendre de qui elles étaient... Un défaut de forme, disait-il, peut se réparer aisément dans l'île ; il ne saurait en être de même à deux mille lieues de distance de nous. À ce sujet j'ai raconté à l'Empereur qu'il m'était arrivé, du reste, quelque chose d'à peu près pareil, il y avait huit à dix jours. « Une personne allant en Europe m'avait persécuté pour m'être utile. Je m'étais rendu. Je l'avais chargée d'un vieux soulier, comme modèle, et d'une montre à me faire changer, puisqu'ici on ne saurait les raccommoder. Le Gouverneur avait défendu ces commissions, parce qu'elles ne lui avaient pas été adressées à lui-même. Je n'en ai rien dit à personne, Sire, parce que mon principe est de dévorer une injure que je ne puis pas faire réparer ; mais je trouverai le moment d'en faire connaître mon opinion au gouverneur. En attendant, ni lui, ni mon commissionnaire n'ont eu la satisfaction de m'arracher ni un mot, ni une ligne, bien que le dernier soit revenu plusieurs fois à la charge. »

Après le dîner, l'Empereur, causant sur notre situation et la conduite du gouverneur, qui est venu aujourd'hui faire rapidement le tour de nos murailles, revenait sur la dernière entrevue qu'ils avaient eue ensemble, et disait des choses précieuses à ce sujet. « Je l'ai fort maltraité sans doute, disait-il, et rien que ma situation présente ne saurait me justifier ; mais la mauvaise humeur m'est permise : j'en rougirais dans toute autre situation. Si c'eût été aux Tuileries, je me croirais en conscience obligé à des réparations. Jamais, au temps de ma

puissance, je ne maltraitai quelqu'un qu'il n'y eût de ma part quelque mot qui raccommoât le tout ; mais ici, il n'y en a eu aucun, et je n'en avais pas l'envie. Toutefois, il y a été peu sensible ; sa délicatesse n'en a pas semblé blessée. J'aurais aimé, pour son honneur, à lui voir, par exemple, témoigner de la colère, repousser la porte avec violence en sortant, ou toute autre chose pareille. J'eusse été certain du moins qu'il y avait en lui du ressort et de l'élasticité ; mais je n'y ai rien trouvé. »

La conversation a continué sur la politique : elle était animée, vive, courante et d'un tel intérêt que j'ai pu oublier quelques instants le coin du monde où je me trouvais ; j'aurais pu me croire encore aux Tuileries ou dans la rue de Bourgogne.

Fin du tome VI.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Cet ouvrage est composé par

Leo'n Co

pour

herodote.net